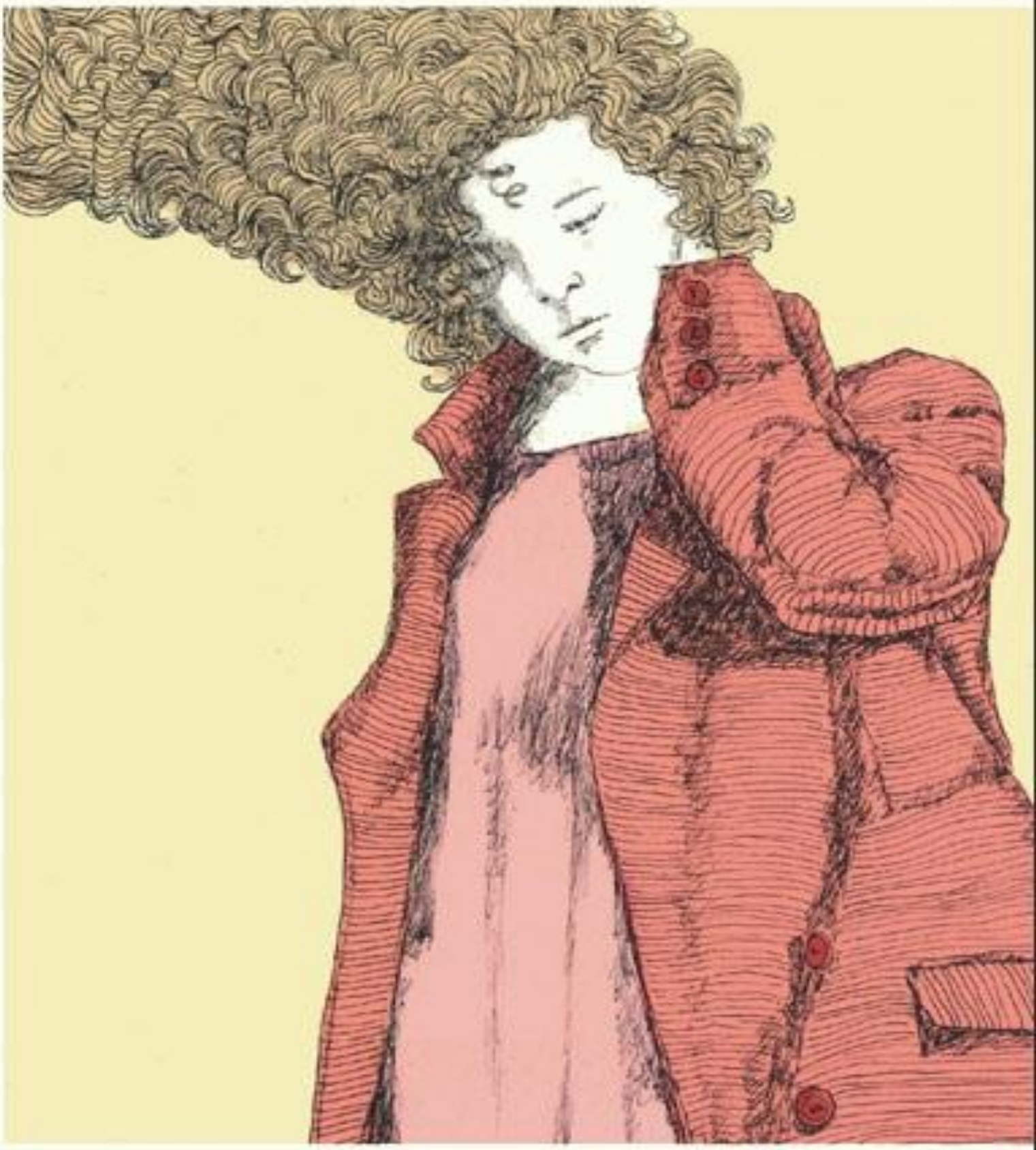
# KATARINA MAZETTI

# LA FIN N'EST QUE LE DÉBUT

BABEL

ROMAN TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR MAX STADLER ET LUCILE CLAUSS



KATARINA MAZETTI

# LA FIN N'EST QUE LE DEBUT

Roman traduit du suédois
par Max Stadler et Lucile Clauss




BABEL

Titre original :
*Slutet ür bara början*

Éditeur original :
Alfabeta Bokförlag, Stockholm

© Katarina Mazetti, 2002

© Gaia Editions, 2007 pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-9773-8

La fin n’est que le début.
C’est tellement FINI, tellement super méga fini
Qu’on croirait que ce n’est jamais arrivé.
Fini, j’ai dit. Retiens bien ce mot.
Presse bien tes lèvres l’une contre l’autre,
Et hurle, avec toute ton énergie,
Le “f” de F-F-F-F-F-I-N-I !!!
Rien ne peut être plus fini que ça.
Oui. Terminé. Over, The End, Finito !
F-I-I-I-I-N-I !!!

# LANCEZ LE GÉNÉRIQUE !

Bienvenue dans le troisième volet de ma saga. Ce sera le dernier, une de ces histoires où tout le monde monte dans un avion qui s'écrase mystérieusement dans le désert, et où à la fin personne ne sait s'ils ont survécu pour se réserver la possibilité de tourner une suite. Dans mon cas, en revanche, c'est différent, j'en ai juste marre de ma jeunesse, et je n'ai plus qu'une seule préoccupation : savoir ce que l'avenir me réserve. Hier, on m'a remis le diplôme du bac. Aujourd'hui, j'ai un suçon au creux du coude et une bosse à l'arrière de la tête, et surtout aucun souvenir exact de la façon dont ça a pu arriver.

Toi qui te casses la tête pendant des heures dans un vidéoclub pour choisir précisément le genre de film qui te convient : ne t'attends pas à être satisfait ! Ma saga n'est ni un drame, ni un film d'action, ni une comédie sentimentale, c'est un mélange de tout cela. Là où j'en suis actuellement, je me suis faite à l'idée que c'est ça la vie.

Des drames – j'en ai connu, trop et trop tôt, comme le suicide de Pia, ma meilleure amie, lorsqu'on était en seconde. Il m'a fallu un certain temps avant de prendre un nouveau départ, et il m'arrive encore de me réveiller en la croyant toujours vivante, espérant qu'il suffise d'éteindre la télé pour que cela ne soit jamais arrivé.

De l'action – j'en ai eu l'année dernière, quand j'étais censée apporter du gâteau à grand-mère et que je me suis perdue dans la forêt. Enfin, pour être plus claire, j'ai merdé à la maison, et me suis barrée à Los Angeles pour rentrer une semaine plus tard, les mains brûlées et la bourse vide. Cela aurait vraiment pu mal se terminer, mais j'ai eu de la chance. Peut-être que c'est ça qui fait de moi une battante.

Il y a encore une chose qui me procure ma dose de drame et d'action : mes règles. Quand je les ai, je deviens quelqu'un d'autre. Parfois je me dis que toutes ces histoires de gens qui se

transforment en loups-garous aux canines énormes ne sont qu'un syndrome aigu de TPM, tensions prémenstruelles.

De la comédie, des sketchs humoristiques – j'en ai tous les matins quand je m'évertue à mettre mes lentilles de contact. Moi, je ne trouve pas ça toujours drôle, mais mon petit frère a l'habitude de se placer en spectateur près de mon bureau pour ne rien rater. Il est d'avis qu'un bon fou rire est le meilleur moyen de bien se réveiller.

L'amour ? Ahhhh, soyez patients, je vais tout vous raconter. Si la vie continue comme ça, je ne sais pas dans quel état je vais franchir le cap des vingt-cinq ans.

Alors – lancez le générique !

# L’ANGE DE LA MORT SUR UNE TERRASSE

C’était comme si le ciel venait de me tomber sur la tête. J’étais littéralement hypnotisée, j’ai dû me mettre à mater, immobile comme une statue de bronze, et mater, mater, en plein milieu de la rue Storgatan.

Un garçon dévorait un petit pain à la cannelle sur une terrasse. Perdu dans ses pensées, il souriait à la personne attablée en face de lui. Ce garçon, c’était Pia. PIA, la meilleure amie que j’aie jamais eue, morte il y a deux ans. C’était le même visage plat, un peu clownesque aux pommettes saillantes. Le même large sourire mystérieux. Les cheveux aussi étaient ceux de Pia : blond cendré, raides, courts, épais.

Mon cœur battait si fort que j’ai cru sentir mes oreilles siffler. Puis j’ai tourné les talons, pour déguerpir le plus vite possible, le menton dans le vent, comme si le physique de cet inconnu m’avait personnellement insultée. J’avais lutté si fort pour surmonter la perte de Pia que je n’avais surtout pas l’intention de laisser quelqu’un rouvrir la blessure !

Il portait un uniforme bleu foncé avec des épaulettes et une veste. Une casquette était posée à côté de lui sur la table. Ma ville abrite une caserne militaire, j’en sais plus sur les uniformes que je n’aurai jamais besoin de savoir. Certes, il n’y a pas de haut gradés chez nous, plutôt des gars en tenue de camouflage, mais les galons étaient les mêmes. Apparemment, il était lieutenant. Dans la marine, peut-être ?

Tout à coup, j’ai réalisé à qui j’avais affaire.

C’était Per, le grand frère de Pia, celui qui jouait au “Petit Poucet” avec elle pendant leur enfance. Pia m’en avait parlé, une fois. Leur mère ne supportait pas leur père et fermait la porte de sa chambre à clé, le père battait la mère avec un club de golf, tandis que leurs enfants se serraient l’un contre l’autre dans leur

chambre aux couleurs vives tout en écoutant les cris à travers les murs. Per avait six ou sept ans de plus que Pia ; il avait quitté la maison dès qu'il avait pu, pour devenir officier dans l'armée. Il ne rentrait que pour compter les bleus de sa mère et pour montrer les poings à son père de temps en temps, avait dit Pia un jour. Et pour s'asseoir avec Pia dans le noir, sans rien dire, comme des enfants abandonnés dans la forêt. Il ne venait pas souvent, et quand il était à la maison, Pia se murait dans le silence pendant plusieurs jours. Per !

Je l'avais déjà vu une fois, à l'enterrement de Pia. Enfin, on peut difficilement parler de "voir". À l'époque, je n'étais pas du tout dans mon assiette.

Je suis revenue sur mes pas. Et, juste avant la terrasse, frappée par un accès de lâcheté fulgurante, je me suis retournée en essayant d'avoir l'air de quelqu'un qui se souvient tout à coup d'avoir oublié quelque chose. Et puis j'ai rechangé d'avis, je me suis dirigée vers la terrasse, d'un pas hésitant et le menton toujours dans le vent. De gauche à droite, de droite à gauche. On a dû me prendre pour la sentinelle d'un château, sans le fusil et le casque.

J'ai testé ma voix. Il est sorti de ma gorge un bruit de ferraille, tellement j'avais la bouche sèche. Per. Pia et Per.

Puis je me suis approchée de la clôture qui entourait la terrasse, j'ai écarté les branches du buisson, et je me suis mise à le fixer en fronçant les sourcils. Je m'attendais à ce qu'il me dise : "Ça alors, c'est toi ! La meilleure amie de Pia !"

Il ne l'a pas fait, bien sûr. Nous ne nous étions jamais vus face à face, et mon physique ne lui permettait pas non plus de tirer de conclusions, vu que je ne ressemble à personne. (Knotte, mon frère de douze ans, dit que je ressemble à son hamster, mais il le dit surtout pour être gentil. Il adore son hamster.)

Il a mis au moins trois minutes avant de réagir. Puis il m'a aperçue, plantée près de la clôture à attendre, comme l'ange de la mort. Il s'est même retourné pour regarder derrière lui, comme s'il croyait que je regardais quelque chose dans son dos. Non, mon petit Per. C'est toi !

À sa table, une jeune fille bien maquillée avec des vêtements qui semblaient tout droit sortis de *Vogue*. Soit elle était trafiquante de contrefaçons soit c'étaient des originaux. Quelque chose me disait qu'elle possédait son propre cheval de course et qu'elle faisait des escapades en Inde avec maman et papa de temps en temps – sa peau était dorée, aussi brillante et astiquée qu'un meuble de salle à manger.

Aïe ! Durant cette seconde interminable qui précéda la première fois où j'ai croisé le regard de Per, j'ai eu le temps de loucher vers le bas, sur mon collant aux ourlets flottants, mes ongles cassés ornés de quelques restes d'un atroce vernis couleur chair et mes sandales fermées par des épingles à nourrice et un élastique. Je n'avais aucune chance de figurer dans un magazine de mode, sauf sous la rubrique "Avant". (Vous savez, avant cette transformation que subit une nana hirsute envoyée chez un styliste par le magazine.)

Tout à coup… ces yeux gris-bleu sous leurs sourcils bruns se sont dirigés droit sur moi, se sont enfoncés dans les méandres de mon cerveau pour rester accrochés là, probablement pour toujours. Pia, mais pas tout à fait elle. Per.

"Oui ?" a-t-il dit d'un ton interrogateur mêlé d'irritation. Comme s'il me soupçonnait de vouloir lui vendre quelque chose – des fleurs de mai[1], la rédemption ou autre chose.

"Pia", ai-je dit. C'est la seule chose qui m'est venue à l'esprit.

"Pia ?" Il s'est levé si vite de sa chaise pliante qu'elle est tombée, renversant du même coup une cafetière de la table d'à côté. Dans le chaos total qui régnait lorsqu'il a dû en même temps s'excuser, nettoyer, me garder à l'œil et jeter un regard rassurant à la fille en face de lui, je me suis éloignée du buisson à reculons, puis j'ai tout simplement attendu la suite. Je savais qu'il viendrait vers moi. La fille à la table grimaçait comme si elle flairait une odeur d'égout.

Quelques minutes plus tard, il a sauté par-dessus la petite clôture en bois blanche qui entourait la terrasse et s'est approché de moi. Il m'a dévisagée. "Tu connaissais Pia ?

---

[1] Fleurs en papier, vendues en avril par les enfants pour une bonne cause. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

— Oui, ai-je soupiré en prenant une inspiration.

— C'est toi Linnea ?"

Une vague de joie totale a déferlé sur moi. Pia lui avait donc parlé de moi – et seulement de moi, vu qu'il avait tout de suite deviné mon nom. Et elle a dû lui en dire beaucoup, puisqu'il s'en souvenait encore deux ans après !

"C'est toi Linnea ?" a-t-il répété d'un ton impérieux – sans doute celui qu'il employait dans la cour de sa caserne.

"Oui.

— Cette nana avec laquelle elle traînait, celle qui était aussi tarée qu'elle ?"

Aïe. Touche "rewind". Tarée, comment ça, tarée ? Pia et Per, les deux enfants au fin fond de la forêt ?

"Pia était ma meilleure amie."

Aucune réaction.

"Qu'est-ce que tu veux ?" a-t-il ajouté ensuite d'un ton acerbe.

Qu'est-ce que je veux ? Quoi, il parlait d'héritage ?

"Rien." Il devait croire que je souffrais de troubles du langage car je m'exprimais essentiellement par monosyllabes.

"À plus !" a-t-il lancé tout à coup en se dirigeant à nouveau vers la clôture. Il a pris son élan, a sauté, a trébuché sur une planche, – et a réalisé un merveilleux vol plané. J'ai cru voir ses oreilles brûler d'un feu écarlate lorsqu'il a regagné en boitant la table.

Bien sûr, mon petit Per. Vachement cool, hein ? N'essaie même pas de m'échapper. Avec moi, ça ne marchera pas. Nous nous reverrons.

C'est ce que j'ai pensé, je m'en souviens. J'étais absolument calme. Rien ne pressait.

J'ai donc tourné les talons et suis rentrée à la maison.

# LE PRINCE DES ÉPÉES

“Le voici ! Le Prince des Épées, The Prince of Swords !” Malin était en train de me tirer les tarots. Elle a levé la tête et m’a jeté un regard préoccupé.

“Il fait partie de ton avenir, mais il répand des ondes négatives ! Je ne sais pas pourquoi, mais c’est comme ça ! Il aspire ton énergie et menace ton développement ! Mais il est sans cesse dans ta tête, tu te tournes vers lui ! Je suis inquiète, même si les Deux Amoureux sont un bon début ! Un arcane majeur !” Elle parle comme ça quand elle prédit l’avenir. J’y suis habituée.

“Le Prince des Épées ! Bah, il n’est pas dangereux ! C’est juste qu’il est dans l’armée. Il ne pouvait pas être la carte de la princesse des fleurs, si ?”

Je mets le holà quand elle commence à délirer, parce qu’elle croit chaque mot qu’elle prononce. Malgré tout, c’est moi qui lui ai demandé de me tirer les cartes. Mes pensées deviennent si claires, lorsque, se fiant aux étoiles, elle lance des pronostics sur ma vie qui résisteraient à toute épreuve. Je veux dire, dans ces moments-là je pense : “Nooon, ce n’est pas du tout ce que je ressens !” ou alors “Oui, peut-être que les autres me voient comme ça ?” et ça m’aide à être plus lucide sur mes *propres* réflexions.

“La carte de la princesse des fleurs n’existe pas… a commencé Malin.

— C’est bon, Malin. Je sais. Désolée.

— Tu te moques de moi, hein ?

— Oui.” Soupir. Maintenant elle va se fâcher et je ne saurai jamais “la fin de tout ça”. Elle prend ces séances très au sérieux, ne fait pas de concessions. Elle me prédit l’avenir quand je veux, mais elle exige du respect et de la retenue en retour. Parfois j’ai du mal à rester de marbre quand elle énonce ses prédictions. Elle a tendance à me prédire un avenir radieux, juste pour me

faire plaisir. La richesse, les grandes passions et une fusion totale avec l'esprit du monde sont souvent de mise quand Malin me tire les cartes. J'adore cette fille. Mais je ne crois bien évidemment pas un seul mot de ce qu'elle avance. En principe.

Oh, qu'est-ce que je n'ai pas déjà gobé dans ma vie ! Pendant des années j'ai essayé de croire à des tas de choses – une fois j'ai même failli entrer dans la scientologie – mais quand ils m'ont montré ces boîtes en fer-blanc censées refléter ma vie spirituelle, c'était déjà fini entre nous avant que ça n'ait vraiment commencé.

En ce moment, c'est comme si j'avais peur d'avoir foi en quelque chose. Je pense avoir consacré plus de temps à choisir ce vernis à ongles couleur chair qu'à Croire.

Parfois j'envie Malin qui croit dur comme fer à ses tarots. Ce serait pas mal d'avoir une boussole qu'on pourrait consulter à chaque fois que l'on a besoin d'un conseil ! Oui, il s'intéresse à toi, ou alors : non, mieux vaut ne pas amorcer de grands changements en ce moment !

D'ailleurs, la foi de Malin est si forte qu'elle finit par me contaminer. Elle croit aux miracles et aux tours de magie que sa mère a appris dans divers cours de chamanisme. Elle ouvre son cœur à toutes sortes d'êtres, de la rainette aux artistes peignant de la bouche et du pied, et elle fait un don tous les mois à bon nombre d'associations bizarres. Que dites-vous de l'association des "Étudiantes en Lettres lesbiennes contre la pornographie" ?

Et elle n'est même pas lesbienne.

Oui, on ne peut qu'aimer Malin, bien que la plupart du temps elle délire. Mais je ne dirais pas que c'est mon âme sœur. Je n'en ai eu qu'une seule, et elle a disparu – et il m'arrive de monologuer à voix basse en m'adressant à elle, comme si elle se trouvait à côté de moi. Il y a des choses que seule Pia pouvait comprendre.

Et qu'en est-il de Per ?

Pourquoi a-t-il dit qu'elle était tarée ?

"Vous vous connaissez déjà. Vous vous êtes rencontrés dans une autre vie !" annonce Malin en tambourinant sur la carte du Prince des Épées. "Il t'a tuée !

— Il m'a *tuée* ? Le salaud ! Qu'est-ce qu'il espérait obtenir en faisant ça ?"

Malin m'a jeté un regard plein de rage. Vexée, elle a tripoté ses cheveux en brosse d'un noir bleuâtre tout en secouant la tête, ce qui faisait cliqueter ses piercings. (Toutes les parties extérieures de son corps sont piercées, sauf les doigts de pied.)

"Tu te moques de moi ? Comme tu veux. C'est ton problème ! À toi de voir quand il lèvera son épée sur toi !"

Non, ce n'était vraiment pas le bon réflexe. Malin est l'être le plus démuni qui soit, et elle arpente les rues de la ville dans une paire de… enfin, pieds nus. Il lui arrive sans cesse des malheurs qu'elle impute à un mauvais karma qui lui collerait à la peau depuis sa vie antérieure. Elle a perdu la moitié de son petit doigt dans un mixeur quand elle avait treize ans, ses cheveux ont pris feu au cours d'un de ses rituels mystiques et elle s'est cassé une jambe en jouant à la pétanque. À la pétanque !

Je me suis rendu compte que mes pensées voguaient de nouveau vers Per. Ses yeux n'étaient-ils pas plutôt gris-vert ?

D'un geste énergique, j'ai sorti de mon sac à dos mon manuel de fractales. Les fractales ! Pas la peine d'y croire, on les crée tout simplement à l'aide de théories mathématiques et de courbes, rien n'est plus beau. Quand je fais des maths, je ressens la même chose que la plupart de mes camarades lorsqu'ils font du sport – ça me calme, me fait presque l'effet d'un bain purificatoire. Pour moi, me casser la tête sur un théorème c'est comme faire de la musculation, même si, d'accord, j'aurais bien aimé avoir un ventre plat moi aussi. Il faudrait que je m'y mette – c'est ce que je me dis aussi souvent que Malin répète son mantra de méditation, c'est-à-dire au moins deux fois par jour.

Maman est pareille. Il y a quelques mois, elle a acheté une espèce de grosse cuvette en fer-blanc au télé-achat ; on était censé se mettre dedans pour se balancer, ce qui était supposé entraîner à la fois ET les biceps ET les abdos ET les cuisses ET le derrière. Le mode d'emploi, avec ses photos avant-après, semblait même promettre des cheveux plus blonds et une coiffure plus chic au bout de quelques semaines d'utilisation. Pas la peine de préciser, je pense, que personne dans notre

famille n'utilise ce machin dans le but pour lequel il avait été conçu. Knotte, mon petit frère, a essayé une fois d'en faire un camion. Mon beau-père Ingo, une espèce d'artiste, l'a transformé en "Installation" qu'il a baptisée "Bouleau balançant" ; un jeune bouleau faisait partie de l'œuvre en question. Maman s'est fâchée contre lui ; alors elle s'est mise à se balancer dedans en serrant les dents pendant toute une soirée dans la chambre à coucher, puis elle a eu un lumbago, et c'en a été fini. Désormais, on ne remarque l'appareil que pour le maudire parce qu'il bloque l'accès à l'aspirateur.

Où en étais-je ?

Oui, à la cafèt de l'école. Je suis en terminale. Malin aurait en fait dû finir le lycée l'année dernière, mais elle a eu un accès de spiritualité, ce qui l'a amenée à passer six mois dans une sorte de communauté à Småland. Un truc très seventies. Elle s'y occupait de la cuisine ; entre deux gloussements gênés elle m'a confié des détails sur le transit intestinal des membres – ils se nourrissaient exclusivement de haricots et de petits pois. Malin a dit qu'ils auraient pu chauffer la salle rien qu'avec les gaz qu'ils émettaient. Chaque matin, ils faisaient des lavements, et parfois ils avalaient des bandages qui leur ressortaient par l'autre bout, je ne sais pas vraiment pourquoi, elle ne veut pas en parler, rien qu'en y pensant son visage vire au vert. Malin est une petite fille sensible sous toute cette ferraille et ces couleurs vives, rien qu'en changeant la litière du chat à la maison elle a mal au cœur. Sa mère a trois chats, Isis, Osiris et Gullan…

En tout cas, Malin est venue à notre école pour redoubler sa terminale dans une autre filière et elle a atterri dans ma classe. Et nous sommes bonnes copines, même si nous sommes aussi différentes l'une de l'autre que Laurel et Hardy. Moi – aussi grande qu'un réverbère, et à peu près les mêmes rondeurs. Aime bien tchatcher, même quand on ne m'a rien demandé – ce qui m'attire parfois des problèmes. Sans religion ni croyance particulière en ce moment. Elle – courte sur pattes, taciturne, naïve, prête à avaler chaque promesse de salut sur laquelle elle tombe. Actuellement, il s'agit de visualisation dentaire et de peptides. Ou un truc dans le genre. J'ai appris à me boucher les

oreilles de manière créative, à émettre de temps à autre des “ah… sur différents tons.

Mais là, justement, je me suis rendu compte, que ces derniers temps, je n’avais pas émis le moindre “ah”, dans aucune conversation. Malin était silencieuse, encore plus que d’habitude. Lui demander de me tirer les tarots semblait être le seul moyen de lui faire ouvrir la bouche.

La suite allait démontrer qu’elle avait de bonnes raisons de se taire.

# RIEN QU'UN GÉMISSEMENT

Le lendemain matin, vers quatre heures, le téléphone a sonné. Je me suis levée d'un bond et j'ai commencé à m'habiller, pendant que la sonnerie retentissait – je croyais que c'était maman qui m'appelait de son travail pour me réveiller. Elle a l'habitude de faire ça quand elle sait que je commence plus tard et que je me suis sûrement rendormie tranquillement après avoir éteint le réveil.

Mais ensuite, j'ai entendu des pas précipités dans le couloir. Quelqu'un se dirigeait vers le téléphone et a décroché le combiné.

"A... Allô ? a crépité la voix de maman. Oui, c'est moi !... Quand ? C'est grave ?... J'arrive tout de suite !... Oui, je viens immédiatement ! Oui !"

Puis, maman a couru dans la chambre à coucher. Elle a dû réveiller Ingo ; je les ai entendus chuchoter. Je suis allée dans leur chambre et ai hurlé dans l'embrasure de la porte : "Maman ! Qu'est-ce qui se passe ?"

J'ignore pourquoi j'ai hurlé. Knotte était déjà en train de se faufiler dans mon dos, et voilà donc tous les membres de la famille réveillés.

"C'est grand-mère. Elle a... elle a fait une attaque ! Une apoplexie ! Les voisins l'ont vue errer dans son jardin en pyjama en se tenant la tête. Ils ont appelé une ambulance qui l'a transportée à l'hôpital. J'y vais tout de suite !

— Je viens avec toi !" Knotte et moi avons répondu à l'unisson. On était tous deux super émus, je voyais qu'il éprouvait la même chose que moi. Notre grand-mère avait toujours été là, et cela ne pouvait pas changer ! Comme si on était capables de la guérir de son attaque ! Je me souviens d'avoir pensé ça – rien ne s'arrange jamais sans moi ! Tiens bon, mamie, j'arrive ! J'ai arraché mon pyjama. Pendant tout ce

temps, mon cœur battait la chamade. Ça faisait presque mal, tellement il battait.

Maman était nerveuse. Elle a crié qu'on ne devait pas rendre les choses encore pires qu'elles n'étaient, puis elle a disparu, avec deux chaussettes de couleurs différentes, et en pantoufles.

"Je vous appelle si son état s'aggrave !" a-t-elle crié au milieu de l'escalier. Ingo a cligné des yeux, l'air complètement groggy. Au quotidien, il ne sert pas à grand-chose ; n'ayons pas peur des mots : il n'a pas le moindre sens pratique ni les pieds sur terre et il est archi-bordélique – mais il n'est mystérieusement pas incapable de maintenir le navire à flot dans les moments de crise. Il tourne et retourne en quelque sorte tous les faits horribles jusqu'à ce qu'ils perdent leur atrocité.

"Du chocolat chaud, voilà ce qu'il nous faut, a-t-il marmonné. Tu peux t'en occuper, Linnea ? Pendant ce temps, j'appelle le voisin de grand-mère. Le plus important, c'est de s'occuper, même s'il s'agit de nettoyer le sol de la cuisine. Faire quelque chose, ça aide toujours."

Pas moyen de se rendormir. J'ai préparé du chocolat chaud, Knotte a joliment dressé la table, allumé des bougies et sorti une photo de grand-mère ; je trouvais qu'il anticipait un peu les événements, mais il était si appliqué, lui aussi voulait faire quelque chose.

Ingo a parlé avec le voisin qui, lui aussi, avait l'air très choqué. C'était un homme âgé, un genre de comptable qui mesurait ses plates-bandes avec une règle et un niveau à bulle. Ma grand-mère dit toujours qu'ils ne se parlent qu'une seule fois par an, quand il vient se plaindre que les germes de ses pissenlits se répandent sur son gazon.

"Oh, elle s'est promenée dans la boue en chaussettes, tout en se tenant la tête et en chantonnant, enfin, elle chantait et hurlait à la fois. Madame Malmberg était toujours si… (on devinait qu'il voulait dire quelque chose comme correcte, fine ou gentille, a dit Ingo, mais il avait dû se rendre compte comment elle était en réalité et avait changé d'avis)… si ÉNERGIQUE."

D'abord, elle s'était opposée à ce que le voisin appelle une ambulance, mais elle n'avait pas pu sortir un seul mot compréhensible, rien qu'un gémissement.

Un gémissement ! Ma grand-mère. Qui disait des vérités si sages qu'on avait pris l'habitude de la consulter en dernier recours quand tout s'effondrait autour de nous. J'aime ma mère, mais elle a assez à faire avec sa vie, à jongler avec son emploi du temps, son boulot et nous tous qui sommes dépendants d'elle. Grand-mère avait toujours suffisamment de temps pour en garder un peu pour nous. Elle disait des choses étonnantes, qui parfois nous plaisaient, mais pas toujours. Quand, l'année dernière, je suis rentrée de Los Angeles en me maudissant d'avoir été séduite par un jeune loup qui m'avait piqué tout l'argent *qu'elle* m'avait donné, elle aurait eu toutes les raisons de se fâcher, mais au lieu de ça, qu'est-ce qu'elle a dit ? "Bah, peu importe, parmi tout ce que tu as perdu, l'argent est certainement le truc le moins important, on peut très bien vivre sans illusions – mais la virginité est quelque chose qu'on ne peut pas gaspiller avec un nul. T'as eu de la chance d'être tombée sur un mec qui s'y connaissait un peu ! Tu ne peux pas savoir combien d'amants incroyablement nuls il y a…" Là, j'ai eu un accès de torpeur psychique, il y a des limites à ce qu'on peut entendre de la part de sa grand-mère.

Elle n'avait pas le droit de mourir.

"Franchement, j'en ai marre que les gens meurent tout le temps ! me suis-je entendue sortir droit dans l'air, d'une voix plaintive. Alors que je fais de mon mieux ! Il faut que ça s'arrête !"

C'est grand-mère qui m'a ramenée à la vie normale après la mort de Pia, en me prenant bien fermement par la main. Ça m'a pris un bon bout de temps pour me remettre de ce choc. Je n'avais pas envie de revivre ça. Il fallait qu'elle se rétablisse !

Plusieurs heures ont passé. Knotte et moi avons joué un nombre incalculable de parties de petits chevaux.

On n'a même pas triché – ç'aurait été un manque de respect. Juste avant notre départ pour l'école, maman a appelé de l'hôpital, elle avait l'air soulagée.

"Elle dort ! Le médecin dit qu'elle n'aura probablement pas de séquelles, même si ça prendra du temps jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait remise. Son visage… est un peu drôle. Un peu de travers."

Pour ma part, je m'en fichais que son visage ressemble à un as de carreau ! Excitée par la nouvelle, j'ai fait un mouvement brusque avec le bras et j'ai renversé le jeu de petits chevaux. Il est tombé sur le pied d'Ingo. Il a hurlé de douleur, sans pour autant perdre son air soulagé, et Knotte m'a entourée de ses petits bras fins et m'a entraînée dans une danse. L'ambiance était à peu près celle d'une finale de coupe du monde de football – ça y est, on a gagné, allez, mamie, ALLEZ !

La suite de l'histoire montrera qu'on s'était réjouis trop tôt. Mais j'y viendrai.

En tout cas, je me suis habillée en quatrième vitesse et j'ai foncé à l'école. Nous voilà au début du premier trimestre de terminale, les professeurs se promènent en levant l'index d'un geste menaçant qui a l'art de plomber l'ambiance : "Ce sera peut-être l'année la plus importante de votre vie, vous comprenez, c'est maintenant que vous décidez de votre avenir !!!" Sous-titre : si vous n'avez pas de bonnes notes cette année, autant faire un crochet par le magasin de bricolage et acheter une corde bien épaisse pour vous pendre…

Ha ! À la télé et dans les journaux, ça grouille de gens qui n'ont pas vraiment brillé au lycée, ont eu leur bac au rattrapage – et qui tout à coup ont eu une idée de génie, comme lancer une entreprise, et maintenant ils ont 300 employés et un jacuzzi à robinets en or dans leur villa. Des filles se font repérer et quittent le lycée à quinze ans et puis elles réapparaissent en une du quotidien régional aux côtés de leur mari-roi-du-pétrole, élégantes, sur une terrasse avec vue sur l'océan Pacifique et personne ne demande quelles notes elles avaient en chimie !

Qu'est-ce qu'ils croient, les profs – qu'on a envie de suivre leurs traces ? De s'emmerder à l'école pour le reste de notre vie, avec un salaire de misère, obligés de faire une dépression nerveuse à cause d'ados boutonneux et pouvoir à peine s'offrir un petit appart et une Honda d'occasion ? Très peu pour moi, merci !

Mais là il y a quand même un problème : j'ai vraiment envie de continuer les maths. C'est mes fractales, après tout. Jusqu'ici, je n'ai même pas osé approcher la conseillère d'orientation, elle piquerait sûrement un fou rire monumental. Parce que, bon,

que faire avec les maths, quand on ne veut pas devenir prof ? Faire du porte à porte pour vendre des équations ? Je n'ai pas non plus envie de construire des ponts, ou de calculer les trajectoires de missiles. Je veux que mes problèmes mathématiques restent propres et immaculés. Je veux juste les résoudre, me réserver les plus compliqués et entraîner mon petit cerveau tout au long de la journée sans être obligée de m'exposer à des problèmes humains. Ne jamais me soucier de ceux qui meurent de diarrhées causées par le SIDA en Afrique subsaharienne, ne jamais prendre les rênes de ce vieux pays pour l'empêcher de s'enfoncer dans la merde, fermer les yeux sur la maltraitance des animaux. Que des chiffres, s'il vous plaît. Et qui ne puent pas.

Avant, j'étais complètement différente. Il y a un an encore, j'étais la pure Mère Teresa Junior. Quand je n'étais pas dans un canot pneumatique avec les militants de Greenpeace, j'organisais des manifestations anticapitalistes et essayais d'améliorer le quotidien des visons. Dans mes rêves. Et dans la réalité, lorsque j'ai vraiment été confrontée au monde réel, la situation s'est avérée on ne peut plus pénible – mais je n'ai pas du tout envie d'en parler maintenant.

Faudra que je demande à grand-mère ce qu'on peut faire avec les maths, quand on veut les utiliser juste pour soi, ai-je pensé – avant que la réalité ne me revienne à l'esprit.

Elle, qui avait été la Seule à comprendre – qu'est-ce qu'elle comprenait à présent ?

Un *gémissement* !

# VELU

La deuxième fois que j'ai vu Per, il ne portait pas d'uniforme.

Il était assis dans la salle de lecture en plein milieu de la bibliothèque, quelques livres géants étalés devant lui. On aurait dit de vieilles cartes marines. Et j'ai eu un choc en voyant ses vêtements cette fois-ci.

Il avait le même style vestimentaire que Pia. Une veste en cuir usée, un polo noir flottant, des bottes aux pieds. Après sa mort, la nostalgie s'était emparée de moi et je m'étais mise à sillonner les magasins de vêtements à la recherche de ses fringues. Je m'étais dit que sa mère avait bien dû les vendre quelque part, elle ne pouvait quand même pas les avoir jetés. Mais je n'ai rien trouvé.

Peut-être qu'ils étaient restés dans une armoire chez eux ? Peut-être que c'étaient vraiment les vêtements de Pia que son frère portait en ce moment ?

Il fallait que j'en aie le cœur net.

Donc, je me suis avancée vers ce pauvre bougre qui avait le dos tourné. J'ai tiré un peu sur la manche de sa veste.

Il s'est retourné dévoilant un grand pli irrité qui lui barrait le front. Non, il ne ressemblait pas à cent pour cent à Pia, ai-je constaté – les sourcils de Pia étaient fins et élégants, les siens étaient épais, sombres, broussailleux et se rencontraient au-dessus de son nez. Il aurait pu nettoyer ses Rangers avec…

Ça a l'air terrible, je sais, mais non, en fait pas du tout. J'avais envie de passer mes doigts sur ses sourcils, de les tortiller, de les caresser, comme deux petits animaux domestiques.

Tarée, avait-il dit. Quelle chance qu'il n'ait pu entendre ce que je pensais à ce moment-là.

Enfin, quand je dis *pensais* – en réalité je ne pensais pas, la seule chose qui tournait encore, c'étaient mes hormones ! La pilosité dans le visage des garçons a quelque chose d'attirant,

j'avais l'impression que ses sourcils lançaient des décharges de phéromones, et, pour être franche, je ne peux pas y résister. Une tablette de chocolat sur le ventre ne me fait aucun effet – mais donnez-moi un visage poilu et je craque sur-le-champ. Parfois je me dis que c'est parce que je n'ai jamais eu de chien quand j'étais petite… S'il avait eu une barbe et une moustache, je me serais sans doute jetée sur le dos en écartant les jambes ! Vous voyez, je suis une vraie perverse – mais je dirais pour ma défense qu'en réalité je ne le fais jamais. Me jeter sur le dos, je veux dire. Au contraire, je deviens carrément glaciale quand j'en pince pour quelqu'un. Et je passe mon temps à le vanner.

Je me suis reprise et j'ai mis les sourcils dans un tiroir de ma tête pour y repenser plus tard.

"Per… Il fallait que je le lui demande. "C'est… c'est la veste de Pia que tu portes ?"

Qu'est-ce que ça peut te faire, pouvait-on lire sur son front, en majuscules. Mais il ne l'a pas dit. Dans ces écoles militaires, on leur apprend à bien se tenir. Un officier gentleman !

"Je ne sais pas à qui elle est, je l'ai trouvée dans l'entrée à la maison, a-t-il dit froidement. Elle est à moi, que je sache !

— Tu sais quand même d'où viennent les vêtements que tu portes ?

— Écoute, j'ai oublié la plupart des choses qui ont un rapport avec cette ville. J'ai travaillé dur pour y arriver !

— Y compris Pia ?" J'ai réalisé que ma voix ressemblait à celle d'un enfant têtu. Il a soupiré et a refermé les livres qu'il était en train de lire.

"Vu que tu t'es mis en tête de me parler d'elle, on peut aussi bien aller à la cafèt."

Il m'a laissée le précéder jusqu'à la cafèt de la bibli, a désigné une table puis est parti acheter deux tasses de café et deux saucisses grillées dans du pain. Il ne m'a même pas demandé ce que je voulais – je croyais que c'était parce qu'il n'avait pas du tout envie d'être là avec moi, mais je devais apprendre par la suite que c'était sa façon habituelle de se comporter. Pas question que je paye ! Ni que je choisisse, d'ailleurs…

Nous sommes restés sans rien dire pendant un moment. J'avais l'impression de voir des bulles de BD vides entre nous,

mais j'ignorais comment les remplir. Par où commencer ? Je n'avais pas d'idée précise, je voulais juste parler de Pia. Finalement, c'est lui qui a commencé.

"Pia avait six ans de moins que moi. Quand elle est entrée au lycée, c'est sans doute là que tu l'as rencontrée, j'étais parti de la maison depuis un an. Nos parents venaient de divorcer. Je crois qu'elle a dû sentir un grand vide en elle. On était très proches, Pia et moi.

— Deux enfants abandonnés dans la forêt, ai-je marmonné.

— C'est une expression à la Pia. Toute gentille, un personnage de conte. Des conneries ! Quand notre père tabassait notre mère, j'ai essayé d'éduquer Pia de la même manière. Mais elle a appris à se défendre, et elle a eu raison. Je n'oublierai jamais comment elle était dans ces moments-là, un petit être furieux qui tenait un grand club de golf dans les mains, et ses yeux qui me bombardaient d'étincelles de rage…

— Mais…

— Oh, on était quand même amis. On se réfugiait l'un chez l'autre. Moi, ça m'a réconforté de prendre ce petit enfant chaud dans mes bras, alors qu'ils étaient en train de se taper dessus dans la chambre voisine. Enfin, quand j'étais plus jeune. Et elle, elle était encore plus jeune, pleine de rage et de peur. Franchement, c'est dingue que les adultes soient capables de rendre la vie de leurs enfants aussi infernale. Et la leur aussi !"

Il a regardé droit devant lui sous ses sourcils lourds et froncés.

"Mais plus tard, quand je rentrais de temps à autre… la dernière année, elle avait tellement de projets débiles, une semaine elle voulait devenir officier comme moi, la semaine suivante elle voulait se barrer en Afrique pour consoler ces pauvres païens… j'ai été content quand elle a commencé à parler d'une copine, parce qu'avant, elle avait chassé toutes les filles de notre entourage avec son club de golf. Elle n'était pas faite pour la vie sociale. Alors, tu lui as sans doute fait du bien. D'un autre côté, peut-être pas trop non plus, vu comment ça s'est terminé !

— Qu'est-ce que tu insinues… que je…" J'ai failli m'étrangler. Est-ce qu'il essayait de me dire que c'était moi qui avais détruit Pia ? Moi ?

D’un geste violent, il m’a saisie par le bras, ses doigts se sont enfoncés dans ma chair comme un sécateur.

“Je n’ai jamais parlé à personne de Pia, du moins pas depuis qu’elle est morte. Mes parents non plus n’en parlent jamais. Et ça restera comme ça. Je ne sais pas ce qui l’a incitée à se jeter sous ce train, et je n’ai pas envie de gaspiller le reste de ma vie à me prendre la tête là-dessus. C’est pourquoi, ma chère, ce sera tout ce que tu m’entendras dire à ce sujet. C’est à prendre ou à laisser !”

Il a lâché mon bras, presque en le jetant. J’étais à la fois furieuse, triste, et heureuse, je ne peux pas expliquer pourquoi. Mais il était sincère, c’était évident. J’ai donc continué à boire mon café à petites gorgées tout en l'observant en silence du coin de l’œil. Malgré tout, il avait quelque chose de Pia. Ce visage pétrifié, quand elle était furieuse ou triste. Dans ces moments-là, elle ressemblait à une statue Inca, exactement comme lui à présent. Tout à coup, ses sourcils se sont aplatis et sa bouche a esquissé un sourire.

“Parlons plutôt de toi. Comment ça va à l’école ? Qu’est-ce que t’as appris aujourd’hui ?”

Il me réduisait à une petite écolière, m’éloignait de lui. J’ai gardé mon sang-froid.

“Un peu de guerre de Trente Ans, un peu de génétique et ce que le mot “vomir” signifie en français. Rien qui puisse t’intéresser. Ah oui, et que notre principale est probablement lesbienne.

— Berggren ? C’est toujours elle ? Mais oui, c’était clair ! Je savais que cette nana était louche. Ils vont la virer, non ?

— Quoi ? Pourquoi ils feraient ça ?

— Est-ce qu’elle va rester dans son bureau, lesbienne, à guider des jeunes filles inexpérimentées sur le chemin de leur vie ? Ce ne serait pas du harcèlement sexuel par hasard ?

— Comment… t’es cinglé ou quoi ? Pourquoi est-ce que ce serait du harcèlement, juste parce qu’elle ressent les choses d’une autre manière ? Tu crois qu’aucun de tes supérieurs n’est pédé ? Est-ce que ces gars-là harcèlent sexuellement toute une troupe, quand ils crient au garde à vous ? Tu ne crois pas que les gens sont capables de gérer leur boulot indépendamment de

leur orientation sexuelle ? Tu crois peut-être aussi que les femmes hétéros laissent tout tomber et se mettent à saliver quand elles voient un beau mec ?”

C’est comme ça que tout a commencé. Par une méga dispute à la cafèt de la bibliothèque. Une heure plus tard, on était toujours là en train de se hurler dessus, oubliant complètement notre café refroidi. On avait réussi à traiter de la politique de défense, des impôts, de la mondialisation et de la mode punk, et pas une seule fois on n’a réussi à tomber d’accord.

“Et c’est toi qui veux te moquer de la dégaine des punks ! ai-je raillé. Quand je vois un type en uniforme de marin, avec un col genre Donald et une casquette à pompon, je me dis toujours qu’il lui faudrait aussi un bec orange, sinon c’est comme s’il manquait quelque chose !”

Tout à coup, il s’est levé. “Bon, c’en est assez pour aujourd’hui. On continue demain.”

Comment ça, demain ?

“Je suis en permission toute la semaine. Saute sur l’occasion, qui sait quand tu me reverras après ! Profites-en bien. Même endroit, disons à six heures ? On pourrait aller manger quelque chose.”

# PAS DE NOTION DU TEMPS !

Je serais vraiment allée à ce rencard le lendemain si maman n'avait pas annoncé qu'on irait chercher grand-mère à l'hôpital après l'école. Elle a dit que c'était important qu'on vienne tous pour qu'elle retrouve au plus vite son quotidien et des visages familiers. Elle allait habiter chez nous dans un premier temps. Maman avait pris une journée de libre pour vider l'atelier d'Ingo, une pièce de notre appartement où il taille des bouts de bois qu'il expose ensuite dans des galeries. Parfois il arrive même à en vendre un, alors c'est la fête avec du gâteau Napoléon, du cognac dans le café pour Ingo et de la liqueur pour maman. Et du coca pour Knotte. Après ça, il ne lui reste plus rien de ce qu'il a gagné… non, je rigole. Mais une chose est sûre : ce n'est pas par intérêt financier qu'on devient artiste !

Quand je suis rentrée de l'école, Ingo rôdait dans l'appart comme un chat abandonné pendant les vacances d'été. En temps normal, il passe toute la journée dans son atelier, alors que maman se démène pour assurer le quotidien. Elle avait rangé ses bouts de bois dans la cave. "C'est juste pour quelques jours !" avait-elle dit. "Ou quelques semaines !

— Semaines ?" s'est exclamé Ingo.

Pas vraiment le bon moment pour expliquer à maman que j'avais une sorte de… oui, de rendez-vous à six heures. De toute façon, je pouvais toujours arriver à temps si je le voulais, on allait chercher grand-mère à cinq heures. Est-ce que je le voulais ?

Knotte portait un T-shirt crasseux et un pantalon déchiré, maman ne s'en est rendu compte que lorsqu'on s'est postés sur un canapé en faux cuir devant le service de soins intensifs où se trouvait grand-mère, en attendant que les dernières formalités soient réglées. Elle a jeté un regard furtif autour d'elle, comme si elle pouvait le faire changer de vêtements en un clin d'œil,

avant que quelqu'un ne remarque ce qu'il portait. Puis elle s'en est prise à lui et lui a fait une remarque bien sentie.

Knotte s'est vexé. Il avait mis ces vêtements exprès.

"Tu as dit qu'elle devait revoir des choses normales le plus vite possible ! Tu crois qu'elle m'aurait reconnu, si j'avais porté une chemise blanche ?" a-t-il marmonné.

À cinq heures et demie, grand-mère était toujours entre les mains du personnel de l'hôpital. D'abord, ils étaient revenus avec une autre dame souffrant d'aphasie comme grand-mère, incapable d'articuler un seul mot. Le médecin remplaçant avait confondu les deux patientes. "Elle a l'air sympa ! On prend celle-là à la place ?" ai-je lancé à Knotte. La vieille dame a souri, ses yeux brillaient d'espoir. Ses cheveux formaient un nœud argenté sur sa tête qui tremblait joliment lorsqu'elle essayait de parler.

Knotte était dans tous ses états, s'inquiétant pour grand-mère.

"On ne peut pas faire ça ! Elle a sûrement une famille ! a-t-il crié. C'est du KIDNAPPING !"

Il ne comprend pas l'ironie, prend tout au premier degré et réagit au quart de tour. C'est mignon, mais ça le fait parfois passer pour un attardé mental. Même si c'était logique qu'il ne comprenne pas ma plaisanterie, l'ambiance ne prêtait pas forcément à rire. C'est tout moi d'essayer de dissiper ce qui plane avec une mauvaise blague. La mort ou un truc comme ça.

L'heure défilait. Bientôt six heures moins dix.

C'est là que grand-mère est enfin apparue au bout du couloir, au bras d'une infirmière. Elle était si petite, pâle et fine, comme si elle avait perdu son plumage. Une moitié de son visage pendait, paralysée, elle ne pouvait sourire qu'avec un côté de la bouche ce qui lui donnait une apparence bizarre. Mais le médecin avait dit que ça passerait. Je me suis surprise à me demander comment je raconterais ça à grand-mère, une fois qu'elle serait rétablie. Je lui dirais qu'elle ressemblait à quelqu'un qui s'est absenté un moment de la vie pour revenir ensuite à la normalité.

Elle a jeté un regard dans notre direction en hochant plusieurs fois la tête, mais n'a rien dit. Elle qui d'habitude n'arrêtait pas de bavarder quand elle était de bonne humeur.

Oui, et ensuite elle allait enfin pouvoir quitter l'hôpital, mais avant, il fallait encore aller chercher des médicaments à la pharmacie et écouter toute une liste de recommandations du médecin, du diététicien et du kiné. Tout le monde y est allé de son petit discours – si bien qu'il était six heures et demie quand nous sommes arrivés chez nous. J'ai entrepris une courte tentative d'évasion, prétextant que j'avais oublié un devoir à la bibli – mais sans grande conviction, vu que j'avais vraiment envie d'assister au repas de bienvenue pour grand-mère, et que c'était moi qui avais confectionné le gâteau.

À sept heures et demie, j'ai franchi le seuil de la bibliothèque en haletant. Per m'avait dit qu'il travaillerait toute la journée sur un devoir, il devait faire l'analyse d'une grande bataille navale. Peut-être avait-il compris que j'avais eu un empêchement ?

Il était encore dans la salle de lecture. Une petite lampe verte éclairait ses cheveux blond pâle, ils avaient l'air de luire d'eux-mêmes. Autour de lui s'entassaient des dessins pleins de flèches qui pointaient dans toutes les directions. Quand je me suis approchée de lui, il m'a regardée d'un air pensif.

Je me suis lancée dans une explication tordue qu'il a balayée d'un revers de la main.

"C'est bien que tu t'excuses ! a-t-il dit. (Était-ce bien ce que j'étais en train de faire ? Je considérais ça plutôt comme une explication.) Mais je ne t'ai pas attendue très longtemps. Dix minutes environ, puis je suis allé manger tout seul."

Dix minutes ? Il ne m'accordait pas plus d'importance que ça ?

Cette question-là, je ne l'ai pas posée à voix haute, mais à ma grande surprise je me suis entendue lui demander si l'on ne pouvait pas se voir un autre jour, avant que les portes de la caserne ne se referment de nouveau derrière lui. Il m'a regardée, l'air ailleurs.

"Je ne crois pas ! a-t-il dit. Je n'ai pas le temps. Cette dissert doit être terminée avant lundi !" Il n'était pas du tout impoli, juste concis.

À mon énorme surprise, je me suis entendue le supplier encore une fois de m'accorder un peu de son temps précieux. Comme deux petits animaux, ses sourcils se sont froncés et il a eu l'air mécontent.

"Je ne sais pas si ça sert à quelque chose de se fixer un rendez-vous, a-t-il dit. Tu es peut-être comme Pia. Aucune notion du temps.

— Non mais…" J'étais hors de moi. "À l'école, t'étais pion ou quoi ? Monsieur compte les minutes ! Quel réconfort de savoir que si l'ennemi arrive à l'heure tu seras prêt à le combattre !"

À présent, ses sourcils formaient une seule ligne noire qui voguait de manière menaçante.

"Tu es carrément venue avec une heure et demie de retard ! a-t-il répliqué. En plus, tu retournes les faits de sorte que c'est moi qui ai l'air mesquin, juste pour…"

Pile à ce moment-là, Miss Super Fringues de l'Année est apparue dans la porte d'entrée, munie d'un petit sac à main. C'était la fille de la terrasse. Ses cheveux étaient tirés en arrière, et elle tenait une pochette jaune.

Per s'est mis au garde-à-vous et a ajusté sa cravate. Oui, il portait une cravate sous sa veste en cuir !

"Tu peux partir ! a-t-il dit sèchement. Je suis occupé !"

J'ai pris la poudre d'escampette. Du coin de l'œil, je l'ai vue lui faire la bise dans l'air à quelques centimètres de ses joues : gauche droite gauche. On aurait dit sa fiancée.

# E…ELI…ELIS…

Avoir grand-mère chez nous, c'était pesant. Ce n'est pas qu'elle nous embêtait, elle maîtrisait plus ou moins son quotidien, aller aux toilettes et ce genre de trucs – mais c'était triste de voir qu'elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Je ne sais pas à quel point elle était consciente de la situation – mais je sais qu'elle l'aurait détestée.

Ma grand-mère était coquine, marrante, inventive et se fichait complètement du qu'en-dira-t-on. L'année dernière, par exemple, elle est partie faire le tour du monde avec un collectionneur de timbres qu'elle venait de rencontrer sur Internet. Pendant plusieurs mois, ils sont allés d'un pays à l'autre, à ses frais à lui, pour voir en vrai les motifs de ses timbres préférés. Une fois rentrés, ils avaient prévu de se mettre ensemble et d'habiter dans la villa de grand-mère en banlieue. Ils avaient même fixé la date du mariage. Tout à coup, elle a déclaré qu'elle ne supportait plus sa manière de tout planifier dans les moindres détails et d'exiger qu'elle le suive dans tout. Le mariage a été annulé, le vieux monsieur (qui, d'après moi, ne pétait pas le feu de toute façon) est retourné la queue entre les jambes à… Alingsås, je crois que c'était. Face à maman, grand-mère a révélé la véritable raison de leur rupture, il n'assurait tout simplement pas au lit. Je me suis bouché les oreilles au plus vite – je n'avais vraiment pas envie de savoir ce genre de choses sur ma grand-mère !

Ainsi, elle a continué sa vie de femme libérée dans sa maison. Horrible de se dire qu'à présent elle était complètement dépendante d'autres personnes. Chaque jour apportait une petite humiliation de plus – du simple fait d'avoir besoin d'aide pour passer un coup de fil jusqu'à ce moment terrible où je l'ai accompagnée chez l'orthophoniste de l'hôpital.

L'attaque avait atteint son aire de Broca. Son langage s'était transformé en un bafouillage dont la hauteur des sons indiquait

ce qu'elle voulait dire. Parfois, ça donnait de véritables phrases – mais pas du tout celles qu'elle avait envie de dire ! C'était une sorte de mauvais contact, ou peut-être que des câbles s'étaient emmêlés dans sa tête. Le pire, c'est que les gens qui souffrent d'aphasie croient que les phrases qu'ils sortent sont totalement compréhensibles – ce qui fait qu'ils se fâchent contre tous ces imbéciles autour d'eux qui ne captent rien.

Il est arrivé, par exemple, que grand-mère bafouille quelque chose d'un ton gai à mon adresse, comme si elle racontait une histoire ou me faisait une proposition.

"Mmmm, bien sûr !" ai-je alors tenté en souriant.

Elle a réessayé.

"Gnnnôôf a obléééé, hier demain ? a-t-elle dit d'un ton interrogateur.

— Peut-être que oui !" ai-je répondu en approuvant gaiement de la tête.

Alors, elle s'est fâchée pour de bon.

"Sprmm saaale de nien !" a-t-elle hurlé en se levant, puis elle a quitté la pièce. J'ai vu qu'elle était au bord des larmes.

Je l'avais rendue triste, je l'avais ridiculisée, humiliée – sans pour autant avoir la moindre idée de ce qu'elle avait voulu dire. C'était horrible. J'ai donc fait le forcing pour qu'elle puisse aller chez l'orthophoniste. Le cerveau était une machine assez curieuse, capable de se réparer en quelque sorte, nous avait-on laissé entendre.

Nous sommes allées voir une femme dans un petit bureau au sous-sol de l'hôpital régional. C'est là-bas que grand-mère était censée faire des exercices de diction et d'écriture. La première fois, ça m'a tellement choquée que j'ai complètement perdu les pédales.

"Maintenant, on fait les présentations ! a sifflé la femme. Je m'appelle Karine Gullebo ! Je suis votre orthophoniste !" Elle m'a jeté un regard engageant.

"Linnea Nilsson ! ai-je marmonné. Je suis la petite-fille de Madame Malmborg." Toutes deux, on a regardé grand-mère.

"E… El… Elis… a-t-elle bégayé.

— Non, Elin ! a corrigé Gullebo en agitant son index.

— Elis…Elis…sa…” Gullebo s’est penchée en avant. “Vous vous appelez ELIN, ma chère ! ELINNN !!! Essayez encore une fois !

— N… non !… Elisa…Elisa…

— Elle ne s’appelle pas du tout Elin ! ai-je crié, me réveillant enfin. Elle s’appelle Elisabeth ! Depuis toujours, d’ailleurs !”

Gullebo paraissait mécontente, un peu comme si grand-mère avait fait exprès de changer de nom juste pour l’embêter. Elle a ôté ses lunettes et a jeté un regard myope sur son dossier.

“Ah, je vois ! a-t-elle lâché. Elisabeth, bon ! Laissons donc les présentations de côté et commençons plutôt par les exercices d’écriture ! Allez-y, ma petite !” Ma petite. Et c’était à grand-mère qu’elle s’adressait, pas à moi. J’ai eu comme un mauvais pressentiment de ce que vieillir pouvait signifier. J’ai eu envie de prendre grand-mère par le bras et de la faire s’évader – mais je savais bien qu’on ne pouvait pas s’évader d’une attaque. Nous sommes donc restées une heure dans cette pièce, et grand-mère a écrit en lettres branlantes en essayant d’imiter la Maîtresse : Eeeeeee, lllllll… à la fin, elle a réussi à écrire son nom.

On est allées à la rééducation pendant tout l’automne, et quand grand-mère s’est réinstallée chez elle, j’allais la chercher une fois par semaine pour l’y accompagner. Oui, oui – parfois j’étais carrément fière de moi – mais ça me faisait surtout plaisir de pouvoir lui rendre un peu de ce qu’elle m’avait donné au fil de toutes ces années.

C’était curieux de voir quel bien ça lui a fait de revenir dans sa maison, entourée de toutes les choses qu’elle connaissait. Au début du printemps, on arrivait presque à mener des conversations normales avec elle, même si la situation tournait parfois à la farce, lorsqu’elle se trompait complètement sur le sens d’un mot.

“Je vais nous préparer le chapeau !” disait-elle, par exemple, tout en ayant l’air ahuri, quand je lui proposais de faire plutôt du café.

Malin m’accompagnait parfois chez grand-mère. Entre ces deux-là, le courant passait curieusement bien. Je crois qu’elles ne se sont jamais vraiment parlé, mais elles adoraient rester assises dans le canapé l’une à côté de l’autre. Parfois je

m'imaginais que Malin lui parlait par télépathie, en train de jouer à l'apprentie-sorcière comme l'année précédente. (Oui, encore une terrible histoire que j'ai refoulée.)

En fait, en réfléchissant, c'est seulement dans ces instants avec grand-mère que Malin avait l'air heureuse cet hiver-là. Elle avait presque cessé de parler, se promenait dans des loques sans nom, et avait attrapé une infection virale qui affectait son sens de l'équilibre, ce qui faisait qu'elle tombait souvent en se cognant contre les meubles. Disait-elle. Souvent, elle venait à l'école, bras et jambes couverts de bleus, une fois elle a même dû se rendre aux urgences pour une commotion cérébrale. J'aurais dû remarquer les signes plus tôt, mais j'étais tellement occupée, oui, tellement occupée avec a) ma relation bizarre avec Per, b) grand-mère et c) mes fractales et mon avenir.

Ce n'était pas d'une infection virale que Malin souffrait !

# ALLER-RETOUR POUR DISNEYLAND

Dimanche soir, je savais qu'il ne m'appellerait plus. Il était déjà de retour dans son régiment, dans sa base navale, enfin, peu importe où.

D'ailleurs, comment aurait-il pu m'appeler ? tentais-je de me dire. Nilsson ! Linnea Nilsson ! On devrait interdire ce nom de famille, Nilsson ! Personne ne me trouverait dans l'annuaire sans connaître le nom de jeune fille de ma mère. Nilsson est le nom que m'a laissé mon père, le seul héritage qu'il me laissera jamais, j'en ai l'intime conviction. Il s'est remarié, habite à Malmö (sa nouvelle greluche vient de pondre de nouveaux gosses), et, pour une raison inconnue, on ne se voit jamais. À chaque fois il y a autre chose – soit c'est lui qui ne peut pas, soit c'est moi.

Non, on devrait s'appeler von Leijonknaap ou un truc dans le genre, il lui aurait suffi d'ouvrir l'annuaire pour me trouver !

Mais en même temps, il aurait tout aussi bien pu demander à quelqu'un, à sa mère, par exemple ? Ou consulter un ancien annuaire de l'école ?

Bah. Pourquoi aurait-il dû faire ça ? Il était sans doute en train de faire ses doux adieux à Miss Super Fringues, sa casquette sous le bras ! Loin de sa petite sœur tarée ainsi que de son amie encore plus tarée.

En plus… en plus, je crois qu'il ne savait même pas que je m'appelais Nilsson. On s'était pas présentés, en fait.

Deux semaines plus tard, j'ai reçu une carte postale de Stockholm. Elle représentait un homme en uniforme de marin au garde-à-vous devant une guérite. Quelqu'un avait effacé une grande partie du visage pour y dessiner un énorme bec orange. Le résultat était carrément délirant. J'en ai pleuré de rire. Quand Knotte l'a vue, il l'a accrochée sur la porte du frigo,

amorçant ainsi l'opération interrogatoire familial : "Qui te l'a envoyée, Linnea ?"

Il n'y avait rien écrit au verso de la carte, mais l'adresse était tout à fait exacte. Il avait donc réussi à se la procurer.

Ah, comme je me suis cassé la tête sur cette carte ! Que voulait-il me dire ? Et pourquoi n'avait-il pas écrit au moins une ligne, genre "Est-ce qu'on peut se voir à ma prochaine permission ?"

Ruminer sur les réflexions éventuelles d'un garçon prend beaucoup de temps. Au cours des semaines suivantes, j'ai gaspillé au moins l'équivalent d'un travail à mi-temps pour ça. Et ça ne m'a strictement rien apporté – pas moyen de répondre à cet envoi, même si j'avais connu son adresse.

Finalement, j'ai montré la carte à Henrik, un camarade de classe. Autrefois, le courant ne passait pas trop bien entre nous, parce qu'il se figurait être amoureux de moi, et moi, j'étais d'autant plus froide avec lui, mais depuis un an, il se promenait bien accroché au bras d'une certaine Immaculata. Elle était originaire du Costa Rica, une révolutionnaire fervente, qui avait réussi à attirer Henrik dans ses filets. On l'appelait Mackan[2], ce qui rendait Henrik fou de rage, mais Immaculata trouvait que c'était l'une des choses les plus marrantes qu'elle ait jamais entendue, une preuve de la modestie de ses exigences humoristiques.

Mackan et Henrik projetaient de dissoudre les forces armées, de mettre fin à la monarchie, à l'impérialisme mondial et encore d'autres petites choses bien amusantes. Je les aimais bien et les fréquentais régulièrement, bien que je mette quand même parfois le holà, exactement comme avec Malin lorsqu'elle se lançait dans les pires sorcelleries.

Henrik a éclaté de rire en voyant la carte.

"Qui te l'a envoyée ? a-t-il demandé. Une autre Mackan à laquelle je pourrais faire la cour ?

— Je ne te le conseille pas. C'est un lieutenant de la marine !

— Sans blague !

---

[2] Ce qui signifie "le sandwich" en suédois ; référence au film *Mackan*, qui met en scène une jeune fille amoureuse d'un bellâtre.

— Pas du tout ! Il est vraiment lieutenant.

— De la marine ! Linnea, est-ce que tu as commencé à traîner avec des putains de casques verts ?

— C'est un marin, idiot. Et je ne "traîne" pas avec lui. Je le connais à peine !

— Quand un gars envoie une carte pareille à une nana, ça veut dire quelque chose ! a-t-il proféré solennellement. *Surtout* s'il s'agit d'un lieutenant. Bien sûr qu'il en pince pour toi ! C'est bien ça, fais-toi un lieutenant et persuade-le de rejoindre le mouvement pacifiste !"

En pincer pour moi ! Comme si Henrik était un grand expert en séduction ! Il n'en avait pas conscience, mais en fait il n'était que le chienchien de sa copine, qui le dirigeait d'une main de fer malgré sa petite taille, sa douceur, sa voix timide et ses longs sourcils qui couvraient à moitié ses grands yeux bruns. Il n'avait aucune idée de ce qui se cachait sous la surface.

Mais je ne pouvais bien évidemment pas complètement ignorer ce qu'il avait dit. En effet, que Per me donne de ses nouvelles était plutôt étonnant…

Quelques jours plus tard, j'ai aperçu des cartes postales dans une papeterie. C'étaient des dessins, des dessins surréalistes d'un artiste finnois du nom de Kaj Sten quelque chose – des canards peints sous des traits humains. Des canards faisant l'amour dans un lit à baldaquin géant. Un canard peignant le ciel. Des canards s'affairant sur le pont d'un bateau en pleine mer. J'en ai choisi une, représentant une femme-canard incroyablement élégante portant une robe en soie crème et de longs gants, debout à côté d'un guéridon, regardant d'un air moqueur derrière un éventail. Et je l'ai envoyée au Lieutenant Per Nordin, à l'École des Officiers de marine à Stockholm. Je savais qu'il suivait une formation pour devenir capitaine dans une école spéciale, je m'imaginais cela comme une espèce d'École de police, juste avec des bateaux.

C'était ce qu'on appelle tirer à l'aveuglette. Si jamais cette carte arrivait à destination, il n'y comprendrait sans doute que dalle – je ne savais pas moi-même quel message je voulais faire

passer. Peut-être que nous autres les tarées pouvons être aussi élégantes, sexy, séduisantes… que Miss Super Fringues…

Quelques semaines ont passé. Il y avait une fille en section éco qui le connaissait, et qui m'a raconté qu'elle l'avait vu en ville.

"Il est fiancé avec ma cousine ! a-t-elle dit. Enfin, ils pensent se fiancer pour le Nouvel An. Ça fait un an qu'ils sortent ensemble. Je veux dire, c'est surtout ELLE qui s'accroche à lui. J'ai toujours trouvé qu'il était un peu moins engagé. Il va boire un café avec elle de temps à autre, mais se garde bien d'apparaître dans un quelconque cadre familial. Je suis curieuse de savoir comment ça va finir ! Il paraît que c'est un dur !

— Un dur ?

— Béatrice me l'a dit. Je ne sais pas ce qu'elle entendait par là."

Assez de matière à ruminer pendant plusieurs semaines. Fiancé ! Pour l'amour de Dieu, qui se fiançait encore de nos jours ? Personne dans mon entourage en tout cas. Ils feraient bien la grimace ! Et au Nouvel An en plus ! Et le mariage à la Saint-Jean, à l'église Seglora de Skansen peut-être ? ai-je marmonné pour moi-même. Un peu inquiète.

C'est là que la carte suivante est arrivée. Complètement incompréhensible, mais jolie à sa façon. Il avait apparemment trouvé des cartes du même artiste, celle-ci représentait un canard noir vêtu d'habits d'hiver qui, à en juger par les traces dans la neige, était monté à reculons sur une colline enneigée. Il était assis en train de faire un tas de neige, sans se rendre compte qu'une énorme boule de neige surgissait derrière lui et s'apprêtait à le renverser. La carte s'intitulait : *"After that, the snowball effort"*.

C'était quoi ça ? Je brûlais d'envie de le questionner. Il fallait que je lui parle ! C'est pourquoi j'ai appelé la mère de Pia. Je n'ai pas dit qui j'étais, je lui ai juste demandé si Per était là.

"Il rentre vendredi ! a-t-elle dit. C'est de la part de qui ?

— Daisy !" ai-je répondu bêtement en raccrochant. Naturellement, je l'ai tout de suite regretté, je n'étais qu'une petite morveuse qui venait de passer un appel à la con –

imaginez qu'elle lui en parle ! Il m'aurait définitivement prise pour une petite écolière idiote.

Rien à faire. Je ne pouvais pas passer mon temps à me prendre la tête à son sujet ! Il fallait que je le voie et… oui, même si c'était pour avoir confirmation de ses fiançailles et le reléguer définitivement au rang de connard, je m'en fichais !

J'ai décidé d'aller faire le pied de grue devant leur maison pour lui tomber dessus par hasard.

J'avais l'impression de redevenir une gamine de sixième. Est-ce qu'on régresse à un stade d'évolution antérieur lorsqu'on craque pour quelqu'un ? Dans ce cas, j'étais en train de me transformer en femme des cavernes. Ou en bactérie. Et je ne comprenais pas pourquoi. Après tout, je ne partageais pas ses opinions, il était sur le point de se fiancer et en plus, qu'est-ce que j'aurais fait avec un officier de marine ? Il y avait pas mal de choses dont j'avais rêvé dans ma vie, mais jamais d'agiter un mouchoir en soie sur un quai pour dire adieu à un soldat au garde-à-vous sur le pont… En plus, on ne se connaissait même pas !

Je me suis dit que c'étaient sûrement ses sourcils qui me rendaient dingue.

# RENTRER POUR DONNER À MANGER AU CHAT ?

“Est-ce qu’on fait un crochet par H & M ? ai-je demandé à Malin. Il me faudrait quelques jolis dessous ! Je viens de recevoir ma bourse, ça devrait suffire pour m’acheter au moins un string !”

J’ignorais pourquoi Malin portait des lunettes de soleil, en plein milieu du mois d’octobre. Dehors, il faisait déjà tellement sombre qu’on avait du mal à trouver le chemin pour rentrer à la maison. Il n’y avait pas encore de neige pour illuminer l’intérieur et l’extérieur des maisons. Malin a fait glisser ses lunettes un peu plus bas sur son nez. L’un de ses yeux était complètement rouge, injecté de sang autour de l’iris.

“Ah, de nouveaux dessous. Qui sera le veinard à pouvoir profiter de la vue ?” a-t-elle raillé. Parfois, elle s’essaye à quelques blagues, dans le vieux style de Pia et moi, mais dans sa bouche ça sonne toujours faux. Ce n’est pas une blagueuse, elle est trop sérieuse, cette petite. Et elle n’avait pas l’air très gaie non plus, c’était comme si elle se sentait obligée de plaisanter.

“Tu es de nouveau tombée, Malin ?

— Pourquoi… oh, tu parles de l’œil ? Non, c’est un bol qui est tombé du placard et m’a heurtée à l’arcade. Voilà le résultat !

— Tu n’as vraiment pas de chance ces derniers temps, Malin !” ai-je dit. Je ne faisais allusion à rien de particulier, mais elle a tressailli en me jetant un regard méfiant.

“Alors, tu viens ?

— J’ai promis de rentrer directement à la maison ! a-t-elle marmonné. Faut que je m’occupe des chats.” Je savais que sa mère participait à un séminaire en Dalécarlie pendant tout le mois, un truc sur les cycles lunaires.

“À qui t’as promis ça ? Isis, Osiris ou Gullan ?” Elle a fait un effort pour cacher son désarroi. Malin est incapable de mentir,

on voit immédiatement quand elle essaie de le faire, son visage devient cramoisi et elle se met à bafouiller.

“A…a…arrête ! a-t-elle dit. À p…plus !”

Elle a pris son sac à dos lamentablement cousu de vieux morceaux d’étoffe, design à la Malin, et s’est éloignée en trottinant. Elle avait éveillé ma curiosité. Quelque chose clochait. Sa mère avait-elle replongé dans l’alcoolisme ? C’était déjà arrivé auparavant. J’ai décidé de passer chez elle, à l’improviste. Peut-être que sa mère n’était pas du tout en Dalécarlie, peut-être qu’elle gisait sur le canapé, les doigts crispés autour d’une bouteille de schnaps ?

Mais avant : une virée au H & M. J’ai acheté un soutien-gorge rembourré qui donnait aux seins l’apparence de gros obus. Alors que je fouillais dans le casier des culottes en promo, j’ai jeté un œil sur les gens qui passaient dans la rue et me suis figée d’un coup.

Dehors, je voyais Malin en compagnie d’un type zarbi. Il avait au moins quarante balais et le crâne dégarni. Ce qui lui restait de cheveux longs, gras et légèrement crépus descendait en boucles jusqu’à sa poitrine. Il portait un blouson noir crasseux, un jean déchiré et un sac en tissu vert avec une large bandoulière. Il marchait devant elle, à pas rapides, et elle le suivait presque en courant. Son apparence me déplaisait fortement, et je n’avais aucune idée de qui c’était. Son père inconnu ?

Je me suis dépêchée de payer mon soutien-gorge et suis sortie dans la rue. Malin avait disparu de mon champ de vision. J’ai réfléchi. Elle n’était visiblement pas chez elle en ce moment, mais il était bien temps de lui rendre visite ! Encore hésitante, je me suis arrêtée devant une vitrine.

Soudain, dans le reflet de la vitrine, j’ai vu Malin et son cavalier sortir du Systembolaget[3], les bras chargés de bouteilles. Rien d’illégal, Malin avait déjà vingt ans, mais prêchait l’abstinence depuis toujours, sans doute à cause de tout l’alcool qu’elle avait vu à la maison. La boisson la plus forte qu’elle buvait, c’était de la tisane. Alors, qu’est-ce qu’elle foutait… ?

[3] Magasin autorisé à vendre de l’alcool.

Je me suis cachée derrière un stand de kebab pour éviter qu'ils m'aperçoivent. Puis je les ai suivis à bonne distance pour voir où ils allaient. Après tout, Malin était ma meilleure amie du moment, c'était pour son bien… Elle aurait fait la même chose pour moi.

Ils se sont dirigés tout droit vers la banlieue triste où Malin habitait avec sa mère. Le gars s'est arrêté une fois en cours de route pour pisser contre un arbre, tout près d'un terrain de jeu. Je déteste ça. À chaque fois que j'en vois un, j'ai envie de m'approcher et de lui fouetter le zizi, mais ça pourrait être source de malentendus. Comment est-ce que tu choisis tes amis, Malin ?

J'ai attendu environ un quart d'heure après les avoir vus entrer dans l'appartement. J'avais décidé d'aller examiner Le Poilu de plus près, mais il ne fallait pas que cela soit trop évident. Je veux dire, que je me pointe alors qu'ils venaient juste de claquer la porte derrière eux.

Pendant ces quelques minutes, je me suis creusé la tête pour trouver qui était ce mec. Un membre de sa famille ? Un nouveau projet à la Malin ? Elle était capable d'accueillir des SDF chez elle comme d'autres recueillent des chiens et des chats errants. Il avait l'air d'être assez au bout du rouleau, qu'est-ce qu'il s'envoyait ? Seulement de l'alcool ou…

Malin avait un cœur d'or. Mais elle n'était pas douée pour repérer les coups foireux ! Elle avait vraiment besoin d'un garde du corps, d'un ange gardien à plein temps, me suis-je dit en montant l'escalier.

On entendait des voix fortes dans l'appartement de Malin. Une voix d'homme se plaignait de quelque chose. La voix de Malin tentait de le calmer en entrecoupant ses tirades.

J'ai sonné. Silence de mort à l'intérieur, comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton "pause". J'ai sonné encore une fois, notre signal à nous. Ta ta ta DAAAA ! Des pas légers se sont approchés de la porte.

Malin a entrouvert la porte, en gardant la chaîne de sécurité.

"Oh, c'est toi ? a-t-elle dit avec un net manque d'enthousiasme. Quel dommage que tu viennes justement

aujourd'hui, j'ai une m… m… migraine terrible et je v…v…viens de m'allonger !"

Mais oui, bien sûr, ai-je pensé. Est-ce qu'une migraine est source de rougeurs dans le visage et de bafouillage ?

"Tu ne veux pas me laisser entrer un instant ?" (Il FALLAIT examiner ce gars sous toutes les coutures !)

Elle a eu l'air ennuyée. "Hr… hmmmm…a-t-elle fait. Ses yeux ont louché de côté si ouvertement qu'elle aurait aussi bien pu parler à voix haute avec lui. Il se trouvait sans doute au fond du couloir et agitait les bras pour dire NON.

"J… je ne crois pas. S'il te plaît !" Son visage exprimait le désespoir suppliant, la tête baissée – comme un chien devant une table de cuisine. Je n'avais pas le choix.

"D'accord ! ai-je répondu en m'efforçant de ne pas avoir l'air fâché, je ne voulais pas l'effrayer encore plus. On se verra demain à l'école. Fais gaffe à toi !"

Je suis descendue par l'escalier. Oh Malin, ma pauvre, qu'est-ce que tu fabriques encore ?

Ce qui me faisait le plus flipper, c'était qu'elle soit impliquée dans une histoire de drogue. Le mec avait le profil d'un dealer, c'était clair. Ce qui expliquerait pourquoi elle en faisait tout un secret, mais pas pourquoi ils s'affichaient en ville ensemble. Est-ce que ça expliquait les bleus, les lunettes de soleil et tout ça ? J'allais être obligée d'attendre le lendemain pour en apprendre davantage.

Je suis donc tout simplement rentrée chez moi pour essayer mon nouveau string. En me demandant à qui j'allais le montrer. Je me suis perdue dans mes rêves, oubliant Malin jusqu'au lendemain.

Là, elle m'a vraiment choquée.

# SELF-DÉFENSE

Malin est arrivée à l'école enveloppée dans un foulard, noué à la façon des années cinquante autour de la tête et du cou, elle l'avait même remonté jusqu'au nez. Bien sûr, elle portait également des lunettes de soleil. Je l'ai vue à la cafèt où elle se tenait comme un arc, les genoux et le dos courbés, prête à s'enfuir au moindre signe de danger. Quand elle m'a aperçue, elle a tenté de filer, mais je n'ai bien évidemment pas pu tolérer ça. Je me suis laissé tomber sur la chaise en face d'elle en la retenant par le sac.

"Salam aleikoum ! T'es devenue musulmane, hein ?"

Elle a secoué la tête en se détournant et en marmonnant quelque chose d'inaudible dans son foulard.

"Ça suffit maintenant, Malin. Dis-moi ce qui se passe !" J'ai tendu le bras vers son visage et, alors qu'elle regardait droit devant elle comme une poule pétrifiée, je lui ai enlevé son foulard. J'ai failli m'étrangler de frayeur. Elle avait une lèvre enflée de la taille d'un œuf.

"Malin !" ai-je soupiré.

Elle s'est effondrée et s'est mise à pleurer. Fuyant les regards curieux, je l'ai emmenée à la bibliothèque de l'école qui, la plupart du temps, était vide. Elle continuait de suffoquer, son nez est devenu tout rouge, elle avait le visage bouffi. J'ai attendu.

Enfin, elle a craché toute la triste histoire.

En réalité, Niklas était un gars *super sympa* ! Elle l'avait rencontré à Småland dans cette communauté, il faisait partie du groupe, mais les autres l'avaient exclu sous prétexte qu'il volait. Mais ce n'était qu'un *malheureux malentendu* ! Il avait toujours eu l'intention de payer, *toujours* ! Et Malin l'avait aidé à s'en sortir en lui prêtant un peu d'argent.

Ensuite, il s'était retrouvé dans de sales draps. L'un de ses amis avait été arrêté par la police, accusé d'avoir vendu quelque

chose, du haschisch peut-être, et cet ami avait fait porter le chapeau à Niklas en disant qu'il était impliqué dans cette affaire. À cause de ça, Niklas avait écopé d'une peine de prison. Ce mec avait fait exprès de balancer Niklas pour une histoire de nana.

Et cætera, et cætera.

"Malin, est-ce que tu t'entends ? On ne va pas en prison sans raison la première fois qu'on se fait choper ! Si on avait le nez qui pousse quand on ment, ton mec aurait un pif plus long que la Manche ! Mais je m'en fiche de ses mérites criminels, je veux savoir comment tu t'es fait éclater cette lèvre !"

Elle s'est remise à chialer, bouhouhouhou !

"Je suis sérieuse là, Malin ! Je manque d'expérience dans ce domaine, on n'a pas trop l'habitude de se frapper dans notre famille, mais j'ai lu assez de choses à ce sujet ! Il peut te faire vachement mal, Malin ! Il ne faut en aucun cas que tu revoies ce type ne serait-ce qu'une seule fois, et tu devrais le dénoncer à la police !

— Je ne peuuuux pas, a-t-elle dit en pleurnichant, il est en liberté conditionnelle, ça signifie qu'il devra retourner en… bouhouououou…"

Et ainsi de suite. Elle était tombée sur un connard de première, c'était une évidence, mais elle refusait de le dénoncer à la police et envisageait de le revoir, parce qu'il avait tellement *besoin* d'elle, après avoir eu une *vie si dure* et une *enfance si malheureuse*, elle voulait l'aider à en finir avec l'alcool et avec ce… ce… cet autre truc !

C'est difficile à croire, mais Malin peut être aussi têtue qu'une mule, quand elle a décidé quelque chose, impossible de l'arrêter. J'ai tenté de lui rappeler ce médecin qui était venu dans notre école pour raconter que bon nombre de filles fréquentaient des toxicomanes plus âgés en croyant pouvoir les sauver, mais à la fin ces filles finissaient par se droguer elles aussi, comme pour leur tenir compagnie ! Malin ne m'écoutait pas. "Elle ne connaît pas Niklas !" a-t-elle naïvement répliqué d'un ton sec. J'ai tenté une autre approche.

"Pourquoi est-ce qu'il t'a frappée. Malin ?

— Ben… il ne peut pas se retenir, quoi, c'est… quand les souvenirs s'emparent de lui… et je disais sans cesse des choses qui l'irritaient, je lui ai par exemple conseillé d'y aller mollo avec la bière, et je n'ai pas arrêté de le harceler en lui disant qu'il devrait dormir plus, en plus je voulais absolument qu'il mange le pyttipanna[4] que j'avais préparé pour lui, il fallait qu'il fasse *ceci* et qu'il fasse *cela*, c'est clair qu'il ne supportait plus mon attitude de boss, les gens l'ont traité comme une merde pendant toute sa vie !

— Tu veux me faire croire que tu méritais d'être frappée parce que tu lui as préparé du pyttipanna. Malin ? Tu trouves que c'est le comportement d'une connasse qui manipule les gens ?"

Pas moyen de lui faire entendre raison. Elle s'entêtait à dire combien c'était incroyable qu'un homme comme lui, qui avait vécu tant de choses, qui était tellement sensible et plein de talent artistique sans pour autant avoir eu la possibilité de montrer toutes ses facultés, puisse s'intéresser à une personne aussi dénuée de qualités qu'elle ! Il lui arrivait même d'accepter de l'argent de sa part, ce qu'il se refusait normalement à faire, par fierté !

"Quelle somme sa noblesse d'âme lui a-t-elle permis d'accepter, Malin ?" ai-je demandé, ce à quoi elle a répondu par une grimace. Elle trouvait que j'étais complètement à côté de la plaque !

Soudain, j'ai eu une idée de génie !

"Je connais un gars, ai-je dit, expert en arts martiaux. S'il était d'accord pour t'apprendre quelques prises, tu le ferais, Malin ? Tu n'es pas obligée, personne ne peut te forcer à te défendre si tu préfères le laisser te tabasser – mais si tu m'aimes un peu, va prendre des cours de self-défense. Ça me permettrait de dormir plus tranquille ! Parce que, bon, un jour il se sentira peut-être obligé de t'étrangler pour aller mieux, qui sait !"

Ce jeu du "Si-tu-m'aimes-un-peu" marche toujours avec Malin. Ses efforts pour démontrer son affection sont très

[4] Repas traditionnel suédois composé de pommes de terre, de jambon, de lard, d'œufs et d'oignon.

touchants. Elle est l'âme la plus douce, la plus gentille qui soit, toujours prête à soigner toutes les brebis galeuses… Oh ! Si cette stratégie ne marchait pas, je commencerais le karaté et j'apprendrais comment le piétiner pour le réduire en chair à pâtée !

Moi, je ne suis pas forcément sympa.

Elle a fait oui de la tête, s'est calmée un peu et, après avoir séché ses larmes avec un mouchoir en papier, elle est redevenue presque normale, mis à part sa lèvre enflée.

C'est là qu'une pensée complètement oubliée m'a fait froid dans le dos. Miss Daisy allait-elle appeler Per pour lui demander d'enseigner quelques prises à une jeune punk ébouriffée qui choisissait mal ses petits amis ? Pour rendre service à une nana qui était venue une heure et demie en retard à son premier rencard ? Qui n'avait jamais été un vrai rencard, d'ailleurs ?

Et ne parlons pas des arts martiaux au programme dans sa formation militaire, qui se bornaient probablement à l'art d'étrangler son adversaire à l'aide d'un fil métallique… Mais il m'avait raconté que le self-défense était son cours préféré.

C'était vendredi. Il devait rentrer aujourd'hui.

Une fois de retour chez moi, je me suis dirigée vers le téléphone. Le combiné m'a glissé entre les doigts.

D'habitude, je n'ai pas les mains moites.

# LA RUBÉOLE

“Allô ?

— C’est Daisy.”

Silence.

“Qu’est-ce que je peux faire pour toi ? a-t-il dit d’un ton froid et formel.

— En fait, j’ai un service à te demander, un truc super important. Rien à voir avec Pia. Je ne veux pas en parler au téléphone, c’est assez délicat !”

Il n’a rien dit pendant un moment. Puis il a lancé : “Si je te dis six heures et demie à la bibli, quand est-ce que tu comptes venir ?

— Je peux être là-bas une heure et demie avant, si tu veux. Pour compenser la dernière fois.

— Vaut peut-être mieux. Tu sais maintenant combien de temps j’attends. Dix minutes, pas plus. Je sors ce soir.

— Va pour six heures et demie !”

On a raccroché.

“Maman ! a crié Knotte dans l’entrée en chancelant sur sa nouvelle paire de rollers. Maman, je crois que Linnea a attrapé la rubéole ! Est-ce qu’elle peut me la refiler, même si je suis vacciné ? Je n’ai pas envie de l’avoir !”

Les joues écarlates et les oreilles palpitantes, je me suis retirée dans ma chambre pour essayer des vêtements. J’ai mis successivement tout ce que je possédais, dans toutes les combinaisons possibles.

Ça faisait pas mal de combinaisons, même avec une garde-robe aussi rudimentaire que la mienne. Au point que j’ai de *nouveau* failli partir en retard à la bibli. J’ai foncé à travers la ville, si vite que les passants tombaient à gauche et à droite comme des quilles, et quand je suis arrivée, j’étais en nage et respirais si bruyamment que Per s’est levé de son fauteuil pour me demander si je faisais une crise d’asthme ou si j’avais juste

de la fièvre. Il voyait bien que j'avais couru, mais rigolait sûrement en son for intérieur, tout content que j'aie suivi Ses Règles. Pour le reste, on le voyait de loin ce jour-là, il se démarquait des autres dans son uniforme élégant, ses épaulettes et sa casquette blanche. J'aurais bien aimé savoir s'il arrivait que les gens s'arrêtent parfois pour lui demander s'il faisait partie d'une fanfare, mais ensuite je me suis rappelé la raison de ma venue. J'ai pris une profonde inspiration et j'ai commencé à lui expliquer.

Quand j'ai eu fini, il est resté un moment sans rien dire, le regard fixe sous ses sourcils broussailleux.

Finalement, je lui ai demandé à quoi il pensait.

"Ben, voilà. Il est exclu que je donne des cours de self-défense à ta copine, demain soir je retourne à la base et je ne reviendrai pas en ville avant novembre, d'ici là elle peut s'être fait étrangler et enterrer. Es-tu sûre qu'elle ne serait pas prête à se tourner vers… enfin, tu vois, un genre de centre pour femmes battues ?"

Je lui ai dit que j'étais sûre de moi. Malin préférerait mourir plutôt que d'avouer que ce mec la tabassait.

Non pas parce que ça ne lui faisait rien, mais parce qu'elle ne voulait pas qu'il retourne en prison.

"Dans ce cas, on va opter pour le plan B, a dit Per. J'ai un bon copain ici, qui s'y connaît dans ce genre de choses. Si elle va chez lui régulièrement, il pourra lui apprendre l'essentiel pour qu'elle arrive au moins à se défendre contre des tentatives d'étranglement et un certain nombre d'autres attaques. Il me doit un service – et tu comprends bien que *tu* m'en devras un également, si je lui demande de le faire.

— Mmmh… mais c'est quoi l'essentiel ? Je veux qu'elle sache le prendre par la jambe et le faire tourner au-dessus de sa tête… l'écraser contre les murs et les embrasures des portes, faire gicler le sang… !

— Ah, et où est-ce qu'elle trouvera la force de réaliser un exploit pareil ?

— Ça c'est le boulot de l'entraîneur. Faut qu'il lui transmette des forces mystiques orientales, tu n'as pas vu *Karaté Kid* ?"

Per a éclaté de rire. Et à cet instant, je me suis rendu compte d'une chose curieuse.

*Il avait deux visages !*

Deux visages très différents, facilement distincts.

L'un était celui d'un officier gentleman, avec des sourcils qui se fronçaient au moindre mécontentement.

L'autre était celui d'un inconnu amusé – et celui-là ressemblait beaucoup au visage de sa sœur !

"Quel genre de service est-ce que je te devrai ?" lui ai-je demandé.

Il a haussé les épaules en blaguant :

"Ben, peu probable que tu puisses m'être utile un jour. Je ne vois pas trop en quoi, là. Qu'est-ce que tu sais faire ?

— Je suis super forte aux jeux de cartes ! ai-je répondu. Et en maths – je sais tout faire avec un logarithme ! Et je sais aussi écouter de la musique à donf et faire la grasse mat'.

— Dans ce cas, je te ferai signe quand j'aurai besoin d'aide pour un de ces trucs", a-t-il dit en louchant sur sa montre.

J'ai vite essayé de trouver quelque chose à dire.

"Ton… ton uniforme, t'aimes bien te promener avec ? Comment réagissent les gens quand ils te voient comme ça en ville ?" Pas un mot sur les fanfares, Linnea !

Il m'a regardée tout en brassant ses pensées. Était-ce de la provoc' ? Apparemment, il ne l'interprétait pas de cette façon.

"On appelle cet uniforme "la Tenue de tous les jours", bien que ça soit exactement le contraire, on le porte plutôt lors de cérémonies. Ce soir, je vais à une réception. Ici, en ville, c'est le pied de se balader en uniforme, le long de la côte norlandaise aussi, d'ailleurs. Surtout pour les nanas. Quand elles ont vu un officier de marine, c'est le plus souvent au cinéma ou dans une série télé. L'uniforme peut alors être un atout – t'avais qu'à te voir, la langue pendue jusqu'à terre quand tu m'as aperçu…

— C'était juste mon asthme…, ai-je marmonné. Mais ?

— Mais dans des villes où on a une base comme Karlskrona ou Stockholm, c'est différent. On ne se montre pas en uniforme, quand on n'y est pas obligé. Je ne sais pas pourquoi." Il a froncé sa broussaille. "Les gens ont des idées plus que bizarres. Ils n'ont pas envie de laisser entrer les étrangers, mais ils ne se

demandent pas qui protège le pays contre une véritable invasion et s'en foutent que les socialos massacrent le budget de la Défense d'année en année !"

C'en était trop pour moi. Quand les gens prononcent le mot "socialos" comme s'il s'agissait de poux, je ne peux pas m'empêcher d'ouvrir ma grande gueule. (En revanche, ça ne fait pas de moi un membre du parti, je vous rassure !)

"Ahhh ! C'est donc ça votre mission principale ! Stopper l'immigration ! Oui, maintenant que vous n'avez plus les Russes pour vous faire peur, faut bien se rabattre sur les Arabes, les Bosniaques et compagnie !"

Un coup bas, je l'avoue. En plus, je n'avais pas de quoi prouver ce que j'avançais, rien qui confirmait que les immigrés gênaient les militaires plus que Madame Olsson dans l'ascenseur. Et c'est moi qui étais venue lui demander un service !

Il a effectivement réagi au quart de tour.

"Non, écoute, assez bavardé. L'heure de permanence est terminée. Mais je te ferai signe, quand j'aurai parlé à ce mec pour les cours de self-défense !

— T'es pressé d'aller à une parade ?" ai-je marmonné, déçue. Linnea, comme d'hab très habile pour se foutre dedans.

"À cause de l'uniforme ? Non, je l'ai juste mis pour t'impressionner ! a-t-il dit d'un ton amer. On dirait que tu es fascinée par les uniformes. Tu cours sans doute après chaque épaulette que tu aperçois. On a un mot pour désigner ce genre de filles.

— Des filles comme Béatrice ? ai-je laissé échapper.

— Com…, a-t-il dit en me jetant un regard étonné. Ah, oui, c'est une petite ville. Non, Béatrice n'a pas besoin de courir après quelqu'un. Elle a des tonnes d'admirateurs, pour ton information. Mais ça ne te regarde pas !"

Il s'est levé en mettant sa casquette.

Puis il s'est retourné tout à coup et m'a dit en toute hâte :

"Cette histoire à propos des immigrés, Pia aurait très bien pu me la sortir aussi. Elle n'avait aucun sens du respect. Vous êtes pareilles toutes les deux. Bonne soirée !"

Il a fait une espèce de salutation ironique pour traverser ensuite le hall à grands pas et disparaître par la porte d'entrée.

On est pareilles toutes les deux ! Pia, ma belle, tu as entendu ça ?

Mais il avait dit qu'il me rappellerait !

# SELF-DÉFENSE II

Per a appelé trois jours plus tard, alors que j'étais à l'école ; il a dû le faire exprès, il n'avait sans doute pas envie d'entendre mes commentaires insolents. Sur le répondeur, il a cité un nom, un numéro de téléphone et une adresse. "Pour ton amie, tu peux contacter ce monsieur. Il est informé", a-t-il dit sur un ton très formel en raccrochant tout de suite après. Pour être franche, je n'ai pas eu le courage d'effacer son message, comme on le fait d'habitude, et je me suis repassé sa voix en boucle. Maman s'est posé des questions et a essayé de m'interroger sur ce mystérieux appel ; je ne sais pas trop ce qu'elle s'imaginait. Prostitution ? Drogues ? Avortement illégal ? Rien que pour ça, j'ai refusé de lui en dire plus.

Malin et le gars du self-défense semblaient s'entendre à merveille, je ne sais pas pourquoi. C'était un homme doux et petit d'un certain âge, qui portait des lunettes et n'avait plus beaucoup de cheveux sur le caillou. Depuis quelques années, il touchait sa retraite de commandant, et vivait un train-train plutôt ennuyeux, semblait-il. Alors quand arrive une jeune fille qu'il peut jeter un peu partout en jouant au Dieu devant elle… Il ne demandait même pas à être payé.

Non, ce n'est pas juste ce que je dis là ! Je crois qu'il détestait véritablement toute forme de violence envers les femmes ; selon lui, et je trouvais que c'était une attitude assez rétro, on était des petites créatures sans défense qu'il fallait protéger. Et, nom d'un chien, en l'occurrence, c'était vraiment ça, du moins pour Malin.

Une fois, j'ai accompagné Malin à son cours. Le vieux habitait une petite villa à la périphérie de la ville. Ils avaient installé des matelas dans son salon accueillant, c'est là qu'ils s'entraînaient.

Une fois lancé, le mec était incroyable. J'étais beaucoup plus grande que lui, et il nous a suggéré de l'immobiliser, juste cinq secondes. On a chacune saisi un de ses bras en essayant de le

faire tomber, mais avant qu'on ait pu dire "ouf", on s'est retrouvées assises sur les matelas à cligner des yeux et à se demander ce qui nous arrivait.

Peu importe, en tout cas Malin semblait s'amuser pendant ces cours, et pas seulement parce que cela lui donnait les moyens de parer les coups de Niklas. Pour l'instant, ce type s'était d'ailleurs envolé sans donner de nouvelles. Je le soupçonnais de ne pas du tout avoir été en conditionnelle mais plutôt en permission. Mais il y en aurait d'autres.

Un dimanche matin vers sept heures, Malin a appelé à la maison. Maman s'est précipitée vers le téléphone, elle croyait sans doute que quelque chose était encore arrivé à grand-mère. Dégoûtée, elle a lancé le téléphone sans fil sur mon lit.

"C'est pour toi ! Je n'ai qu*'une,* je le répète, *une* seule journée par semaine pour faire la grasse matinée !" Sa joue portait les marques rouges d'un oreiller brodé sur sa joue. Elle est retournée dans sa chambre à coucher en bâillant et en titubant.

"Allô.

— Je l'ai fait ! Linnea, je l'ai fait !

— Qu'est-ce que t'as fait, putain ? Perdu ta virginité ? Tu t'es baignée toute nue dans la fontaine de la place Stortorget ?"

On n'est pas sympa avant le petit-déjeuner. Malin n'avait pas beaucoup de virginité à perdre. À quatorze ans, elle avait servi d'esclave sexuelle à une bande de mecs. J'ai eu honte, elle avait l'air tellement contente.

"Mais non, espèce de timbrée ! J'ai cassé la gueule à Niklas ! Viens vite, faut que je te montre comment j'ai fait !

— Après le petit-déjeuner, Malin !"

Je me suis traînée sous la douche pour me réveiller. Une heure plus tard, je cadenassais mon vélo devant la maison de Malin et montais les marches de son perron. Elle m'avait vue à travers la fenêtre, et se tenait déjà sur le seuil de la porte en sautillant, tout excitée. Sa mère n'était toujours pas rentrée, apparemment elle avait continué son petit bonhomme de chemin vers le nord lointain pour Trouver Son Âme. Je ne sais pas si elle la trouvera un jour, mais j'aurais préféré qu'elle aille à la recherche de sa fille.

“Il est venu ici hier soir vers onze heures ! a dit Malin. Ça faisait plusieurs semaines que je ne l’avais pas vu, depuis qu’il m’avait éclaté la lèvre. Dès son arrivée, il était de mauvaise humeur. Je lui ai donné à manger en tentant de lui remonter un peu le moral, il avait l’air vachement fatigué, mais il m’a juste hurlé d’arrêter de tourner autour de lui. Alors, je me suis assise à côté de lui sur le canapé. On a regardé la télé pendant qu’il buvait de la bière. Tout à coup, il s’est énervé à cause d’une nana dans un film, et il s’est mis à crier que toutes les gonzesses étaient pareilles et il a essayé de me frapper au visage. J’ai esquivé le coup en sautant du canapé, alors il s’est fâché encore plus. Il a crié “Tu vas voir de quel bois je me chauffe !” et j’ai voulu le prévenir que j’avais pris des cours de self-défense. Mais il s’est moqué de moi en riant et crachant, puis il est venu vers moi en jouant des poings. Et là, tu vois, j’ai fait ce que Robert m’a dit de faire, j’ai avancé un pied tout en le saisissant par le bras et je l’ai fait tomber. Ce n’était pas bien grave, il a atterri sur le canapé, mais il a renversé sa canette de bière et ça l’a rendu dingue. Je ne sais pas combien de fois il s’est jeté sur moi, mais à chaque attaque, je lui ai fait une prise et il s’écrasait la tête contre le sol ! D’abord, j’avais peur, parce qu’il gueulait super fort, mais ensuite j’ai commencé à trouver ça amusant, la chose la plus drôle que j’aie jamais faite !”

Elle rayonnait. Oui, c’était sûrement la chose la plus drôle qu’elle ait jamais faite, faire cracher la merde à ce connard. Et il a sans doute dû encaisser pas mal de coups destinés aux autres types qui avaient profité de Malin pendant toutes ces années.

“Et à la fin il est resté étalé par terre à chialer et à jurer. Tu sais ce que j’ai fait ? C’est la meilleure partie de l’histoire, écoute !” Elle gloussait si violemment qu’elle avait du mal à articuler.

“Ben, je suis allée chercher le petit appareil photo de maman et j’ai programmé le déclencheur automatique. Puis j’ai posé un pied sur son ventre et j’ai fait le V de la victoire pendant qu’il était allongé par terre comme un con. Je lui ai dit que s’il se montrait une seule fois encore près de la maison, je filerais la photo à tous ses potes, j’en connais quelques-uns. Et s’ils

doutaient de ce qu'ils voyaient dessus, je serais prête à lui refaire la même chose, en pleine rue ! Trop fort, non ?"

Méga fort même. Je retire tout mon baratin larmoyant comme quoi elle aurait besoin d'un ange gardien – hormis le commandant. Et ses pleurnicheries concernant le pauvre Niklas semblaient être complètement oubliées. Elle m'a raconté de long en large comment il s'était barré, courbant l'échine comme un chien battu, alors qu'elle lui lançait les canettes de bière vides en lui ordonnant de les mettre à la poubelle, sinon elle le suivrait et l'humilierait tout au long du chemin jusqu'au centre-ville. Il a disparu, et elle a entendu les canettes cliqueter dans la poubelle.

"Je sais qu'au fond je ne suis pas si forte que ça ! a-t-elle dit. Il me serait impossible de résister à un mec sobre de taille moyenne. Enfin, pas encore ! Mais n'importe qui est capable de mettre au tapis un ivrogne non entraîné !"

Ivrogne, mon Dieu ! T'as fait un bon bout de chemin, ma chérie !

"Je pense que je vais continuer l'entraînement avec Robert. Il m'a dit que je pouvais venir autant de fois que je voulais, il m'apprendra tout ce qu'il peut. Je suis comme une fille pour lui, a-t-il dit. En fait, il a un fils, un vrai, mais celui-là, il est conseiller régional quelque part en Värmland et ne s'intéresse pas du tout aux arts martiaux ! Et il m'a dit que je devais me débarrasser de toute cette ferraille que j'ai dans le nez et dans les oreilles, parce que sinon je risquais de m'arracher des bouts de chair à l'entraînement !"

Un petit vieux maigre qui réussit à convaincre Malin d'enlever tout son fourbi de piercing… On nageait en plein délire ! Et qu'elle était en train de se faire adopter par un ancien commandant de l'infanterie… Hum, dans la vie, on ne sait jamais ce qui nous attend au coin de la rue !

"Mais, tu sais, en fait, a dit Malin en réfléchissant. Je crois que c'était pas seulement grâce aux prises qu'il m'a enseignées. À mon avis, j'y suis arrivée parce que Robert n'a pas arrêté de me dire que j'étais douée ! Il trouve que je suis forte et… et… et rapide, et… souple, et… courageuse ! Il a dit que j'étais courageuse !"

Perdue dans ses pensées, elle a retiré les anneaux de ses oreilles, de son nez, de son arcade sourcilière et de son nombril pour les jeter à la poubelle les uns après les autres.

Opération self-défense = réussite totale ! ai-je noté sur une nouvelle carte postale destinée à Per. Puis j'ai effacé "réussite totale" et je l'ai remplacé par "terminée" – je voulais attiser sa curiosité. En ajoutant : "Prête à faire un rapport plus détaillé si souhaité. Daisy Duck"

La réponse n'a pas tardé : une carte postale sobre représentant le château de Stockholm : "Arrête d'envoyer des messages codés, on finira par penser que j'échange des renseignements avec l'ennemi ! Je te rappellerai, ne sais pas quand !"

Soupir.

# CHAPITRE CONSACRÉ AUX FRACTALES

J'avais abandonné le Projet Per, je le jure. Peu m'importait qu'il choisisse sa belle au sac à main Vuitton et joue au Prince Charmant en la demandant en mariage. Elle ferait sûrement sensation aux bals des cadets – non pas que je sache comment ils se déroulaient, mais j'imaginais des valses, des menus à quatre plats, des robes longues et des bijoux très chers, comme des perles. Maman, qui avait participé à un de ces bals quand elle était jeune, l'avait un jour décrit comme ça. Rien pour moi qui étais fan de hard-rock, de fringues deuxième main, de burgers végétariens et de colliers en plastique. Mais elle a été assez honnête pour ajouter que son cadet s'était complètement bourré la gueule et qu'il avait vomi sur sa jolie robe de soirée.

Même dans mes pires rêves éveillés je n'arrivais pas à oublier le fait qu'il était très probable de finir en tant que femme colonel si l'on sortait avec Per. "Colonelle Nordin." J'ai rêvé d'une de ces femmes colonels la nuit dernière. Elle avait des oreilles décollées et poilues sur lesquelles on pouvait lire "Appartient à la marine".

Bien sûr que je captais tout le ridicule de penser de telles choses d'un mec avec qui j'avais eu un seul (et unique) rencard, en tout cas d'un point de vue intentionnel. Mais ce n'étaient pas les réflexions les plus idiotes qui m'étaient passées par la tête dans ma vie, loin de là. Il y a encore quelques années je rêvais de partir aux States pour me marier avec Leonardo DiCaprio. On allait s'acheter un loft à Greenwich Village, alors que notre domicile principal, une grande villa, se trouverait sur la côte ouest…

En novembre, j'ai commencé à bosser dans une librairie tous les vendredis et samedis. Je pensais pouvoir feuilleter tranquillement quelques bouquins et conseiller une poignée de

clients, mais au lieu de ça, je ne faisais que courir de gauche à droite comme un rat empoisonné, m'écroulant sous des tas de livres.

Un samedi après-midi, j'ai aperçu La Belle Béatrice Qui N'avait Pas Besoin De Courir Après Quelqu'un. Elle se tenait devant le rayon de livres-cadeaux ; quelques mètres plus loin, Per fouinait dans le rayon "Histoire". Il venait d'ouvrir un gros bouquin avec un voilier sur la couverture.

"Pelle Plutt, qu'est-ce que tu en dis ? a-t-elle roucoulé en lui montrant un livre qui expliquait comment on brassait de la bière.

— Hum… tu veux ouvrir un bar ?

— Mais non, que t'es bête ! C'est pour papa, bien sûr !

— Et celui-là ?" a-t-il proposé en rigolant. Il a désigné un livre intitulé *Les Parricides de l'histoire*. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire par-là, mais sa relation avec son beau-père n'était visiblement pas au beau fixe.

Béatrice ne semblait pas du tout comprendre l'allusion. "Pourquoi ça ?" a-t-elle demandé.

L'humour n'était sans doute pas son point fort. Per avait l'air de s'en rendre compte.

"Bah, oublie", a-t-il marmonné.

Mais elle a insisté : "Pourquoi veux-tu que j'offre un livre sur les parricides à mon père ? Explique-moi, Plutten !"

J'avoue que le spectacle valait son pesant d'or. Elle a insisté, s'est mise à tirer sur les manches de sa veste – pas d'uniforme ce jour-là –, a fait une moue boudeuse, alternant entre une attitude cajoleuse et super énervée. Il avait l'air de plus en plus désespéré et fronçait les sourcils. J'ai vu là ma chance.

À pas rapides, je me suis rendue au rayon "Art de vivre" où j'ai saisi un livre que je suis allée lui présenter. "Peut-être celui-ci – Plutten ?" ai-je sifflé à travers le coin de ma bouche. Il s'intitulait *Le Manuel pratique des excuses*.

Il a sursauté et m'a dévisagée. Il ne fronçait plus les sourcils. Puis il a ouvert le livre et a lu à haute voix :

"Chérie, il faut quitter cet endroit le plus vite possible. Je sens qu'il y a de la kryptonite verte pas loin d'ici !"

Béatrice l'a fixé bouche bée. "De la quoi verte ?" a-t-elle demandé.

Je lui ai fait un clin d'œil en hurlant : "Cache-toi derrière le rayon poésie, Clark ! On n'a malheureusement pas de cabine téléphonique où se planquer !"

Il m'a adressé un sourire.

Le regard de Béatrice allait de moi à lui puis de lui à moi, jusqu'à ce que Per s'adresse à elle.

"Je pense qu'il vaudrait mieux lui offrir un nouveau club de golf, a-t-il dit. Viens, on a encore le temps d'aller à la boutique de sport !"

Ensuite il a quitté le magasin à pas rapides sans se retourner. Elle courait derrière lui – ah, voyons, il y en avait au moins un après qui elle courait !

Le soir, il m'a appelée.

"Si on continue de se tomber dessus comme ça à diverses occasions, on n'a qu'à reprogrammer ce rencard raté ! a-t-il dit. On en profitera pour mettre certaines choses au clair."

Voilà donc notre premier rendez-vous. Il m'a attendue devant un pub au centre-ville. Toujours la même veste en cuir usée, le polo flottant noir. Est-ce qu'il se déguisait en frère de Pia juste pour moi ?

"Si tu m'appelles encore une fois Plutten, je te montrerai que je maîtrise les arts martiaux, a-t-il dit d'emblée.

— Ça ne me viendrait jamais à l'esprit, Clark, ai-je répliqué. Mais pourquoi tu permets à d'autres de le faire ?" J'avais vraiment envie de savoir.

Je crois qu'il a essayé de répondre franchement. "Imagine que ta mère te surnomme mon petit bout de chou et t'embrasse sur la joue. Tu ne t'en offusquerais certainement pas, si tu n'as pas de relation névrotique avec ta mère, bien évidemment. Mais si, disons, ton prof de maths âgé de soixante ans ferme à clé la porte de la salle de classe, se met à t'embrasser sur la joue et t'appelle mon petit bout de chou – ce ne serait pas la même chose, non ?"

J'ai réfléchi. "Alors, si je t'appelle Plutten, c'est du harcèlement sexuel ?"

Il a poussé un soupir.

“Non, mais tu ne le dirais pas pour les mêmes raisons que Béatrice. Elle aime bien s’approprier les gens, être toujours entourée d’une poignée de garçons qui la draguent, elle a une certaine légèreté. Si elle NE m’appelait PAS comme ça, cela voudrait dire qu’elle ne s’intéresse pas du tout à moi. Et quand TOI tu m’appelles Plutten, c’est de la pure moquerie, tu le sais très bien.

— Comment peux-tu savoir que je ne veux pas être entourée d’une poignée de garçons qui me draguent en toute insouciance ? Je trouve ça adorable, Plutten !”

Il m’a jeté un regard sombre.

“Toi alors ! T’es comme Pia, toi. Vous comprenez trop de choses. Votre cœur est soit largement ouvert, soit pas du tout. On peut vous blesser avec un petit bout de bois, mais on n’arrive pas à vous casser avec un marteau de forgeron. Merde, on avait décidé de ne pas parler d’elle ! Ça commence mal ! Qu’est-ce que tu veux boire ?”

Je voulais commander du cidre, mais c’est bien évidemment lui qui est allé au bar pour revenir avec deux verres en refusant d’accepter mon argent. Il m’a tout simplement fixée d’un air interdit, quand j’ai sorti mon portefeuille.

Puis, on a parlé de tout et de rien. Il a raconté sa vie dans l’armée, c’était vachement exotique et intéressant – un monde dont je ne savais rien. D’abord, j’ai lancé deux-trois blagues tiédasses sur les militaires machos (Immaculata parlait à travers ma bouche.) Mais il m’a brusquement interrompue en disant que les rouleurs de mécaniques qui intégraient l’armée pensaient que la marine était un truc de pédés, ils voulaient tous devenir commandant dans d’autres disciplines, ou alors “chasseurs”, quand ils ne rêvaient pas, dans leur grande naïveté, de devenir mercenaires. Lui-même avait demandé à intégrer le “corps amphibie”, mais actuellement il était en train de préparer un examen pour devenir capitaine dans la marine.

J’étais perdue là. Amphibie. Est-ce qu’il pensait faire carrière en tant que lézard ? J’ai changé de stratégie, toute gentille à présent.

“Qu’est-ce qui t’attire le plus dans l’armée ?” ai-je demandé. Peut-être que je m’attendais à ce qu’il me dise qu’il était fier de pouvoir défendre son pays ou un autre truc hypocrite.

“Les limites claires. Dans l’armée, on sait qui est qui et qui décide. J’accepte de me mettre au garde-à-vous devant un imbécile qui me donne des ordres, s’il a un grade supérieur au mien. Le système est comme ça, j’ai accepté le contrat en m’engageant. Mais quand il arrive dans le civil qu’un connard essaie de se comporter comme ça avec moi, je me révolte, et quand il s’agit de personnes qui ont un quelconque pouvoir sur moi, comme des profs ou des chefs, j’ai un sérieux problème. En revanche, je ne proteste pas forcément, c’est juste que je me sens mal en restant passif.

— Quelque chose me dit que tu devais être un sacré fumiste à l’école.”

Il m’a jeté un regard méfiant.

“Pia t’en a parlé ?

— Non.

— Tu ne peux même pas imaginer quelle merde j’ai foutue à l’école. Je le comprends à peine moi-même. La seule chose à laquelle je n’ai jamais touché, c’est la drogue. J’sais pas pourquoi. Sûrement parce que le mec qui en vendait au bahut était hideux.”

Ensuite je lui ai rapporté l’heureuse issue du projet self-défense de Malin. J’ai enchaîné par quelques anecdotes bien exagérées sur le quotidien dans ma classe. Il a rigolé, et on a passé un très bon moment ensemble. Chaleureux, sympathique et pétillant. Lui, pour sa part, m’a donné un aperçu de l’histoire culturelle de l’armée en m’expliquant qu’on avait ajouté ce col à l’uniforme de la marine pour le protéger des traces de gel coiffant. Très intéressant. Quand il a été temps pour moi de rentrer, j’ai été déçue. Il me manquait quelque chose. Était-ce pour ça que j’avais passé une heure dans un bain moussant, des rondelles de concombre sur les yeux ?

On est montés dans sa voiture. Pendant le trajet jusqu’à chez moi, on n’a pas parlé. Le silence était de plus en plus tendu, je ne comprenais pas ce qui se passait. Dans un instant, j’allais

descendre, et ensuite je ne le verrais plus, c'était clair. Notre rencontre n'avait pas forcément fait des étincelles.

Je n'avais rien à perdre.

J'ai tendu la main et j'ai passé mon index sur ses sourcils épais, tout doucement. Comme les poils d'un chiot – je savais qu'ils allaient me manquer.

D'abord il a sursauté, puis il s'est laissé faire. Il a fermé les yeux. Sa respiration est devenue plus forte. Finalement, il a rouvert les yeux.

"Comment tu sais ? a-t-il demandé d'une voix rauque.

— Quoi ?

— Que Pia adorait faire ça !"

# UNE CONVERSATION SANS MOTS

Ce moment-là dans la voiture de Per a été le déclic. Tous deux, on s'est enfoncés dans les profondeurs de l'amour comme dans du sable mouvant. Il n'avait pas la moindre envie de tomber amoureux de moi, et moi non plus je n'avais pas prévu de m'attacher à lui. Mon incompatibilité avec le statut de femme de cadet ne pouvait pas lui avoir échappé, et je fermais les yeux de désespoir à l'idée de le présenter à Mackan et Henrik. Mais on n'a pas tout de suite réalisé ce qui nous arrivait. C'était plutôt comme des fourmis à l'intérieur des vêtements, je n'arrivais pas à détourner mes pensées de lui, comme une carie douloureuse… Mes études en pâtissaient. Pour la première fois, j'ai foiré une interro en maths, je n'étais pas parmi les meilleurs. J'ai confondu les plus et les moins, comme une gamine de cinquième.

Pendant toute sa permission, il n'a pas donné signe de vie. C'est seulement une fois de retour à Stockholm qu'il m'a appelée un soir. Cette conversation téléphonique a battu tous les records.

"Salut ! a-t-il dit.

— Salut, toi !" ai-je répondu. Et puis silence. On a simplement savouré le fait de savoir l'autre au téléphone, d'entendre sa respiration. Non pas qu'on soit timides ni qu'on ne sache pas quoi dire, on se réchauffait tout simplement à l'aide du téléphone.

Knotte est passé plusieurs fois devant moi et m'a scrutée curieusement. Puis il a crié : "Maman, elle ne DIT rien ! Elle a sans doute appelé La Blague De La Semaine ! Je l'ai fait la semaine dernière ! C'était un Allemand, un Français et un Belge…

Maman m'a jeté un regard songeur. J'étais sans doute illuminée de l'intérieur comme un lampion d'Halloween. Le lendemain, quel que soit l'endroit où j'allais, à la cuisine, au

salon ou aux toilettes, je tombais sur un article de journal qui traitait de la pilule. Je crois que maman le déplaçait à chaque fois que je m'apprêtais à me rendre dans une autre pièce.

Les mères ! Elles ne pensent qu'au sexe !

Moi, j'avais surtout la nostalgie de ses sourcils. Oui, je sais que ça paraît super pervers, encore plus timbré que le SM – mais je ne voulais pas vraiment m'accoupler avec eux, juste les caresser avec le bout de mes doigts…

Est-ce qu'on a le droit de penser ça ? D'avoir des fantasmes pareils ? Ça m'arrive, d'accord, aussi souvent qu'aux autres, surtout quand je vois passer un beau gosse – mais avec Per, c'était carrément trop, ça me dépassait. Si jamais on en arrivait là – QUAND on en arriverait là – il ne s'agirait pas d'un accouplement haletant à la fin d'une teuf et "tiens-un-peu-de-PQ". Je me suis gardée de penser à ça, la hauteur sous plafond de ma chambre n'était pas suffisante.

Un jour, j'ai croisé Béatrice en ville. Elle m'a jeté un regard de biais ennuyé, ne m'a pas reconnue ou a fait semblant de ne pas me reconnaître. Comment aurait-elle pu se sentir menacée par une fille qui n'avait même pas de sac à main ? Ce jour-là, je portais toutes mes affaires dans un des vieux sacs en tissu rafistolés de maman, ceux qu'elle s'obstine à utiliser à la place de sacs plastique quand elle fait ses courses. Et je n'éprouve guère de compassion pour Béatrice. Elle ne savait même pas encore qu'elle avait perdu.

Bien sûr que Pia était omniprésente, toujours à mes côtés, comme elle ne l'avait plus été depuis presque deux ans. Penser à elle m'avait fait trop mal, je me suis rendu compte que je l'avais de plus en plus écartée de mes pensées. À présent, elle commençait à réapparaître dans mes rêves. Dans l'un d'eux, elle était assise sur un banc dans un parc et m'accueillait en riant. "Où t'as été pendant tout ce temps ? lui ai-je demandé dans mon rêve. Tu ne sais pas à quel point je t'ai cherchée !" Elle a rigolé en lançant un livre vers moi ; je l'ai attrapé. C'était un livre sur les codes de la marine et je me suis dit : "Est-ce qu'il faut vraiment que je les apprenne ?" Mais j'ai éclaté de rire, et ensuite on s'est toutes deux tordues de rire, manquant de

tomber du banc. Je me suis réveillée, des larmes de rire plein les yeux.

Lorsque je l'ai laissée entrer dans mes pensées, j'ai remarqué avec nostalgie qu'elle était toute jeune !

À peine seize ans – alors que j'allais bientôt en avoir dix-neuf. On n'avait jamais parlé de prendre la pilule, ni discuté de ce qu'on voulait faire à la fac. On traînait à la cafèt de l'école en attribuant des points aux garçons selon une échelle particulière, quand on ne parlait pas de Dieu. Et on aurait sûrement cessé de faire ces deux choses, si elle avait choisi de vivre. On aurait grandi ensemble.

Dans peu de temps, je vivrai des choses dont elle ne pourrait jamais parler avec moi, même pas dans les conversations muettes que je menais encore parfois avec elle. Boulot. Appartement. Famille et enfants. Avec chaque grand événement de ma vie, la jeune fille qu'était Pia s'éloignait un peu plus de moi. Figée pour toujours à l'âge de seize ans. "Ceux que les dieux aiment meurent jeunes" – grand-mère et moi avons beaucoup parlé de cette expression. Elle disait que les dieux voulaient épargner à leurs chouchous les côtés ennuyeux du vieillissement, la perte des dents et l'incontinence. Les attaques, aurait-elle dit à présent, si elle avait pu… Mais je n'y crois pas. Je pense que les dieux coupent la tête aux meilleurs, parce qu'ils sont jaloux, ils ne veulent pas de concurrence en matière d'adoration et de sacrifices. J'ai commencé à trouver les dieux et les idoles suspects. Parfois, j'ai l'impression que Pia se transforme en l'une de ces roses qu'on peut acheter pas cher au supermarché du coin – elles fanent de l'intérieur, avant même de fleurir. Et ça me rend tellement triste, tellement furax. Mais c'est elle qui avait fait ce choix.

Per avait vingt-quatre ans. Dans un rêve dont je ne me souviens pas très bien il était en quelque sorte un cadeau que Pia m'offrait. Elle le roulait devant ma porte sur un roller, et lui était assis dessus tout droit, au garde-à-vous. D'où est-ce qu'on sort ce genre de trucs ?

Je crois qu'au début je le considérais un peu comme une version mise à jour de Pia, avec plein d'extras, bien sûr… Je n'avais pas tout à fait tort, ou plutôt si, tout de même, en grande

partie, et ce malentendu allait me coûter cher. Me coûte toujours cher.

Knotte en a parlé une fois, de ce phénomène de transfert. Ce garçon est un véritable papier de tournesol pour identifier les sentiments. Il fait la distinction entre fâché et pas fâché. Une fois – il avait sept ou huit ans – en rentrant à la maison, maman nous a engueulés en disant qu'on était fainéants et bordéliques. Ingo ne rangeait jamais ses bouts de bois, moi je mettais mes livres partout et Knotte aurait dû accrocher sa veste IMMÉDIATEMENT ! Knotte lui a tranquillement tapé sur l'épaule et a dit, sans être au courant de rien : "Est-ce que ce vieux au boulot t'a fait chier ? À cause de ces papiers que tu n'as pas trouvés ce matin ?" Maman est restée bouche bée, puis elle s'est enfermée dans la salle de bains. Plus tard, elle nous a raconté que c'était exactement ce qui était arrivé : elle s'était fait engueuler par son chef parce qu'elle était bordélique et incapable de ranger les documents sur son bureau. Knotte a sagement fait oui de la tête en disant qu'il serait sûrement un bon cru quand il serait grand.

Il est venu me chercher. Per. On a fait une longue promenade à la campagne, plusieurs dizaines de kilomètres, enfin, c'est l'impression que j'avais. Il marchait à grands pas comme s'il ne se rendait pas compte de l'effort à fournir, je courais à ses côtés en respirant profondément pour ne pas avoir de point de côté. On a parlé tout le temps, on a rigolé, sans échanger un seul mot sur Pia. Ni sur Béatrice. Ni sur nous d'ailleurs ! Comme si c'était un sujet trop sensible. "Nous", y avait-il un nous ? Mais je lui ai parlé de mon rêve sur les codes de la marine, et Per a dit que, bien évidemment, c'était une condition de base qu'il posait à toutes ses amies, il fallait qu'elles sachent donner le signal quand il y avait la peste à bord. Ensuite on est allés au cinoche où on a vu un film qu'il trouvait horriblement sentimental et que moi, je ne trouvais pas si mal que ça jusqu'à ce qu'il le dise. Mais je n'ai rien rétorqué, bien sûr. Et après avoir discuté du film avec lui, je trouvais aussi qu'il était trop sentimental.

Il s'est penché et m'a embrassée sur la moitié du visage pour me dire au revoir, pressant ses lèvres douces sur mon front, mes

joues et mon menton. Mais il ne m'a pas embrassée sur la bouche, je crois qu'il s'en étonnait lui-même.

Malgré tout, quand j'ai monté les escaliers devant ma maison – mes jambes étaient engourdies et frigorifiées – j'ai senti des picotements dans le ventre.

# QUELLE EST TA FORCE, SELON TOI ?

Un samedi matin peu après ce jour-là, une chose bizarre et désagréable est arrivée. J'étais en train d'acheter des fruits, des myrtilles et des légumes à un stand sur le marché.

Maman m'avait envoyée faire les courses, elle s'était lancée dans une cure d'amaigrissement et, pour une fois, je ne m'étais pas bouché les oreilles quand elle s'était plainte d'avoir mangé un demi-avocat de trop. J'ai louché sur les feuilles de papier pleines de chiffres où elle comptait ses calories. Dans ma tête, j'avais une drôle d'image : je m'avançais vers Per le long d'un large escalier en marbre, une robe en soie blanche flottait autour de mon corps mince comme une brindille. Peut-être que moi aussi je devrais… ? S'il m'invitait à un bal de cadet… ?

Quand je voyais ces filles super minces dans les films, celles qui ressemblaient au dernier tour d'une partie de Mikado, j'étais toujours méga jalouse. Soit elles affichaient une arrogance infinie en regardant par-dessus les têtes de leurs admirateurs, soit c'étaient des biches timides pour qui les garçons se bousculaient afin de pouvoir les protéger. Oui, moi aussi, je m'imaginerais bien en Bambi II.

Après coup, je ris de cette obsession du régime. Linnea, un frêle roseau d'1 m 80 pointure 42 ! Salut les gars, c'est moi Bambi… En plus, j'étais déjà maigre, ce que j'ai pu constater en regardant des photos de cette période l'automne dernier. Les quartiers de pomme de terre à la sauce béarnaise étaient ma source de graisse favorite, mais les calories semblaient traverser mes intestins sans vouloir s'incruster. (Mais, bien évidemment, je ne voyais pas de roseau dans le miroir à cette époque, je voyais juste une grosse vache avec de la sauce béarnaise au coin des lèvres.)

Bon, peu importe. J'étais donc en train de touiller tristement mes fruits rouges en rêvant d'un burger au fromage.

Tout à coup, j'ai senti que quelqu'un se trouvait tout près derrière moi. Quelqu'un qui était là depuis un certain temps. Je me suis retournée.

Une paire d'yeux bleus glacials entourés d'ombres noires me fixait. Tout droit, sans cligner, j'avais l'impression d'être face à un serpent à lunettes.

Je l'ai reconnue. La mère de Pia.

Et de Per !

J'étais comme scotchée sur place, tétanisée. J'ai pris plusieurs profondes inspirations, prête à me lancer. Mais que dire ? "Oh, salut, ça fait un bail, on s'est pas vues depuis la mort de votre fille ?" Ou : "Je suis super branchée sur votre fils, même si je n'ai pas de sac à main !"

Réflexion faite, j'ai accompli la chose la plus idiote possible dans une situation pareille. J'ai commencé à glousser. Tellement j'étais nerveuse.

Elle n'a pas bronché. Ne cessant de me dévisager de haut en bas, de droite à gauche. Comme si elle prenait mes mesures pour un costume. C'était vraiment bizarre !

Je ne voulais pas que la mère de Per soit aussi bizarre ! Les rumeurs qui couraient en ville m'avaient appris quelques trucs sur elle, sans que ses enfants ne m'en parlent jamais. C'était une très belle femme, à son arrivée de Stockholm avec son mari qui avait été affecté dans la caserne de notre ville. Entraînée, presque en apesanteur, bronzée et avec ses cheveux blonds attachés très strictement et une écharpe en soie, elle fonçait à travers la ville sur un vélo, quand ce n'était pas carrément sur un cheval. On racontait qu'elle avait été une danseuse talentueuse, ou une championne de gymnastique. En tout cas, il n'y avait pas de cours de gymnastique dans notre ville (c'était un sport de tapette aux yeux des habitants), c'est pourquoi Madame la commandante Nordin avait rassemblé un petit groupe de fillettes auxquelles elle donnait des cours de gym. Parfois, elles montaient sur scène pour la fête de fin d'année de l'école primaire. La mère de Pia dansait devant, et toutes les petites filles la suivaient. Elle ressemblait à une cane suivie de ses canetons, avait dit maman. En fait, je m'en souviens, parce

que cette remarque m'avait vexée, je trouvais la mère de Pia super jolie et j'aurais bien aimé faire partie de son groupe.

Mais maman pensait que la gymnastique pour enfants était méga ridicule et qu'elle "entravait leur libre motricité". À l'époque, je ne savais pas trop ce qu'entraver ou motricité voulaient dire et je m'en fichais – elles avaient des petites robes avec des *volants roses* !

À présent, sur le marché, la mère de Pia portait un long manteau démodé qui lui allait à merveille, et sa peau était toujours légèrement bronzée, comme autrefois, quand j'avais l'habitude de passer chez eux. En fait, elle se comportait comme si elle était en cavale, n'arrêtant pas de jeter des regards furtifs par-dessus son épaule. Puis elle a fait un pas vers moi, sans me lâcher des yeux une seule seconde. Enfin, elle a ouvert la bouche.

"Linnea, a-t-elle dit doucement. Linnea. Linnea." Comme si elle voulait se rappeler mon nom.

"Oui ! Bonjour ! ai-je répondu le plus gaiement possible. Comment… Comment ça va ?

— Comment ça va. Hum, oui. Comment ça va ?" s'est-elle demandé d'un ton songeur. C'était quoi ce cirque ? Est-ce qu'elle avait complètement perdu la boule ? Je n'ai rien dit, je n'ai même pas osé la regarder.

"Es-tu forte ? a-t-elle demandé tout à coup. Es-tu très forte ? Dis-moi, est-ce que tu crois que tu es forte ?

— Forte ?" ai-je répété bêtement. J'ai cru qu'elle voulait que je lui porte ses légumes.

"Oui, forte. Per est fort, tu sais. Per est très fort.

— Ah ?" ai-je marmonné. Elle savait donc qu'il y avait quelque chose entre Per et moi. Lui avait-il tout raconté ?

"Les personnes fortes sont tellement… fortes. Il faut faire attention. Pour qu'elles n'aient pas besoin de montrer leur force. Tu comprends ?" a-t-elle dit en me fixant de ses yeux glacials. Sa voix était tellement intense, on avait l'impression qu'elle devait faire un effort pour sortir chaque mot.

"Pas trop…", ai-je bafouillé. Qu'est-ce qu'elle essayait de me dire ?

Mais elle n'a plus rien ajouté. Elle a levé la tête, intriguée par quelque chose derrière moi. Tout à coup, elle a tourné les talons et a traversé la place à pas rapides. J'ai jeté un regard par-dessus mon épaule, mais je n'ai rien vu de particulier. Les jambes tremblantes, je suis rentrée chez moi avec mes sacs pleins de légumes.

Une fois arrivée à la maison, j'ai raconté à maman la rencontre avec la mère de Pia. Cependant, je n'ai pas mentionné ce qu'elle avait dit sur Per.

"La pauvre ! s'est exclamée maman. J'ai entendu dire qu'elle fréquentait les hôpitaux psychiatriques comme nous les cafés, ces derniers temps. Oui, qui sait comment on aurait réagi face à une catastrophe pareille ? Cette fille, Pia, et puis son mari qui a menacé de… oui…"

Je n'avais pas envie d'en savoir plus. Les parents avaient divorcé, mais le bruit courait qu'il venait tous les soirs se poster devant sa porte pour la menacer. Pia a toujours évité de parler de ça, et toute cette histoire m'a tellement touchée que je me suis carrément fâchée contre maman. C'était souvent le cas.

"Tu as l'air de t'en réjouir ! ai-je sifflé. Comme c'est dommage, tellement dommage, que tout le monde ne soit pas aussi normal et formidable que toi !" Pourquoi est-ce que je sors des inepties pareilles ? Parfois je crois que je me fâche seulement contre elle parce qu'elle est ouverte et ne risque pas de m'agresser.

Mais tout au fond de moi, j'ai le sentiment qu'elle est responsable de toutes les emmerdes qui m'arrivent, petites ou grandes. Parce qu'elle m'a mise au monde, déjà rien que pour ça.

Dans ces cas, il y a deux possibilités : soit elle monte au créneau elle aussi et ça donne une méga dispute qui me fait oublier les raisons de ma colère. Soit elle devient toute triste et se barre, ce qui fait que je crie derrière elle qu'elle joue au martyre. Ce qui suffit en règle générale à l'énerver pour de bon !

Pourquoi la mère de Pia m'avait-elle dit que Per était fort et qu'il fallait se méfier des gens forts ?

Je me suis juré de ne jamais poser cette question à Per.

# PEU AVANT D'ÊTRE AIMÉE

Cette fois-ci, Per avait une très longue permission. Il venait de participer à des manœuvres ou quelque chose comme ça, aucune idée de ce qu'ils avaient fait et lui n'a pas voulu m'en toucher un seul mot. Je me rappelle cette semaine comme dans un brouillard de manque de sommeil, j'ai passé toutes les heures de mon temps libre avec lui, et une bonne partie de mon temps non libre aussi, pour être franche. J'ai séché, quoi. Les devoirs, j'essayais de les faire la nuit ou à la récré. Je les bâclais, mais je m'en fichais.

On était assis sur une colline près d'une plage qui avait été préparée pour l'hiver. Les pontons montés dans le sable formaient une dune de givre, des feuilles jaunes volaient partout. Dans l'eau froide, on voyait déjà flotter quelques morceaux de glace.

"Des manœuvres, j'ai toujours cru que ça consistait à ramper dans la forêt, dans la boue, se les geler et manger de la soupe aux lentilles, se déguiser en buisson et se tirer dessus avec des balles à blanc…" ai-je essayé de savoir. Je voulais sans cesse en apprendre plus sur sa vie. "Mais tu es dans la marine. Qu'est-ce que vous faites au juste ? Vous vous tirez des balles à blanc aussi ?"

Il m'a jeté un regard sombre, ses sourcils formaient à nouveau une seule ligne.

"On se promène sur les yachts de luxe de la marine en renversant les bateaux des gens avec les vagues qui s'élèvent quand on passe, et la plupart du temps on est bourrés comme des coings ! a-t-il marmonné. Et on pince les culs des cadettes. On pince, pince, pince, toute la journée."

Visiblement un sujet sensible. Pas de points à marquer en jouant à la jeune naïve qui ne sait rien sur la vie militaire. Enfin, jouer… ma naïveté était tout à fait réelle.

“Si tu savais combien de connards on rencontre quand on porte l’uniforme en ville. Il y a toujours un imbécile qui a lu dans un journal que des officiers de marine ont navigué en état d’ivresse ou que des militaires ont harcelé sexuellement une nana. Ils mettent tous les gens en uniforme dans le même sac, aussi bien les ados boutonneux de dix-huit ans que les généraux étoilés. Ou les gardes de sécurité, bordel de merde !

— Allez viens, laisse-moi te harceler un peu !” ai-je murmuré en prenant une position aguicheuse.

Il s’est penché en arrière en soupirant et a posé la tête sur mes genoux. “Vas-y. Mais promets-moi de faire attention ! J’ai entendu des horreurs sur les écolières.”

J’ai commencé à caresser ses sourcils.

“Qu’est-ce que t’as entendu, et par qui ?

— J’ai vu ça dans un film. Ça s’appelait *Teachers Pet*. Quatre filles qui ont violé un prof sur un bureau. Ça m’a foutu les boules.

— C’est donc ça que vous faites dans le dortoir le soir ? Vous regardez des films porno ?

— Porno ? Je croyais que c’était un film d’horreur. Un “dortoir” ! Tu crois que je dors dans un dortoir ? Le ministère de la Défense me loue un très joli studio pendant ma formation, juste pour info. D’où tu tiens ces renseignements sur les militaires ? T’es abonnée au *91 : an*[5] ?

— Appelle-moi Elvira[6], ai-je répondu. Écoute, je me les pèle ici. Ce ne serait pas mon tour d’être un peu maltraitée ? Laisse-moi m’asseoir sur tes genoux. Le sol est froid !

— Les filles sont censées rester en-dessous ! a rigolé Per. Pourquoi nous autres, les hommes du Västerland, aurions-nous inventé la position du missionnaire ?” Il a tapé le sol avec sa main. “La terre est trop froide pour nous ! On a envie d’avoir quelque chose de chaud entre elle et nous !

— Mon cher, la fille du Västerland avec laquelle tu parles a changé pendant que tu te consacrais à des stratégies de bataille et autres trucs d’hommes des cavernes ! Pas de position du

---

[5] BD qui a pour toile de fond le monde militaire.

[6] Personnage très sexy dans le *91 : an*.

missionnaire sur cette plage à cette température ! T'aurais dû ramener un joli bateau pneumatique bien douillet dans lequel on aurait pu s'abriter !

— Pas de missionnaire ? Mets-toi debout contre cet arbre et j'arrive tout de suite !" a-t-il dit en me jetant un regard coquin. On n'avait toujours pas couché ensemble, mais c'était juste "pas encore fait", comme on dit chez nous. Ce qui veut dire que quelque chose était sur le point de se passer. Je n'étais pas pressée, et je ne peux pas non plus dire qu'il s'est jeté sur moi. C'était merveilleux de s'en réjouir d'avance. Comme quand, enfant, je conservais des bonbons parce que c'était un réel plaisir, sur les bancs de l'école, de me demander lesquels je mangerais en premier une fois rentrée à la maison, le chocolat Dajm ou les sucettes aigres. Ces derniers temps, avant de m'endormir, j'ai rêvé des parties de Per que j'allais goûter en premier.

Peu avant d'être aimée. Je ne dis pas baisée, ce mot-là ne m'a jamais plu. Il me fait penser aux animaux, et j'imagine alors différents scénarios : deux lapins qui battent des records de vitesse en mouvements de hanche, deux élans qui font vibrer le sol en grommelant…

Hormis ces vibrations de désir entre nous deux, ces discutailles avec Per me semblaient super familières. Elles m'ÉTAIENT super familières. C'était à son autre visage, celui de sa sœur, auquel je m'adressais.

Et je me suis laissé tromper, oubliant qu'il n'était pas elle, qu'il était une autre personne, quelqu'un qui m'était complètement inconnu.

J'allais rencontrer cette personne le même soir.

# SELF-DÉFENSE III

On faisait la queue devant un kiosque à saucisses dans la rue Storgatan. Une belle soirée, douce et calme, exceptionnelle pour le mois de novembre, le pire mois ici dans le Nord. D'habitude, il fait noir, méga froid et le vent siffle avant l'arrivée de la neige qui apaise en quelque sorte l'année en déposant son voile blanc. Per avait posé son bras autour de mes épaules et je savourais les reflets des néons dansant au-dessus de la rivière, tout simplement heureuse.

Derrière nous se trouvait un gars qui puait la bière. Il poussait de temps à autre un hurlement à l'adresse de ses potes qui l'attendaient dans une épave rouillée garée au bord du trottoir, faisant comprendre à tout le monde qu'il en avait marre de faire la queue. C'était notre tour quand j'ai soudainement senti qu'on me donnait un coup de coude entre les côtes.

"Fokejjj passsse avant, m… ma'moiselle ! Ra… rate le match zi non ! Cinq saucisses avec tout çssa et de la mayo, puuutiin !"

Le bras de Per s'est détaché de mes épaules. Je l'ai senti se raidir. D'un mouvement rapide il a saisi le gars par le coude pour lui faire une prise qui l'a fait couiner comme un chien qui vient de recevoir un coup de pied.

Per l'a brusquement fait pivoter pour le renvoyer ensuite à sa place dans la queue.

"Qu'est-sssequeputain… ? a commencé le gars.

— T'étais numéro trois dans la queue, n'est-ce pas ?"

Le mec a fixé Per. Puis il s'est mis à agiter ses poings serrés. Ses potes dans la bagnole l'ont encouragé : "Allez, Jonte, allez !" Per était tendu comme un arc, ses sourcils formaient une longue ligne noire.

J'ai décidé de faire comme si de rien n'était. "Une saucisse grillée avec de la purée et des cornichons, s'il vous plaît !"

Un poing flasque s'est avancé, m'a saisie par l'épaule et a commencé à me secouer. "Ch… chuis pressé, j'ai dit… !

— T'es sourd ou quoi ?" Per a empoigné la capuche de la veste du gars pour la tirer en arrière jusqu'à ce que le mec n'arrive plus à respirer, se débattant comme un fou.

— T'es numéro trois dans la queue. C'est compris ?

— Nu… méro… trois !" a toussé le gars en tentant d'opiner du chef. Ses yeux lui sortaient de la tête.

J'ai mis ma main sur le bras de Per pour le faire lâcher le type. "Ça suffit ! ai-je crié. Lâche-le, on y va !

— D'abord il va s'excuser !" a dit Per, mécontent. Du coin de l'œil j'ai vu les portières de l'épave s'ouvrir, et une poignée de mecs ivres en sortir en titubant.

"LÂCHE-le, Per !"

Le gars qui avait aperçu la bande en train de rappliquer a repris espoir. "Va au diable, espèce de…", a-t-il lancé.

Je ne sais pas comment Per a fait. On a eu l'impression qu'il posait un talon sur le genou du type pour ensuite le faire glisser le long du tibia en lui arrachant la peau.

Le type s'est écroulé dans la rue en se tenant la jambe et en chialant comme un gosse : "Aiïe, tu m'as fait mal, aïïïe !" Ses potes se sont arrêtés, bouche bée. J'ai eu peur qu'ils se jettent sur nous, une fois qu'ils auraient retrouvé le contrôle de leurs muscles du visage, et j'ai imploré : "Per ! S'iiil te plaît, viens…"

Il m'a empoigné le bras en me tirant vers le comptoir. "Tu restes là ! Hé, elles arrivent, nos saucisses ?"

Dans mon dos, j'ai entendu les types qui criaient et gémissaient : "Putain de taré… complètement fou, ce connard… lui casser la gueule…" Mais ils n'ont pas osé s'approcher. Celui qui était pressé était sans doute trop bourré, et les autres pas assez.

On a mangé nos saucisses dans un silence de mort. Je sentais une douleur aiguë dans mon bras, là où Per m'avait saisie violemment, et j'étais vachement mal à l'aise.

"Per, tu fais ça souvent, te battre pour une place dans une queue ? C'est une déformation professionnelle ?" ai-je fini par demander.

"Qu'est-ce que j'aurais dû faire à ton avis ? Le laisser nous doubler juste parce qu'il avait bu ? Jamais, merde ! Faut pas se laisser faire par des gens pareils !

— Du respect, hein ? Comme ces types-là qui ont ouvert le feu quand on ne les a pas laissés entrer dans un bar au Stureplan ? Ils ont tué quatre personnes, si je me souviens bien. Combien de morts t'aurait-il fallu pour avoir ta dose de respect ?" Je savais bien que j'exagérais. Mais il pensait visiblement avoir le droit de tabasser les gens qui osaient empiéter sur son territoire, et ça me fichait la trouille.

Ma remarque ne l'a pas touché, il semblait même content.

"Je n'utilise jamais mon arme de service dans les queues. Mais j'espère que ce gars a plein de pansements à la maison, il en aura besoin !

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Il a crié comme un putois à qui on a tiré dessus. Tu maîtrises encore d'autres trucs anti-voleurs de ce genre ?

— Plus que tu ne crois, a-t-il dit en souriant. J'en ai appris au lycée et au cours de self-défense."

Malin et son ivrogne sont apparus dans ma tête. "Et quand est-ce que tu vas les utiliser contre moi ? Quand je ne t'obéirai pas assez vite ?"

Il m'a regardée dans les yeux en affichant un sourire encore plus large. "Pas besoin de les utiliser contre toi. Tout ce qu'il te faut, c'est une main ferme.

— Pia aussi tu l'as éduquée avec une main ferme ?"

Comme si j'avais descendu un store. Le sourire de Per a disparu, laissant place au visage de marbre. "Tu crois la connaître mieux que moi. Moi j'ai vécu seize ans avec elle. Tu ne sais rien d'elle. Ni de ses démons."

La soirée était de toute façon fichue. J'ai essayé de lui arracher des explications, mais il a refusé de dire un mot de plus sur Pia. Au lieu de ça, il a marché à grands pas le long de la plage, moi haletant à ses côtés, comme un bichon en mauvaise condition. Il manquait juste la laisse. Pas de bras autour des épaules.

Ensuite, on a fini par se disputer sur la légalisation du port d'armes. Il trouvait que le lobby des armes aux États-Unis allait trop loin en conseillant aux ados, aux vieux et aux femmes de ménage de s'entraîner à tirer sur des cibles – mais selon lui, ils n'avaient pas forcément tort. Tout le monde avait le droit de se

défendre et je n'étais rien qu'un Cœur Saignant angoissé, et le véritable problème, c'était les gens comme moi. Je haletais en courant à côté de lui et débitais par à-coups les innombrables articles au sujet d'élèves qu'il fallait désarmer avant chaque cours, et qui se tiraient dessus pour résoudre leurs différends. Juste parce qu'ils pouvaient le faire.

"Seulement dans les ghettos, a-t-il répliqué. Des blacks baraqués."

Un argument facile à contrer – combien de gosses blancs avaient ouvert le feu sur leurs camarades ces dernières années ? Mais j'ai laissé tomber le sujet comme une patate chaude. Je n'avais tout simplement pas envie de savoir ce qu'il pensait des noirs, j'avais peur de l'entendre dire un truc horripilant, puisque j'étais amoureuse et celui dont on est amoureuse doit être exempt de faiblesses. Je voulais faire revenir le sourire sous les sourcils de Per. Bon sang.

Béatrice n'aurait jamais abordé ce genre de sujet. Lorsque je me suis déshabillée ce soir-là, j'ai remarqué cinq bleus à l'endroit où Per avait enfoncé ses doigts. J'aurais préféré qu'il s'agisse de suçons.

# DU PAPIER PEINT DAMASSÉ

Bien sûr que j'ai réussi à grappiller quelques suçons aussi. Par-ci, par-là. C'est moi qui menais la barque, Per ramait pour suivre.

Quand il m'embrassait, il n'approchait pas tout de suite sa bouche de la mienne ; ses lèvres glissaient d'abord à travers tout mon visage, comme un petit animal qui cherche l'entrée de son terrier. On pouvait s'embrasser des heures dans la voiture de sa mère jusqu'à ce que j'aie la tête qui tourne et que je sois prête à tout. On a parlé de la chose. Per était intransigeant : il n'allait pas me faire l'amour plié en deux au-dessus du levier de vitesse ou serré comme des sardines sur le siège arrière. Ni avec la mascotte de sa mère, un panda, suspendu au-dessus de nos fronts en sueur. Mais pas question non plus qu'il m'emmène dans l'appartement de sa mère – et ça m'allait très bien. Je n'avais pas envie de voir ce que sa mère avait fait de la chambre de Pia, voilà presque deux ans qu'elle était morte, sa chambre n'était certainement pas restée intacte telle un sanctuaire.

Et je ne voulais pas qu'il vienne chez moi, dans ma chambre ridicule pleine de choses qui criaient que, il y a quelques années encore, je n'étais qu'une enfant : mon diplôme de natation, mon nounours, ma guitare maltraitée qui n'avait plus que quatre cordes. Knotte nous aurait interrompus toutes les trois minutes et maman nous aurait forcés à prendre une tasse de thé. Non, merci.

En novembre, peu après l'incident du kiosque à saucisses, c'est carrément devenu une urgence. D'une part, parce que j'avais envie d'oublier certains côtés de Per et de m'abandonner à son charme, d'autre part parce qu'on était allés à la piscine et que je l'avais vu sans Tenue de tous les jours et sans ce bon vieux polo. Oh là là, j'avais des raisons de me languir ! Il n'était pas gonflé aux anabolisants, mais ses muscles lui allaient très bien, et semblaient bien développés. J'avais envie de sentir ces

bras forts autour de moi, volontiers quelque part où on ne nous dérangerait pas.

La solution finalement trouvée a été une chambre d'amis au sous-sol d'une villa qui appartenait à l'un de ses amis. Il nous a filé une clé, la chambre était libre à ce moment-là. Tout y datait des années soixante-dix, la vue du papier peint damassé ou du tissu beige d'un vieux canapé me rendra complètement dingue pour le reste de ma vie. C'est là-bas qu'un après-midi peu avant Noël, Per et moi nous sommes aimés pour la première fois, sous un affreux hibou en macramé.

"Nous réchauffâmes l'air de la cave empesté et dorâmes d'amour le papier peint damassé", ai-je écrit en vers une fois de retour chez moi.

Faire l'amour avec Per, c'était indescriptible.

D'accord, je n'ai jamais été le genre de fille qui grave une croix dans le bois de son bureau pour chaque garçon qu'elle a laissé la toucher. Bouche cousue, pas comme Bette dans ma classe qui étalait sa vie privée devant tout le monde. Mais ma première tentative, avec Mark l'escroc, m'a fait découvrir agréablement mon corps, et aucun garçon après lui ne m'a dégoûtée, même s'ils ne m'ont rien offert de monumental non plus. En fait, je n'avais pas trop matière à comparer.

Imaginez tout simplement une vidéo porno hard où ça bouge pour de vrai, toutes les parties du corps en mouvement dans tous les orifices possibles ! Et maintenant imaginez exactement le contraire, parce qu'avec Per ce n'était vraiment pas comme ça. C'était doux, lent, au rythme des battements de cœur, des positions agréables, des soupirs à faire flotter les rideaux orange à fleurs… et bon, oui, un peu de hard à la fin pour mettre les points sur les i.

Per, comme une bouteille de coca embuée de froid, après avoir couru un marathon. Une présence qui m'entourait comme un nuage de parfum où que j'aille. J'avais envie de piquer son uniforme et de me promener en portant ses vêtements pour sentir sa peau contre la mienne quand il n'était pas là. Per – comme une éruption de variole avec des gants en velours pour ne pas se gratter… (Mon Dieu, tous ces poèmes ridicules que j'ai écrits cet hiver-là !)

Bien évidemment, on est souvent retournés entre les murs de papier peint damassé, aussi souvent qu'on pouvait. Je n'arrivais tout simplement pas à penser à autre chose qu'à Per, et lui, il prolongeait ses permissions le plus possible. Mes notes de fin de semestre s'en sont ressenties – je crois que tous les professeurs m'ont sermonnée parce que j'étais en chute libre dans toutes les matières et que Tout Mon Avenir dépendait des efforts que j'allais fournir au dernier semestre. Je baissais toujours les yeux, haussais les épaules en essayant d'avoir l'air gênée et consciente de l'enjeu, mais en réalité je m'en fichais. L'Avenir ? De quoi est-ce qu'ils parlaient ? L'avenir, c'était tellement looooiin… à venir, quoi ! Ma vision de l'avenir se bornait au vendredi suivant et à la perspective d'un canapé beige.

Même lorsque Malin m'a abordée à la cafèt pour me demander en bafouillant ce que je faisais ces temps-ci, elle n'est pas parvenue à me tirer de mon coma. Elle a essayé de me raconter son cours de self-défense avec le commandant Robert, et j'ai fait oui de la tête en souriant et en disant "Super Malin, c'est extra !" alors que j'attendais seulement qu'elle finisse enfin pour lui faire part des dernières nouvelles de Per. Elle a fini par dire : "… juste dommage qu'on n'ait pas de bon endroit" et j'ai répondu, plongée dans mes pensées : "Mmm… c'est extra, Malin !" Alors, elle m'a jeté un regard noir, m'a tourné le dos en lançant un "Salut" avant de disparaître. Même de dos elle avait l'air déçue. J'ai eu un peu mauvaise conscience, mais c'est passé. Per s'était annoncé pour le samedi.

Le pire, avec le recul que j'ai aujourd'hui, c'est que j'avais complètement négligé ma famille. Moi qui pouvais passer toute une nuit à tchatcher avec maman et à aider Knotte à faire ses devoirs, je n'avais à présent plus une minute à accorder à ces personnages secondaires. Les moments que je ne passais pas en compagnie de Per, je les gaspillais à faire des rêves éveillés ou à établir de curieuses listes pour énumérer toutes sortes de choses qui avaient un rapport avec nous. Des listes qui contenaient tous nos rendez-vous, les dates respectives et un système de signes pour décrire ce qu'on avait fait. (Oui, comme une gamine de quatorze ans !) Des listes de lieux pour nos vacances (ou notre voyage de noces…), des listes énumérant des cadeaux de

Noël que je pourrais offrir à Per. Des listes décrivant les meubles que j'allais acheter pour notre futur appartement. Mon envie de construire un nid était plus forte que celle d'un étourneau qui voit arriver le printemps.

Maman a commencé à poser des questions et à mettre son nez dans mes affaires. Au bout d'un certain temps, j'ai remarqué qu'elle fouillait même mes poches et mes tiroirs. Ça m'a fait comprendre qu'elle me soupçonnait de me droguer ; j'en ai eu les jambes qui tremblaient tellement j'étais en colère. On a eu une méga dispute, tout ce que je me rappelle aujourd'hui c'est maman assise sur le canapé, la tête entre ses mains, disant qu'elle avait honte à chaque fois qu'elle fouinait dans mes affaires, mais si j'avais atterri dans la merde sans qu'elle n'entreprenne rien, elle ne se le serait jamais pardonné. C'était choisir entre la peste et le choléra, a-t-elle dit, et elle en était venue à la conclusion que ses sentiments de mère pesaient plus lourd que mon droit à la vie privée. J'ai hurlé l'une ou l'autre chose que je regretterai pour le restant de mes jours, en la menaçant entre autres de me barrer de la maison. La nuit suivante, je me suis calmée, puisque je me suis rendu compte que je n'avais pas un seul centime pour déménager et pas le moindre moyen d'en gagner. M'excuser était hors de question, ce n'était pas dans ma nature, mais je lui ai raconté une partie de la vérité sur Per. Qu'il était mon seul vice. Elle m'a répondu qu'elle me comprenait, mais qu'il fallait penser à Mon Avenir. Je l'ai arrêtée tout de suite.

"Écoute, je vais passer chez grand-mère !" Cela faisait trois mois que je ne l'avais pas vue. Maman a été toute contente et m'a préparé un panier avec quelques restes du repas de la veille et des magazines. En soupirant, je suis montée dans le bus, mes pensées étaient envahies par Per, j'en aurais presque raté l'arrêt.

La villa brune et laide de grand-mère entourée de ses deux vérandas paraissait abandonnée. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Quelque chose manquait.

J'ai jeté un regard circulaire. On était en plein milieu du mois de décembre, des bougeoirs triangulaires et des couronnes de l'Avent scintillaient aux fenêtres des gens bien conscients de leur devoir. Sauf à celles de la maison de grand-mère. Sur le

gazon gelé et autour des accès aux garages s'élevaient des sapins illuminés, aux murs et aux balustrades des vérandas, les gens avaient accroché des Pères Noël kitsch et des guirlandes lumineuses.

Mais chez grand-mère, il n'y avait rien.

Un tube de néon répandait une froide lumière dans sa cuisine. J'ai ouvert la porte d'entrée et me suis mise à l'appeler : "Mamie ? C'est moi ! Linnea ! T'es où ?"

Pas de réponse.

# UNE DANSEUSE MORTELLE

Mon cœur battait la chamade sous mon blouson matelassé, quand je suis entrée dans la maison de grand-mère. Je n'ai même pas ôté mes bottes à l'entrée, d'habitude grand-mère insiste pour qu'on le fasse parce qu'elle n'aime pas faire le ménage.

D'abord, j'ai couru dans la cuisine. Elle n'y était pas, pourtant il y avait des traces qui montraient qu'elle s'y trouvait encore peu de temps avant. Le four était allumé, la plaque était toute rouge. Le micro-ondes a fait "pling". J'ai jeté un œil à l'intérieur. Quelques rondelles de saucisses fumaient encore sur une assiette. Elle ne pouvait pas être bien loin !

Je me suis précipitée dans le salon en criant son nom. Pas de réponse. Monter au premier étage, regarder dans la chambre à coucher et dans la salle de bains, redescendre et vérifier dans les toilettes à l'entrée. Personne. La salle de bains en haut puait, pas du tout le parfum léger de grand-mère. En plus, les pièces n'étaient pas rangées – même moi je le remarquais.

Où était-elle ?

Tout à coup, j'ai senti un courant d'air froid dans la maison qui semblait venir de la cuisine. J'y suis retournée.

La porte de la cuisine qui donnait sur l'escalier du jardin était entrouverte. Je suis sortie en regardant dans l'obscurité de la fin d'après-midi.

Un bruit presque inaudible m'a fait sursauter, un reniflement suivi d'une plainte. J'ai baissé les yeux sur l'escalier.

Grand-mère était assise au bas de l'escalier en ciment, dos au mur. Elle regardait droit devant elle en reniflant bruyamment, tout son corps était parcouru de secousses. Elle portait une pantoufle indienne brodée à l'un de ses pieds, l'autre était posée à côté d'elle sur une marche. Du riz cuit était répandu autour d'une casserole renversée.

J’ai dévalé les marches et lai entourée de mes bras. “Voulais… égoutter… riz, a-t-elle marmonné.

— Mamie ! Comment ça va ? Tu es tombée ? Viens, je t’aide à remonter !” Je l’ai à moitié traînée, à moitié portée dans la cuisine. Elle pouvait marcher avec les deux jambes, rien ne semblait cassé. Mais au-dessus de l’une de ses chevilles j’ai vu une tache de sang se répandre sur la chaussette brune. Avec un grand effort, je suis arrivée à la soulever un peu de la chaise pour pouvoir descendre le collant.

J’ai failli m’évanouir. J’ai dû m’appuyer sur la table de la cuisine.

Apparemment, elle s’était cognée contre une marche. Elle avait une blessure béante de la taille d’une pièce de cinq couronnes sous sa jambière. Le pire c’était que cette blessure ressemblait plutôt à un trou dans la chair, et la peau était chiffonnée comme du papier d’étain tout autour. Je ne sais pas si j’avais une hallucination, mais j’ai cru voir un bout d’os.

Je ne peux pas l’expliquer. Mais à cet instant-là, à cette seconde, j’ai compris le sens du mot *mortel*. D'*évanescence,* de *poussière*. Toute notre enveloppe rose et fraîche est mortelle. Elle vieillit, s’use, se décompose et faiblit, et à la fin… elle est percée par des trous pareils. Ma grand-mère était mortelle. Elle allait mourir.

Moi aussi, peu à peu.

Elle était si courageuse. Pas un mot de sa part en dehors d’un petit gémissement quand j’ai sorti une serviette que j’ai nouée autour de sa jambière. Puis elle est restée sur sa chaise en serrant les dents alors que j’appelais un taxi pour nous emmener aux urgences. Non pas parce qu’elle était incapable de parler – son élocution s’améliorait de jour en jour. Je crois qu’elle se concentrait pour lutter avec une volonté de fer et de la bonne humeur contre la douleur et la panique. Car quand on est arrivées aux urgences, elle a lancé à l’infirmière qui nous a accueillies :

“Faites de vo… votre mieux. Faut pas que ça détruise ma carrière…

— Votre carrière ? a demandé l’infirmière, étonnée. Comment… vous exercez quel métier ?

— Dan… danseuse !” a dit grand-mère.

Sénile et démente ? pouvait-on lire sur le visage de l’infirmière. “Ah bon ! a-t-elle répondu sur un ton qu’elle employait sûrement avec les petits enfants. Alors vous êtes une ballerine, hein ?

— Non ! a répliqué grand-mère en lui jetant un large sourire. Je… d… d… d… danse le cancan !”

On ne l’a pas laissée à l’hôpital, on l’aurait sans doute renvoyée à la maison même avec ses deux jambes découpées dans un sachet plastique.

Le lendemain je suis allée chez elle en compagnie de Malin. Grand-mère avait visiblement mal, et elle était encore sous le choc. Pour lui remonter le moral, on lui a demandé si on pouvait décorer sa maison pour Noël. Elle n’avait pas eu le courage de s’en occuper.

“Oui, si vous le faites, le fourbi pourra rester accroché pour le restant de mes jours, a-t-elle soupiré. À mon âge, tous les Noëls se rapprochent et ne forment plus qu’un. Vous pouvez aussi bien tout de suite ajouter un peu de riz de Pâques. Prenez ce que vous voulez, ce que vous trouvez.” Elle bafouillait un peu et trébuchait parfois sur un mot, mais en gros on comprenait tout ce qu’elle disait.

Grand-mère s’est installée devant la télé pour regarder une rediffusion en noir et blanc. On lui a sorti du café, des bonbons et des cigarillos, ensuite on est montées au grenier pour fouiller dans des cartons et des valises. On a trouvé entre autres de la soie, du velours, des chiffons, quatorze assiettes dépareillées et une casquette qu’elle avait sans doute volée à un policier. Dans un sachet antimites j’ai trouvé une jolie robe jaune crème faite d’un tissu lisse, fin et moulant. Un foulard transparent de la même couleur en faisait partie, on pouvait le mettre autour du cou ou sur la tête. Je l’ai essayée dans ce grenier où il faisait à peine zéro degré devant un miroir tacheté de mouches écrasées. Elle s’est fermée autour de mon long corps comme si un couturier l’avait faite sur mesure ; elle transformait tous les angles en rondeurs. Je suis descendue en un éclair pour demander à grand-mère d’où lui venait cette robe.

“Cette robe te rapproche certainement le plus de ton grand-père !” a-t-elle dit.

Elle n’a jamais voulu me dire qui était mon grand-père.

“Comment ? Est-ce que c’était un travesti ?”

Elle a ri. “Je voulais dire qu’il a tenu cette robe dans ses bras, a-t-elle dit. Avec moi à l’intérieur. Prends-la, je n’en ai pas besoin en ce moment… Et arrête de palabrer.”

J’ai accepté le cadeau. “Cette robe me rapproche avant tout d’un bal de cadets”, me suis-je dit.

Ensuite Malin lui a tiré les cartes, lui déclarant sans aucune gêne qu’elle avait deux admirateurs, un valet de pique et un valet de cœur blond. Le blond l’aimait profondément, mais l’autre aux cheveux bruns avait beaucoup plus d’argent.

“Va pour celui aux cheveux bruns alors !” a dit grand-mère.

Une fois lancée. Malin a aussi prédit mon avenir.

Il s’avérait que le valet de cœur blond m’aimait à présent sans concession, et si j’abandonnais tout pour le suivre, il continuerait à le faire.

“Comment est-ce qu’on peut raconter des conneries pareilles à une personne amoureuse !” a pesté grand-mère. Je lui avais bien évidemment confié ma romance avec Per. “Elle a déjà assez d’ennuis comme ça ! En moins de deux elle arrêtera l’école et se mettra à laver ses caleçons ! Et à les repasser !”

Ah, ma petite grand-mère bien abîmée ! Un miracle qu’elle arrive encore à garder sa vivacité d’esprit !

Hasard ou coïncidence, il s’est passé un truc bizarre ce soir-là.

Per a appelé de Stockholm pour me demander s’il devait nous inscrire au bal des cadets au printemps. Il n’est plus cadet, mais avait visiblement quand même le droit d’y aller. Il a posé la question sur le ton de la blague, sans doute convaincu que j’allais me moquer de lui et dire non. Au lieu de ça, j’ai tout de suite accepté son invitation, sans hésiter, une vision de moi dans la robe jaune crème devant les yeux.

“J’avais bien dit que tu craquais pour les uniformes !” a rigolé Per.

Encore deux jours plus tôt, cette pensée ne m’aurait jamais effleuré l’esprit. Le matin même je n’aurais pas accepté ! Mais

là, ça ne pouvait plus être un hasard. Il devait y avoir un petit dieu tordu qui souhaitait de tout son cœur que moi, Linnea, j'aille au bal vêtue de cette longue robe jaune crème. Moi qui étais toujours pétée de rire en lisant les reportages sur les fêtes glamour dans les magazines à sensation et qui n'aurais jamais imaginé atterrir dans une réception plus élégante que la fête de Noël de l'école !

Peut-être était-il temps de m'acheter un sac à main ?

# DÉESSES MATERNELLES ET UNE BRISE FRAÎCHE

On a passé un super Noël cette année-là.

Grand-mère trônait dans le fauteuil de notre salon comme une reine, son pied blessé posé sur un pouf. Je crois qu'elle adorait donner des ordres à tout le monde avec sa voix incertaine, traînante : "Ingo, mon ami, j'ai la gorge sèche, un petit cognac me ferait sans doute du bien… Linnea, est-ce que tu pourrais aller me chercher mon écharpe dans l'entrée ? Il fait assez froid ici… Oui, merci Gunilla, je veux bien en reprendre, mais je ne crois pas avoir la force d'aller à la cuisine…" Knotte voulait tout le temps lui lire le journal, parce qu'il s'imaginait que les Jeunes faisaient ça pour les Vieilles Dames. En vain, grand-mère a tenté de lui expliquer que sa vue était Dieu merci ! toujours bonne, mais il ne s'est pas laissé déconcerter, faisant semblant de ne rien entendre. Le pire c'était qu'il lisait absolument tout, vraiment tout. Les horaires des messes, les cours de la bourse et les annonces de vente de pendules et de pneus d'été. Sa voix monotone a eu un effet soporifique et grand-mère s'est endormie.

Malin a fêté Noël avec nous. Sa mère avait rencontré une espèce de chamane et ils étaient partis en voyage souterrain pour chercher leur propre animal de protection, ou un truc dans le genre. Justement à Noël ! La mère de Malin me rend folle de rage, j'ai envie d'exploser quand j'y pense. Elle prend un ton grandiloquent pour évoquer son contact avec l'univers, mais en vérité elle ne fait que tourner en orbite autour d'elle-même. Apparemment, elle s'entend également très bien avec la Déesse Maternelle, la traite comme une sorte de simple femme de ménage. Du moins on en a l'impression, quand on entend Malin parler d'elle. Malgré tout, Malin admire sa mère à un tel point que c'en est émouvant. Il n'y a pas de cœur plus fidèle.

Per était en service pendant toute la période de Noël. Ils patrouillaient en mer, ça n'a pas dû être marrant dans ce vent glacial et humide. Une brise fraîche, c'est comme ça que Per l'a décrit, quand il m'a appelée un soir du navire. "Toi aussi, t'es une brise fraîche", ai-je répondu, et Per a éclaté de rire, bien que ça ne soit pas vraiment drôle.

Papa, mon père divorcé de Scanie, m'a offert un nounours. Je ne sais pas s'il m'a confondue avec un autre de ses gosses. (Celui qui a sept ans.) Ingo et maman m'ont fait cadeau du voyage à la montagne prévu avec ma classe pour les vacances d'hiver et qui coûtait vachement cher. Malin a jeté un regard un peu triste sur ma carte. Elle a peu de chances de partir en voyage, chercher son animal de protection semble revenir cher. Une idée m'a traversé l'esprit et je lui ai filé mon nounours en lui disant qu'il la protégerait, et elle a été super contente – à ma place, en quelque sorte.

Aussi contente que mon père avait peut-être espéré que je le serais.

Knotte m'a offert un joli petit sac à main brodé qu'il avait trouvé dans une boutique de vêtements d'occasion. C'était un pur hasard, mais il allait vachement bien avec la robe jaune. J'étais complètement émerveillée et j'ai embrassé Knotte jusqu'à ce qu'il commence à grogner, cracher et se débattre violemment.

Grand-mère m'a offert ses perles. Je les ai mises plus tard le soir, déjà en pyjama. Personne n'a rien dit, mais j'ai vu que maman et grand-mère avaient les larmes aux yeux. Et moi aussi, presque, quand j'ai vu les perles scintiller autour de mon cou dans la semi-obscurité de l'entrée et la lumière tamisée des bougies. C'était presque beau. J'étais presque belle. Jusqu'à ce que quelqu'un allume la lampe de l'entrée et que mon visage d'hiver blanc comme du fromage mette fin à l'illusion. Mais à la lumière des chandelles, autour d'une table, lors d'un bal…

Maman et moi avions réfléchi ensemble au cadeau de Malin, et on avait eu l'idée suivante : un joli kimono noir pour ses cours de self-défense. Ainsi vêtue elle ressemblait à un petit ninja, surtout parce que ses cheveux rasta noirs étaient en train de disparaître, laissant place à des racines rousses. Knotte qui était

très impressionné par Malin – je crois qu'elle était son premier amour – lui a donné une rose artificielle en tissu et une paire de coups-de-poing américains. Ces derniers n'étaient pourtant que des imitations en plastique. Malin l'a embrassé, prise de fou rire. Puis ils se sont lancés dans une partie de catch au cours de laquelle ils ont renversé une bougie : le premier incendie de Noël s'est alors déclenché.

La brise fraîche est arrivée en ville le jour du Nouvel An. Per était pâle et fatigué, après avoir participé à une fête la veille, et moi, jalouse, je me demandais qui il avait embrassé sur les coups de minuit. J'aurais dû me contenter du fait qu'il ne se trouvait pas sous un lustre à la mairie en train de se marier avec Béa, comme les rumeurs l'avaient laissé entendre en automne. Mais au lieu de ça j'ai proclamé que *moi* et mes amis nous étions éclatés dans l'appart classe des parents de Madeleine. Son père vendait des voitures d'occase en se faisant une bonne marge. Les parents, que Madde avait l'habitude d'appeler Mummy et Daddy-O, se trouvaient en Thaïlande pour constituer leur stock d'alcool hors taxes, à ce que j'avais compris. Ses parents n'auraient jamais eu l'idée de s'appeler par des surnoms anglais, ils étaient originaires d'un village de province et disaient "mon chéri" et "ma chérie", quand ils se parlaient…

Pour être franche, j'avais passé un Nouvel An atroce. Madeleine est la pire hôtesse du monde, hyper radine et tout le temps en train de vanter les gadgets méga chers de ses parents ou de nous tyranniser en nous interdisant de toucher à quoi que ce soit. "Cette table en céramique, ma mère l'a achetée à Taormina l'année dernière, elle a dû payer 1 500 couronnes supplémentaires à cause de la surcharge dans l'avion, nooon, mon Dieu, n'y touche pas, je n'ai pas envie de repasser le chiffon dessus !" Il ne viendrait jamais à l'esprit de la jet-set de l'école de gaspiller une soirée du Nouvel An chez Madeleine et nous autres, qui étions venus chez elle, avons passé la plupart du temps à nous demander dans quelles fêtes de ouf ils étaient. Quand on s'emmerde, on a tendance à s'imaginer les autres quelque part en train de se tordre de rire dans une ambiance de carnaval où virevoltent les confettis.

Un cousin de Malin qui allait à l'école de commerce était assis à mes côtés pendant toute la soirée et il s'est amusé à jeter des morceaux de glace dans mon décolleté comme par inadvertance. En gloussant j'ai dit à Per qu'il insistait absolument pour les chercher lui-même. Il a fouillé pendant une éternité, ne voulant pas admettre qu'ils avaient fondu. À mon ravissement idiot, les yeux de Per se sont assombris, ses sourcils ont formé des vagues et il a lancé quelque chose de très insultant : "Les filles bourrées sont aussi attirantes qu'une poubelle bien remplie." Ah, c'était donc moi qui m'étais mal comportée et pas ce cousin-là ? "Bah, a fait Per, les mecs sont comme ils sont, c'est la faute de la testostérone, c'est à vous de les maîtriser et de garder le contrôle !" On était à deux doigts de commencer la nouvelle année par une grosse engueulade, parce que je trouvais que ce raisonnement validait l'attitude "tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même si tu te fais violer". ("Toutes les nanas sont en fait des putes" – est-ce qu'elles prennent des cours pour apprendre à se débarrasser des mecs ?) Et pourquoi ne serait-ce pas aux gars d'être un peu plus raisonnables face à nos hormones en ébullition, lorsqu'il nous arrive d'être bourrées ? Je me suis reprise et j'ai changé de sujet, mais je ne lui ai jamais dit qu'en vérité j'avais moi-même ressorti le premier glaçon, que je l'avais brandi devant le visage du cousin en criant : "Le prochain glaçon que tu me jettes dessus, je te l'enfonce dans le cul !"

Au lieu de ça, j'ai commencé à parler de ma conversation avec la conseillère d'orientation, des cours de maths que je voulais prendre et à quelle université. "Je pourrais aller à la fac de Stockholm", ai-je dit en louchant dans sa direction. Mais à ma grande déception il n'a pas réagi. Il a dit qu'il pensait accepter une mission aux Nations Unies à l'étranger pendant quelques années. Je me suis tue. Quelques années ?

Il m'a regardée en souriant. Sa mauvaise humeur n'était visiblement plus de mise. "J'ai le droit d'emmener une épouse ou une amie", a-t-il ajouté les yeux étincelants comme s'il venait de m'offrir un cadeau.

Est-ce que j'avais les genoux tremblants ? Après tout, c'était quand même une sorte de demande en mariage ?

Non. Pas du tout. La seule chose qui m'est venue à l'esprit c'était de demander si on pouvait prendre des cours de maths à distance.

"Ah, et qu'est-ce qu'elles font, ces épouses de diplomates ? ai-je demandé. Est-ce qu'elles restent à la maison à coudre des vêtements pour les enfants pauvres ?"

Il a froncé les sourcils. "On est au vingt et unième siècle, punaise ! Beaucoup d'entre elles sont elles-mêmes officiers, ou font partie du personnel de soins. Certaines ont des enfants. Elles habitent en règle générale dans des quartiers réservés pour les Nations Unies, mais elles ont plein de choses à faire. Il y a beaucoup d'œuvres caritatives."

Pauvres fractales et intégrales. Vous n'êtes pas des œuvres caritatives, vous ne posez pas vos mains chaudes sur le front des guerriers ! Les maths ! Qui en avait besoin ? Pourquoi pas faire le tour du monde, même si c'est juste pour accompagner Per ?

Je me suis blottie dans ses bras et il m'a caressé les cheveux.

Ensuite on est allés voir si notre hibou en macramé avait passé un bon Noël.

# ENTRE SOURDS-MUETS

À partir de là tout a changé, et rapidement.

Parfois je me dis que j'aurais peut-être été plus heureuse si j'avais été sourde-muette de naissance.

Peut-être que tu m'aurais plus aimée si je n'avais pas eu de voix, contrainte de communiquer en langage des signes, Per ! Mignonne, gracieuse et inoffensive.

Car la plupart du temps j'avais l'impression de l'énerver dès que j'ouvrais la bouche pour parler de choses qui me touchent ou me bouleversent. Ses sourcils ne formaient alors plus qu'une seule ligne, ses doigts tambourinaient contre ses genoux et ses yeux erraient dans la pièce. Tout sauf m'écouter. Il sortait son portable, s'arrêtait devant des affiches ou commençait à fouiller dans son portefeuille.

Scène typique sur une terrasse :

"Tu vois cette fille avec la casquette crochetée ? a dit Per. Je parie dix contre un qu'elle milite pour Greenpeace !

— Je suis membre de Greenpeace", ai-je répondu en me lançant dans un discours passionné sur la forêt vierge, l'érosion de la Terre et la destruction des fonds marins.

Bâillement.

J'ai continué sur la pêche qui vidait les océans et les multinationales qui produisaient la malbouffe.

Soupir. "Tu ne pourrais pas t'exprimer en mots de moins de cinq lettres, mon bébé ? Dis-moi quand t'auras terminé ton speech, je vais lire les pages sport entre-temps !" Et il a ouvert le journal.

J'ai parlé de l'ONU qui était à la source d'une catastrophe environnementale incroyable en Bosnie avec ses bombardements d'usines où l'on utilisait des produits toxiques. Per a jeté le journal sur la table en disant que ce sujet ne le concernait pas, pour le cas où je pensais que tous les militaires auraient une responsabilité collective ! J'ai répondu que j'avais

la conviction que nous étions tous responsables, et que c'était pour ça que j'étais membre de Greenpeace.

A suivi alors un long silence, Per a regardé sa montre et a dit : "Bon, je pense qu'on a eu notre dose pour aujourd'hui."

Et puis il est parti sans se retourner et je suis restée là comme une idiote en me rappelant qu'il ne lui restait plus qu'un seul jour de permission. Je l'ai donc appelé juste avant qu'il n'arrive chez lui pour lui proposer d'aller voir un film qu'il avait envie de voir. Je l'ai donc accompagné à contrecœur pour me taper une espèce de thriller où des bagnoles tombaient de falaises et explosaient en nuages de feu orange à peu près toutes les trois minutes. Et j'ai fait semblant de trouver les scènes effrayantes et terribles en m'agrippant à sa main. Ça lui a donné l'occasion de jouer au mâle protecteur.

À plusieurs reprises, on a eu l'occasion de parler du terrorisme. Plein d'enthousiasme, Per a décrit les nouveaux systèmes de détection d'intrus. Je savais que c'était un terrain miné et ai désespérément tenté de me retenir. En vain. J'ai malgré tout laissé échapper que je considérais comme une attitude terroriste d'employer la puissance militaire la plus forte de la Terre pour bombarder les populations pauvres au point de les obliger à vivre dans les conditions de l'âge de pierre.

Per a fait une grimace dégoûtée.

"Pourquoi es-tu toujours obligée de me contredire, Linnea ?" a-t-il demandé. Sa réplique habituelle.

Toujours le contredire ? Est-ce qu'on parle comme ça à un partenaire émancipé ? Non. Plutôt à un gosse énervant ou un subordonné. À quelqu'un qui "n'obéit pas".

"Viens, j'ai envie qu'on aille dans notre petite chambre et qu'on se fasse des papouilles sous notre hibou ! ai-je dit rapidement. Ne me contredis pas !"

C'est comme ça qu'on réglait le problème, qu'on le glissait sous le tapis. À chaque fois. Quand je le contredisais trop, il faisait semblant de soupeser mon sac et me demandait où je cachais les pavés que j'avais l'intention de jeter. "Fais gaffe à tes propres pierres !" répliquais-je en lui tirant la langue. Quelque part, il avait l'air de savourer son rôle paternel. Plutôt usant à la longue, si vous voulez savoir ! Ça vide complètement, quoi. Il

devenait de plus en plus grand, et moi je rapetissais et maigrissais jusqu'à rentrer dans la poche de son pantalon. Comme une mascotte. Il aurait pu me suspendre à la vitre de la bagnole de sa mère, à la place du panda.

Et les petites mascottes n'ont pas le droit de se révolter contre les Grands Qui Savent Mieux.

Malgré tout, notre histoire a fonctionné tant qu'on évitait toutes les questions d'actualité. On pouvait parler de tout, de poésie – dont il ne savait que dalle – jusqu'aux motos – dont je ne savais que dalle – et nos meilleures discussions on les avait quand on parlait de quelque chose dont aucun de nous deux ne savait rien. Comme de fleurs en pot ou des oiseaux migrateurs. Là, on menait des conversations interminables et complètement folles où on inventait des "infos". Comme quoi les fleurs en pot avaient besoin d'apprendre à avoir honte pour vraiment s'épanouir ou comme quoi les débats politiques à la télé seraient beaucoup plus marrants sous forme d'opéra, tout le monde chanterait : "Il faut bai-ai-ai-ai-sser les im-pôôôôts, ah non, ah non, ah non, les au-au-au-augmenteeeeeer !" J'ai eu une impression de déjà-vu ; ce genre de tchatche hilarante, je l'avais déjà vécue. Avec Pia. Mais je n'osais jamais prononcer son nom.

Lui, il l'a fait une fois. On venait juste de parler d'un truc politique, je ne me rappelle pas quoi. Les sourcils buissonneux se sont contractés d'un air menaçant, et tout à coup il a hurlé : "Mais putain Pia ! Arrête de me contredire tout le temps !"

Silence de mort choqué pendant quelques secondes. Suivi d'une vaine tentative de trouver un autre sujet.

C'était un vendredi soir. J'avais prévenu maman que je rentrerais tard. On est allés dans notre chambre au sous-sol, mais quelque chose clochait. On est restés côte à côte sur le canapé moche, le bras de Per autour de mes épaules à fixer le plafond où des contours noirs indiquaient que la maison souffrait depuis longtemps d'un problème d'humidité. On entendait le copain de Per et ses parents s'affairer et s'engueuler à l'étage. Une télé allumée hurlait le générique du journal télévisé.

Finalement, sans le moindre signe avant-coureur, comme s'il venait d'achever une discussion intérieure, Per a dit :

“Tu sais, elle avait des hauts et des bas. Parfois, il fallait l’attacher aux meubles pour qu’elle ne s’envole pas. Ensuite il y avait des périodes où elle avait la tête dans les nuages. Impossible de lui parler, puisqu’elle ne fermait jamais la bouche. Elle tchatchait comme une mitraillette. Pas moyen de l’interrompre.”

Oui. Pia était comme ça parfois. Je n’ai rien dit.

Il m’a jeté un sourire ironique. “Presque comme toi !”

Je n’osais pas bouger d’un millimètre. Peut-être qu’il allait enfin me dire la vérité. Mon ventre s’est contracté.

Est-ce que je voulais connaître la vérité ?

“Puis, quand elle redescendait brusquement de son nuage… ça pouvait aller très vite… parfois elle ne parlait pas pendant des journées entières. Pas un son. *Ça*, ce n’était pas le pire. Comparé aux moments où elle s’enfermait dans sa chambre blanche aux murs nus, où elle restait assise durant des heures le regard fixe.”

Il a émis un gémissement. “Pour moi, c’était insupportable. Et pour mon père aussi. On s’est esquivés. La seule à tenir le coup a été ma mère. Elle disait que Pia souffrait de troubles bipolaires, mais qu’elle était un être humain comme les autres, elle était toujours notre Pia et avait juste besoin d’un peu d’aide. Si on arrive à soigner une jambe cassée avec du plâtre, il devrait être possible d’offrir une béquille à l’âme quand il le faut, disait ma mère. Elle était capable d’interpréter les messages de Pia.

— Elle n’a jamais consulté un médecin ?

— Pia refusait catégoriquement d’aller chez un psy. Une fois, ma mère a essayé de prendre rendez-vous chez un pédopsychiatre. Pia a réagi en disant que si une pauvre fille qui ne souffrait pas d’anorexie et qui ne s’était jamais tailladé les veines n’avait pas le droit de péter les plombs de temps en temps, elle pouvait… elle pouvait aussi bien s’acheter un rasoir et arrêter de manger. S’il fallait vraiment qu’elle aille chez le psy. Comme ça on lui ferait un rabais.”

J’ai pris mon courage à deux mains.

“Est-ce qu’il y a… autre chose… que je ne sais pas ?”

Per s’est tu. Pendant un long moment.

“Je n’en dirai pas plus, jamais. Ni à toi, ni à personne d’autre. Ça suffit. Putain, Linnea, fous-moi la paix maintenant ! Une

frangine timbrée et une mère presque aussi timbrée ! C'est sûrement pour ça que je succombe au charme de nanas comme toi !"

Il s'est relevé d'un bond. "Je te raccompagne chez toi !"

On a lentement traversé le centre-ville jusqu'au quartier où j'habitais. Le printemps s'annonçait et la neige avait fondu, ne formant plus que quelques tas grisâtres qui s'élevaient au bord du trottoir, là où le chasse-neige l'avait laissée. La glace crissait sous les pneus des voitures. J'avais les pieds mouillés dans mes bottes trouées, et j'avais l'impression de me promener avec une boule au ventre.

Quelque chose venait de nous arriver, je ne savais pas quoi. Mais notre histoire allait se dégrader.

# LE MARIN PASSE À L'ATTAQUE

Au bout d'un moment, il a fallu présenter Per à mes amis. Impossible d'y échapper plus longtemps. La ville n'est tout simplement pas assez grande.

J'avais réussi à garder secrète notre relation jusqu'au mois de mars, vu qu'il ne venait pas trop souvent en ville et que, quand il était là, on avait l'habitude de se faufiler dans notre petit nid de hibou kitsch. Ou alors on prenait la voiture de la mère de Per pour sortir de la ville. Pendant les longs mois d'hiver, on a passé pas mal de temps dans les restos et les bars à discuter et à regarder le reflet de nos corps dans les vitres sombres, à l'abri de la neige tourbillonnante. Comme si on avait conclu un accord tacite, à moitié consensuel, de ne pas trop afficher notre couple. Per pensait peut-être à toutes ces pimbêches qu'il fréquentait, peut-être qu'il avait honte de moi – quand il me trouvait particulièrement puérile, il me disait que je lui faisais parfois croire qu'il était pédophile.

Je pensais à mes amis et à leur dégaine hirsute. J'étais en bons termes avec les fans de skateboard, les adeptes du tarot et les anarchistes, mais aucun d'entre eux ne porterait jamais de chaussures à talons hauts ni d'épaulettes. Ils avaient tous mon âge et ne pensaient pas très souvent à leur carrière ou leur retraite. La bohème avait plus la cote que l'épargne-logement, pourrait-on dire.

Jusque-là, dès qu'on risquait de rencontrer l'un d'entre eux, j'avais entraîné Per dans des petites ruelles. Un jour, la belle Béatrice nous a approchés du haut de ses talons aiguilles. Je lui ai vite tourné le dos pour scruter minutieusement l'étalage d'un magasin d'articles de pêche, parce que je ne voulais pas que Per soit gêné. Elle, par contre, a été plus mondaine que Paris Hilton. Elle a poussé un petit cri, a posé ses mains sur les épaules de Per et l'a embrassé trois fois dans l'air au niveau des joues.

“Mais chééééri ! Tu es de retour en ville ? Quelle *chance* d’être tombée sur toi ! Il *faut* que tu viennes à la réception de Mollis ce samedi, elle serait *hyper down* si elle apprenait que tu as été en ville sans passer chez elle ! Ils ont loué tout l’Hôtel de la Plage et il y aura au moins cent personnes, tu sais ! Une soirée d’enfer ! C’est open bar, je m’enfilerai des vodkas jusqu’à ce que je tombe de ma chaise !

— Salut Béa ! Non, désolé, je ne suis pas libre samedi, Linnea m’a invité à une fête de sa classe ! Soirée disco sans drogues !” Il m’a tirée par le bras en me faisant pivoter pour me mettre en face de Béa. Celle-ci n’a à aucun moment perdu contenance, même si j’ai cru apercevoir un léger tremblement au coin de ses lèvres. J’ai froncé les sourcils, cette histoire de fête de classe sans drogues était objectivement une blague et, en plus, l’aveu qu’on sortait ensemble, mais moi, je l’ai bien évidemment pris comme une insulte : “Regarde, je me fais une petite écolière, clin d’œil en direction de ma grande amie mûre !”

“Salut Linnea ! a piaillé Béatrice. Je suis Béatrice !” Elle m’a tendu la main, comme si elle me présentait un cadeau précieux, me permettant de la prendre et de la serrer, sans qu’elle me rende ce geste. “Est-ce que tu vas porter un uniforme, Pelle Plutt ? Dis-moi que oui ! Toutes ces petites lycéennes vont littéralement se jeter sur toi ! J’espère juste que tu arriveras à t’en sortir, mon chéri !”

Ah. C’était donc Per et Béa, les deux Mondains, contre nous autres, les bimbos écolières. Je me suis plantée devant Per en mettant les poings sur mes hanches. “T’en fais pas, il y va avec MOI !” Per a rigolé.

Béa a gardé son masque souriant. “Mon Dieu, faut que j’y aille ! Le gars qui m’attend pour le déjeuner est sans doute déjà dans tous ses états ! Salut Linnea, raaaavie de t’avoir rencontrée ! Et toi, Pelle Plutt, je t’en voudrais sérieusement si tu laissais tomber tes vieux amis…” Elle s’est éloignée en trottinant, et avec elle sa voix aiguë qui se perdait peu à peu dans le vent.

Ravie de t’avoir rencontrée ! Pourquoi est-ce que les gens prennent la peine de dire des trucs pareils ? Notre rencontre

n'avait ravi aucune de nous deux, de toute façon on ne pouvait guère dire qu'on s'était "rencontrées".

Per m'a jeté un regard menaçant avant que j'ose l'appeler Pelle Plutt, je m'en suis donc abstenue malgré moi, puisqu'on était en route pour le Café Sahlman où Mackan et Henrik nous attendaient. Monsieur Plutt n'en savait rien, sinon il ne m'aurait certainement pas accompagnée – je voulais que ça ait l'air d'un pur hasard. On s'était donné rendez-vous à trois heures, et je leur avais promis d'emmener celui qu'Henrik appelait "le marin".

Quand on est arrivés devant le café, j'ai fait semblant d'avoir froid et on est entrés. Mackan a crié "Oh Linnea !" et nous a fait signe de venir les rejoindre autour d'une grande table dans un coin. Per m'a jeté un regard sombre, avant de se reprendre. Vu qu'il était en civil, il pensait être à l'abri des attaques des militants pacifistes.

Il ne connaissait pas Mackan.

Au début, tout baignait. On a bavardé. Parlé de l'école, des profs. Per a raconté quelques anecdotes vraiment drôles du temps où il était apparemment le cauchemar de tous les enseignants, il y a huit ans environ. Je commençais presque à croire que je m'en tirerais sans dommage avec mon amoureux qui ne collait pas avec le décor. Lui aussi semblait se détendre, il s'est laissé aller contre le dossier du banc et a déboutonné sa veste en cuir. J'ai presque poussé un soupir de soulagement, quand tout est parti en vrille. Un mec du nom de Markus s'est joint à notre table. C'était un anarchiste qui s'est mis à parler d'une manifestation prévue le samedi suivant et à laquelle il aurait voulu qu'on participe. Mackan et Henrik ont discuté des slogans qu'ils allaient mettre sur les banderoles en promettant de venir. "Et toi, la grande ?" a demandé Markus en me regardant.

Pendant un instant, le temps s'est arrêté. "Faut voir", ai-je marmonné, lâche. Per n'a rien dit, mais j'ai vu le muscle de sa joue tressaillir, comme s'il mordait quelque chose. Le regard de Markus s'est promené entre Per et moi, puis il s'est levé et est parti.

C’est Mackan qui a commencé la provoc. Totalement inattendue.

“Et toi, t’es officier, non ?” a-t-elle lancé à l’adresse de Per.

Il a fait oui de la tête. Impossible de nier, mais ses sourcils dont les poils se hérissaient carrément annonçaient une tempête.

“Ah, qu’est-ce que tu penses des femmes officiers ?”

Je me suis recroquevillée. Non pas que je croie que Per ait un point de vue inconvenant en la matière, mais je savais que rien que la question et l’agressivité avec laquelle elle était posée le blesseraient. Comme si elle s’imaginait qu’il allait se mettre à raconter des blagues salaces sur les femmes en uniforme.

“Les femmes officiers ? a répété Per. Oui, je les aime beaucoup. Je les *adore* !” On pouvait interpréter ça de mille manières, et il a observé Mackan pour voir quelle allait être sa réaction.

Elle est devenue toute rouge et a commencé à débiter tout ce qu’elle avait lu dans les magazines sur le harcèlement sexuel dans l’armée. Je savais que ce qu’elle disait correspondait à une certaine réalité – mais je l’ai également écoutée avec les oreilles de Per, et là, son discours a eu une tout autre résonance. Ça a fini en engueulade de première, Henrik s’est mis du côté de Mackan sans que j’aie le temps de dire quoi que ce soit pour défendre Per. À la fin il s’est levé, hors de lui, en hurlant qu’il adhérait à la devise des anciens combattants : “Toujours sous la main, jamais en travers du chemin !” et que c’était comme ça que toutes les femmes devraient se comporter. Alors que Mackan cherchait à retrouver son souffle, Per s’est tourné vers moi en ordonnant : “On y va, Linnea !”

Il m’a saisi par le coude avec la force d’un sécateur et m’a tirée de ma chaise. Mackan et Henrik m’ont regardée bouche bée, pendant que Per me poussait vers la sortie. C’était comme si je me trouvais à côté de moi-même. J’ai jeté un regard suppliant à mes amis par-dessus mon épaule et j’ai entendu Henrik crier : “Toujours sous la main, jamais en travers du chemin ! Bonne chance dans ta nouvelle vie, Linnea !”

Puis on est sortis.

“Quels connards ! s’est exclamé Per dans la rue. Faudra arrêter de traîner avec des gens pareils !

— Co… comment ?

— Tu m’as bien compris. Qu’est-ce que tu fabriques avec de tels idiots ?”

J’ai cru halluciner. “Tu t’arroges le droit de contrôler mes fréquentations ? Tu veux m’interdire de voir mes amis ? D’accord, moi aussi je trouve que Mackan a été un peu lourde là, mais…”

Per s’est brusquement arrêté au milieu de la rue et m’a lâché le bras. “Putain de merde, Linnea ! Pourquoi est-ce que tu compliques toujours les choses ? Je n’ai pas envie de fréquenter des blancs-becs anarchistes, et je ne veux pas non plus te voir avec une putain de cagoule sur la tête, tu captes ça ?

— Toujours sous la main, jamais en travers du chemin, ai-je marmonné. Adieu, Pelle Plutt !”

Et sur ce, j’ai tourné les talons et je suis retournée au café.

# LA FOLLE DU VILLAGE EN ROBE JAUNE

Bien évidemment, c'était de la pure mutinerie.

Pas pour faire plaisir à Mackan et Henrik. Je les aimais bien, mais on n'avait pas non plus conclu un pacte de sang. La première chose que j'ai faite une fois de retour dans le café a été de m'en prendre à eux, parce qu'ils avaient carrément harcelé Per. Tous deux ont échangé un regard signifiant "la pauvre, elle a subi un lavage de cerveau, adieu l'ancienne Linnea". Je suis partie, le visage inondé de larmes, et ce n'étaient pas des larmes de rage.

Ça s'est passé un vendredi en mars. Faut que je vérifie la date exacte, parce que je pense que ce jour-là restera un grand tournant dans ma vie, un de ces moments que l'on rumine encore sur son lit de mort.

Rien n'était plus pareil après ce jour-là. Avec Per. Ni avec ma jeunesse. Parfois je me dis qu'elle a pris fin devant ce café.

Je ne me suis pas retournée une seule fois pour voir la réaction de Per, lorsque je l'ai planté au beau milieu de la rue pour retourner auprès de mes amis. Est-ce qu'il m'a regardée, surpris, sans bouger ? Ou est-ce qu'il s'est éloigné à pas énergiques comme si de rien n'était ? Je penche pour cette dernière option – mais il captait sûrement que je ne croyais plus qu'il pouvait être la "main ferme" qui s'occupait de moi.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander pourquoi j'ai agi ainsi. Je n'étais pas en colère contre lui, au contraire je me trouvais plutôt fautive de l'avoir donné en pâture à mes amis. Et j'étais toujours amoureuse – passionnément, follement, éperdument amoureuse. Si j'avais deviné ce que ma petite démonstration de force aurait comme conséquences, j'y aurais réfléchi à deux fois avant de lui tourner le dos.

Ô ce que j'ai regretté mon acte pendant ces nombreuses nuits de printemps interminables où je mouillais mon oreiller jusqu'au petit matin, à l'heure où le courlis cendré annonçait une nouvelle journée.

Les autres nuits je me consolais en me disant : tôt ou tard, ce serait arrivé. S'il m'interdisait de fréquenter mes amis de l'école, il ne m'aurait pas non plus laissé choisir mes amis dans le ghetto des Nations Unies, et je me serais emmerdée au milieu des mères de famille en essayant de me rappeler la vie que j'aurais voulu mener.

À ce moment-là, j'étais encore convaincue que tout s'arrangerait avec Per. Mais je me suis trompée.

Voici la suite du drame :

Le lendemain, un samedi, j'ai sonné à la porte de l'appartement de Per et de sa mère. Personne n'a ouvert. Dans un accès de débilité foudroyante j'ai jeté les morceaux d'une photo de classe dans la boîte aux lettres. Certaine que Per comprendrait ce message : désormais, je lui appartiendrais totalement. À ma décharge, je dois dire que j'étais vraiment dans un état second. (Le scénario suivant est sans doute le plus probable : sa mère ouvre la boîte aux lettres et jette les morceaux à la poubelle tout en se plaignant des jeunes garnements et de leurs mauvaises plaisanteries.)

En fait, Per n'était pas à la maison, parce qu'il avait passé la soirée précédente à l'Hôtel de la Plage en compagnie de Béa. À la fête de Mollis, celle qui aurait été *super down* s'il n'était pas venu. Et il s'est sans doute soûlé comme une barrique à la soirée ! C'est ma camarade de classe, la cousine de Béa, qui m'a tout raconté. "Je crois qu'ils se sont remis ensemble ! m'a-t-elle confié quelques jours plus tard. Cet hiver, ils ont traversé une mauvaise passe, on l'a à peine vu. Béa avait sûrement quelqu'un d'autre pendant ce temps, elle est tellement volage !"

Une chose est sûre : il n'a pas donné signe de vie avant la fin de sa permission. Et après non plus.

S'était-il contenté de moi parce que "Béatrice avait quelqu'un d'autre" ?

Non. Ce n'était pas possible. Je crois plutôt que lui, ce dur obstiné et calculateur, a été en proie à un mauvais contact dans

la partie frontale de son cerveau. Peut-être que c'était à cause de sa petite sœur. Quand quelque chose se termine sans qu'on sache pourquoi, il se passe du temps jusqu'à ce qu'on comprenne vraiment. J'ai par exemple mis plus d'un mois avant d'accepter que je n'aurai jamais l'occasion de participer à mon premier et dernier bal des cadets. La robe jaune de grand-mère, les perles et le sac à main de Knotte resteront tristement enfermés dans l'armoire. Lors d'une de ces nuits à l'oreiller mouillé défilait devant mes yeux un film où j'arpentais les rues de la ville en loques jaunes, la folle du village, la risée de tout le pays, qui avait attendu le Prince Charmant pendant trente ans…

IL FAUT QUE JE CAPTE.
ACCEPTE.
C'EST FINI.

Tellement fini.
La fin n'est que le début.
C'est tellement FINI,
Tellement super méga fini
Qu'on croirait que ce n'est jamais arrivé.
Fini, j'ai dit. Retiens bien ce mot.
Presse bien tes lèvres l'une contre l'autre,
Et hurle, avec toute ton énergie,
Le "f" de F-F-F-F-F-I-N-I !!!
Rien ne peut être plus fini que ça.
Oui. Terminé. Over, The End, Finito !
F-I-I-I-I-N-I !!!

À deux reprises, j'ai essayé d'entrer en contact avec Per. La première fois, je lui ai envoyé une petite carte triste qui représentait une fleur fanée, sans texte. La deuxième fois, ayant appris qu'il était en ville, j'ai appelé chez lui. Pas de réponse.

Cette séparation inattendue me donnait une envie permanente de vomir. C'était tellement fort que, pendant un

moment, j'ai cru être enceinte. Et voilà que cette idée envahissait mes pensées ! En un éclair je me suis retrouvée au rayon enfants d'une grande surface à tripoter des mini-baskets pointure 18 avec les larmes aux yeux, m'imaginant Per sur une plage, un bébé dans les bras. L'instant d'après, je me voyais dans un ghetto cauchemardesque des Nations Unies, une nana de dix-neuf ans entourée de vieilles mémères en train de tricoter des petites chaussettes. Et puis je me disais que si j'essayais d'annoncer à Per qu'il allait devenir papa, il réagirait certainement par un froncement de sourcils et demanderait : "C'est quoi déjà ton prénom ?"

Mais en fait, je suis quasiment certaine que Per tentait d'entrer en contact avec moi. Un soir, juste après mon coup de fil chez lui, j'ai vu la voiture de sa mère garée devant notre maison, sur le trottoir d'en face. Mais j'étais tellement habituée à avoir Per dans mon champ de vision – à l'époque, je croyais l'apercevoir à tous les coins de rues – que je suis rentrée chez nous sans daigner jeter un autre regard en direction de la voiture. Dans l'ascenseur, cette idée m'a frappée comme la foudre : et si c'était Per qui m'attendait là-bas ? J'ai brusquement ouvert la porte de notre appartement et je me suis précipitée sur notre balcon pour regarder en bas dans la rue. La voiture avait disparu.

Une autre fois, j'ai vu la voiture – ou une voiture qui lui ressemblait – garée devant l'école à la fin des cours. Mon cœur s'est mis à battre si fort que j'ai de nouveau eu envie de vomir, mais c'est exactement à cet instant-là que la cousine de Béa est apparue et s'est mise à marcher avec moi. Elle a blablaté un peu, puis la voiture a démarré dans un crissement de pneus. "Mais…", a-t-elle dit en la regardant disparaître au coin de la rue.

"Comment ?

— Rien. J'ai juste cru reconnaître le conducteur. Per Nordin, tu sais. Il est en ville cette semaine."

Ô Per. Était-ce toi ? M'as-tu attendue ? As-tu pris peur en me voyant avec la cousine de Béa ? Pourquoi ? Êtes-vous de retour à la case fiançailles, après ton petit interlude avec moi ? Une bague en or fin, ou en platine sertie d'un diamant ? Salaud, je te

tuerai. Je me faufilerai dans ton dos et je t'abattrai avec ton arme de service ! Ensuite je me cacherai derrière un arbre pour assister à ton enterrement. Pour voir Béa en deuil, sanglotant devant la tombe, sac à main obligatoire.

Qu'est-ce que tu as fait de notre nid de hibou ? Est-ce que tu l'as résilié ou est-ce que tu y emmènes Béa ? Elle n'accepterait jamais un papier peint pareil !

Bizarre que ça ait pu se finir comme ça, sans véritable coup de sifflet annonçant la fin. Notre histoire s'est tout simplement évanouie. Comme si l'un de nous deux était mort. Personne n'a crié ni chialé ni lancé de vieilles lettres – ou cartes postales – au visage de l'autre. Personne ne s'est accroché, n'a voulu se donner une nouvelle chance, prendre un nouveau départ. On n'a pas traversé de crise, aucun événement majeur. C'était comme si les fissures avaient existé depuis le début, invisibles. Comme ces verres pas cher qu'on achète d'occase – ils ont l'air d'être parfaits, comme neufs, mais se cassent en mille morceaux à la moindre vibration.

En fait, on était trop différents, nos points de vue trop éloignés l'un de l'autre, nos goûts aussi. Dommage qu'on soit tombés si éperdument amoureux ! Parce que c'est super dur maintenant ! Oui. Parfois je me balance d'avant en arrière, recroquevillée sur moi-même en essayant de ne pas hurler. Et parfois, quand je suis seule à la maison, je hurle vraiment. Je crie "Per !" de toutes mes forces. Ou "Per, espèce de salaud !"

Non, je n'avais pas envie que tu régentes ma vie, j'en suis consciente. Oui, je le sais et j'essaye de me le rappeler, mais je l'oublie sans cesse. Je me souviens seulement de la sensation de tes sourcils sous mes doigts et de tes douces lèvres qui se promenaient sur mon visage. Dans ces moments-là, je m'approche du téléphone pour le fixer pendant quelques minutes, mais comment aurais-je pu t'appeler ? Serais-je passée pour une écolière collante te suppliant qu'on reste amis ?

De toute façon, c'est ta mère qui aurait décroché. Ta pauvre mère qui connaît trop bien les hommes durs. Et toi, tu n'appelles pas. Salaud.

# COMME UN SÉDATIF AU GOÛT DE FRAMBOISE

Comment ce qui pour moi était un tremblement de terre pouvait-il passer presque inaperçu dans mon entourage ? Comme si on avait des échelles de Richter différentes.

Maman se réjouissait surtout parce que je restais beaucoup à la maison. Je n'avais pas envie de sortir, ni de voir qui que ce soit. Pour ne pas risquer de croiser Per au bras de Béa, pour ne pas voir Mackan ni Henrik et Markus qui pour moi restaient liés à cette DATE, ce jour malheureux au café.

Ce qui la réjouissait le plus, c'était un truc assez pervers. Je me suis jetée corps et âme dans le travail scolaire. J'ai bossé comme une dingue. Je faisais tous mes devoirs, connaissais toutes les réponses et rendais des dissertations trois fois plus longues que celles des autres. Cela me prenait tout mon temps et m'empêchait de penser à autre chose. Je restais penchée sur mes calculs de maths jusqu'à tard dans la nuit en continuant de jongler avec les intégrales et les cosinus dans mes rêves. Une fois, j'ai rêvé clairement les mots "Tu es X, Per est Y. Une équation avec deux inconnues n'a pas de solution." Suis-je un *nerd* ? Je suis un *nerd*.

Mais maman se faisait aussi du souci. À un moment donné, elle était persuadée que je sombrais dans l'anorexie parce que je ne supportais plus l'idée de me goinfrer avec la saucisse qu'elle nous préparait presque tous les jours. Elle s'est donc mise à cuisiner des plats végétariens super bons pour moi. Avec beaucoup de beurre, car elle s'était sans doute rendu compte que j'avais perdu quatre kilos.

Knotte me dévisageait parfois. Une fois il a dit : "Linnea, tu as mal aux dents ? Tu les serres tout le temps ! Est-ce que tu as peur d'aller chez le dentiste ?" Sinon, il me demandait souvent si je lui faisais la tête. "Tu ne ris jamais !" a-t-il dit. Alors j'ai

affiché un large sourire en promettant de le ruiner au Monopoly. Au beau milieu de la partie, il s'est levé en hurlant qu'il n'avait plus envie de jouer avec moi, parce que je ne m'amusais pas du tout. Oui, il remarquait que quelque chose n'allait pas. Mais il venait de découvrir son premier bouton et en était tellement fier qu'il avait sûrement un tas d'autres choses en tête.

Grand-mère ne s'est bien évidemment pas laissé tromper. Elle m'a pratiquement forcée à écouter jusqu'au bout les conseils qu'elle articulait très péniblement. Elle était de plus en plus fatiguée, certains jours ses phrases étaient complètement incompréhensibles. Une chose revenait sans cesse. "Le pire aspect d'une nouvelle expérience est qu'on croit que rien ne va jamais s'améliorer ! a-t-elle dit. La première fois qu'on tombe amoureux on croit qu'on le sera pour toujours, de la même personne, pour le reste de la vie. Lorsque les sentiments reviennent à peu près à la normale, on croit voir des défauts au mec. Alors que ce n'était juste pas le bon, l'amour est fini ! Et à la première déception amoureuse, on s'imagine que cette tristesse durera toute la vie, qu'on n'aura plus aucune minute de bonheur. Mais on ne peut pas savoir que l'année suivante on se promènera déjà au bras de quelqu'un d'autre." J'ai détesté l'entendre dire des choses pareilles, peut-être parce que je sentais qu'elle avait raison, comme souvent.

Je ne voulais pas me promener au bras de quelqu'un d'autre. Ni caresser les sourcils d'un autre. Je voulais pouvoir enterrer mon histoire tranquillement.

Même si, une nuit, j'ai remarqué que ce sentiment ressemblait un peu à celui que j'éprouvais étant petite quand j'enterrais des oisillons enveloppés de velours rose dans des boîtes à chaussures. J'ornais la petite tombe de petits escargots et d'une croix chancelante qu'Ingo m'aidait à fabriquer avec des branches. C'était assez agréable d'être un peu triste. On se voit plus clairement en quelque sorte. Celle qui pleure son amoureux. Et quelque part, en son for intérieur, on a l'impression de jouer dans une pièce intéressante. J'ai pris conscience de tout cela au bout de deux mois de deuil et j'ai compris que j'étais en voie de guérison.

Bien sûr, la tristesse de ma rupture avec Per n'égalerait jamais celle que j'avais éprouvée après la mort de Pia. Ce sentiment me bouffait de l'intérieur. De temps à autre j'avais l'impression d'être Linnea, La Poupée Mécanique – elle parle, elle pleure, elle pisse !

Ce qui me mortifiait c'était que Per avait en quelque sorte effacé en moi tout souvenir de Pia. Plusieurs fois au cours de ce printemps, j'ai rêvé que je le cherchais. Une fois dans une espèce de grand magasin plein de coffres en bois fermés, une autre fois dans une forêt. Et lorsque je devinais la présence de quelqu'un derrière un arbre, c'était toujours Pia, et tout à coup c'était elle que j'avais cherchée pendant tout ce temps. Je n'avais pas l'intention de raconter ces rêves à l'infirmière de l'école, mais je suppose qu'oncle Freud aurait eu un quelconque commentaire à faire là-dessus que je n'aurais pas envie d'entendre.

Malin, elle, ne disait pas grand-chose. Elle me tirait tout simplement les cartes, parce que je le lui demandais, elle me tirait infatigablement les cartes, quand je venais chez elle, les yeux rougis, moi qui m'étais toujours moquée d'elle et de ses cartes. Je voulais croire que le valet de cœur changerait tout à coup d'avis, déménagerait, reviendrait vers moi et m'inviterait à traverser l'Atlantique en paquebot. Ça n'arrivait jamais, mais elle a dit un tas de trucs rassurants. Une fois, j'ai discrètement jeté un œil dans son livre de tarot, là-dedans ils écrivaient qu'il fallait interpréter les cartes différemment selon leur position. Si Le Pendu, par exemple, signifiait la mort quand il tombait en position debout, à l'envers il pouvait également vouloir dire renouvellement. Malin interprétait toutes les cartes comme si elles étaient à l'envers. Elle m'offrait du réconfort et de l'espoir et à chaque fois que je repartais, elle me tapait doucement sur l'épaule. Après être allée chez elle, j'étais apaisée. Pas complètement anesthésiée, mais je peux dire que c'était du niveau d'un sédatif au goût de framboise. Elle-même vivait pleins de trucs difficiles à la même époque, et je ne lui ai jamais posé de question là-dessus.

Le malheur ne fait pas de nous des personnes très sociables et sympas.

# POLICIERS ET ARCS-EN-CIEL

Vers le mois de mai, Knotte n'arrêtait pas de me demander quand j'allais enfin porter la robe de grand-mère et le sac à main. C'est pour ça que je me suis inscrite au gala des étudiants à l'Hôtel de la Plage, chose que je n'avais pas du tout prévu de faire. Jouer à la star hollywoodienne dans une limousine ne fait pas partie des expériences auxquelles je tiens particulièrement. Mackan et Henrik ont fait la moue quand je le leur ai raconté. Ils allaient bien évidemment à l'opération müesli organisée en même temps dans une salle de sport avec un tas de groupes de musique locaux assez nuls ; les recettes iraient à un projet pour combattre le trafic d'enfants en Asie. Mais Knotte était vachement content. Il m'a même montré un article qu'il avait arraché dans un magazine féminin – en douce, dans la salle d'attente du dentiste. "Le jaune est la tendance du printemps ! annonçait l'article. La couleur du soleil, la couleur du blé mûr ! Voici le maquillage assorti !" Suivaient quelques photos horribles qui montraient des filles en robe jaune aux orbites violettes et aux bouches noires ou aux sourcils blanchis à la farine.

Le grand soir est arrivé. Avec Madde, on a loué une voiture pour nous et nos deux cavaliers, son cousin et un gars de ma classe, avec qui je n'avais en gros pas encore échangé un seul mot. Il s'appelle Miklos, il a un œil de verre et ne dit pratiquement rien de peur qu'on remarque son accent. Après le cours de bio, je me suis approchée de lui en essayant de le regarder langoureusement dans les yeux – enfin, dans l'œil – et je lui ai demandé s'il voulait venir au bal avec Madde et moi. Il a accepté sans dire un mot, il a juste fait oui de la tête.

Les familles attendaient devant l'Hôtel de la Plage avec leurs caméras pour nous filmer quand on descendrait des voitures en tentant de garder dignement l'équilibre sur nos talons aiguilles. Knotte se trouvait en première ligne, il criait et agitait l'appareil

photo qu'il avait eu pour Noël. Je suis passée devant lui d'un pas solennel en jouant nonchalamment avec le joli petit sac à main, et on peut dire qu'il y a eu des moments dans ma jeunesse où j'ai été plus moche que ce soir-là. La robe était sublime et maman m'avait fait un chignon avec des roses jaunes. Les perles étincelaient autour de mon jeune cou de girafe. Miklos était vraiment beau gosse dans son smoking, du moins quand il ne baissait pas les yeux. Madde nous a bien sûr foutu la honte en se comportant comme une diva prétentieuse, elle agitait un éventail violet assorti à sa robe en soie violette et s'en prenait d'un ton arrogant au chauffeur.

Du bal même, je ne me souviens pas de grand-chose.

Je n'arrêtais pas de me dire que j'aurais dû être à une autre fête avec un autre cavalier, et j'ai absorbé le plus de vin et de drinks possible. Le cousin de Madde se promenait avec un bol en argent rempli d'une potion magique qu'il me présentait à chaque fois que je passais devant lui. À un moment donné, alors que je me baladais avec lui à la plage en talons aiguilles, je me suis fâchée contre lui pour une raison qui m'échappe et je l'ai frappé avec le sac à main de Knotte. À partir de là, mes souvenirs sont de plus en plus flous. La robe était en très mauvais état, quand je l'ai examinée le lendemain. Elle portait des taches, dont je ne voulais même pas savoir comment elles avaient atterri là. Mais Miklos a eu droit à une étoile dorée dans mon journal intime, parce qu'il a fait en sorte que je rentre chez moi saine et sauve, malgré la résistance que j'ai dû lui opposer. Merci, Miklos !

De la remise des diplômes du bac, je ne garde qu'un seul souvenir.

On était tous rassemblés dans la cour de récréation à regarder des panneaux de photos retraçant notre scolarité. Les amis et les membres de la famille de chacun offraient des bouquets de fleurs entourés de rubans. Je n'étais pas celle qui avait eu le plus de fleurs, mais je n'avais pas non plus de raison d'avoir honte. Moi aussi j'ai donné des fleurs, entre autres à Miklos, un bouquet de roses Pinocchio jaunes. Ses frères et sœurs aux yeux bruns m'ont fixée bouche bée. Ils n'arrêtaient

pas d'agiter leurs mains, quand je suis retournée m'asseoir près des miens.

Le soleil brûlait. Un vent chaud soufflait et faisait vibrer les branches de bouleaux accrochées à la surface de chargement des camions devant la clôture et flotter les ballons et les rubans. Bientôt on allait monter dessus pour nous rendre à la place du marché en hurlant comme des fous. Là-bas, on errerait d'un coin à l'autre pendant quelques heures avec un nœud dans le ventre, un peu tristes, et puis on allait se dire au revoir et attendre ce que la Vie nous réservait. J'ai baissé les yeux en regrettant de ne pas avoir de lunettes de soleil. Ma tête bourdonnait.

Tout à coup, je me suis rendu compte que j'étais en train de fixer une paire de chaussures noires astiquées et le bas d'un pantalon soigneusement repassé. J'ai fermé les yeux pendant un instant avant de lever la tête.

Per se tenait devant moi, vêtu de son uniforme d'été.

Il avait dans la main une orchidée violette formant un ruban noir élégant orné de lettres dorées. Il me l'a mise autour du cou en m'embrassant sur la joue, très chaleureux et fraternel sous les regards curieux de ma famille.

"Que… qu'est-ce qu'il y a écrit sur le ruban ?" ai-je laissé échapper.

"Hibou HMS, a répondu Per d'un ton nonchalant. L'équipe d'un navire du même nom le porte sur les casquettes. Je l'ai trouvé dans une boutique qui vend des accessoires militaires. À l'époque, les marins donnaient ce genre de rubans à leurs amies qui restaient à terre. En règle générale, ils en avaient tout un stock.

— Et de nos jours ?

— J'ai juste trouvé un ruban dans une boutique.

— Va falloir continuer à chercher alors", ai-je dit en m'efforçant de rire.

"Mmmm. Toi aussi !" a-t-il répliqué. Et il s'en est allé.

Merde ! Je me demande combien de fois j'ai ruminé cette brève conversation. Qu'est-ce qu'on s'est dit en fait ?

Et pour être franche, je déteste les orchidées. On dirait des fleurs artificielles, minutieusement coupées et brillantes.

Pourquoi ne m'a-t-il pas offert des roses ? Il ne m'en aurait pas fallu beaucoup, même pas trois rouges ! Ou des marguerites, des bleuets, n'importe quoi !

C'est Markus qui m'a offert des marguerites, des bleuets et des petites roses jaunes. Je l'avais à peine vu depuis le fameux jour. Dans un passé lointain, en seconde, j'avais le béguin pour lui. J'embrassais le sol qu'il avait foulé, sans même connaître son nom de famille. Au cours de l'année scolaire, il m'a plusieurs fois saluée chaleureusement, une fois il m'a même proposé du chocolat, juste en passant. Depuis qu'il s'était lancé dans la politique, je ne l'avais pas beaucoup vu, ces fleurs étaient donc une grande surprise pour moi.

Une fois Markus parti, Knotte y est allé de son petit commentaire, comme d'hab.

"Tous ces mecs qui défilent ! a-t-il dit. Moi, je trouve que tu devrais prendre celui avec les fleurs de toutes les couleurs, pas ce policier avec sa fleur en plastique ! Vaut mieux pas en avoir un comme ça dans la famille, un qui n'arrête pas de commander !"

J'ai embrassé mon petit frère, le *psychopathe* en herbe – bien sûr qu'on peut rire et pleurer à la fois ! Ce n'est pas plus bizarre qu'un arc-en-ciel qui naît de la pluie et des rayons du soleil.

***FIN***